

L'ORGANISATION ANARCHISTE

Textes fondateurs



L'organisation anarchiste

Textes fondateurs

Avant-propos

A quoi bon publier de vieux textes qui peuvent paraître périmés? Plusieurs raisons à cela...

La question de l'organisation fait régulièrement débat au sein du mouvement. Il ne s'agit pas de savoir s'il faut s'organiser ou non, mais plutôt du problème d'accorder les moyens aux fins, par souci de cohérence, tout en faisant preuve d'efficacité dans les actions entreprises, et ce dans un contexte politique, économique et social qui évolue sans cesse.

Les textes recueillis ici ne sont pas tous faciles à trouver actuellement, et n'ont jamais été édités ensemble. Leur lecture permettra à tous ceux qui s'intéressent à la question de prendre connaissance de la réflexion des fondateurs de l'anarchisme organisé, de leur souci d'avancer efficacement vers la révolution tout en voulant éviter les dérives autoritaires. A chacun donc de juger de leur caractère « plus ou moins » cohérent et actuel. De toute façon, il est essentiel de s'en nourrir pour concevoir des « révisions » adaptées au monde d'aujourd'hui.

Leur lecture permettra à tous ceux qui s'intéressent à la question de prendre connaissance de la réflexion des fondateurs de l'anarchisme organisé, de leur souci d'avancer efficacement vers la révolution tout en voulant éviter les dérives autoritaires.

Nous remercions la revue *Itinéraire* de nous avoir permis la reproduction de l'article de Gaetano Manfredonia qu'elle avait fait paraître dans son numéro consacré à Voline et qui nous a semblé une bonne présentation historique de la problématique.

Les éditeurs

Le débat « plate-forme » ou « synthèse »

La Première Guerre mondiale, en bouleversant les conditions de lutte politique et sociale, marque une véritable cassure. La mainmise des bolcheviks sur la révolution en Russie et la réaction qui prend le dessus en Italie et en Allemagne brisent les mouvements locaux. L'échec est patent et le mouvement libertaire doit faire face à une grave crise d'identité...

Le débat qui va opposer en France, à partir de 1925, les partisans de la « plate-forme » et ceux de la « synthèse » reste un des plus importants, mais aussi un des plus confus parmi ceux qui ont agité le mouvement libertaire de l'entre-deux-guerres. La responsabilité principale en revient aux intéressés eux-mêmes qui, très vite emportés par la polémique, auront tendance à présenter leurs positions respectives comme étant l'expression de deux manières opposées de concevoir l'organisation et l'engagement libertaires, ce qui les portera rapidement à caricaturer, voire à déformer les propos des adversaires. Ainsi, aux accusations de « *déviations bolcheviques* » lancées par Voline à l'encontre des principales thèses avancées par les partisans de la plate-forme, les rédacteurs de cette dernière répondront avec mépris et suffisance, en assimilant les propos de leur contradicteur à ceux d'un « *dilettante* ». Circonscrit dans un premier temps aux militants libertaires russes en exil, ce débat va en outre rapidement capter l'attention de l'ensemble du mouvement anarchiste français et international, provoquant en son sein de longs cortèges de polémiques et de discussions ; polémiques et discussions qui iront en s'envenimant jusqu'à la cassure finale, après l'adoption en

novembre 1927 par l'Union anarchiste française de nouveaux statuts directement inspirés des thèses plate-formistes ¹.

Encore aujourd'hui plate-forme et synthèse sont souvent présentés comme deux projets s'excluant l'un l'autre, comme deux pôles entre lesquels les partisans de l'organisation anarchiste devraient choisir. Or cette manière de poser le problème est incroyablement réductrice car elle conduit à passer sous silence ou à escamoter l'ensemble des discussions théoriques qui ont agité le mouvement anarchiste des années 20, confronté au double défi de la victoire bolchevique et de la menace fasciste ; discussions qui seules permettent d'apprécier à leur juste valeur les solutions proposées. Il semble impossible en tout cas de prétendre analyser — comme on a eu trop souvent tendance à le faire — la signification et la portée du débat plate-forme/synthèse en faisant abstraction des conditions historiques qui l'ont motivé.

La « crise » du mouvement anarchiste dans l'après-guerre

Pour saisir la portée véritable de ce débat, il est nécessaire de le replacer dans le contexte historique, fondamentalement nouveau, engendré par le conflit mondial.

La guerre de 1914-1918 fut « révolutionnaire » à plus d'un titre en bouleversant la carte politique du vieux continent, en modifiant les rapports de force mondiaux et en transformant, dans la plupart des pays, les conditions de la lutte politique et sociale que bourgeoisie et prolétariat avaient connues jusque-là. Ce conflit marque une véritable cassure et ouvre une période de crises et d'instabilité caractérisée par une radicalisation et une généralisation des conflits sociaux qui dans certains cas, comme pour l'Italie, ne purent être surmontés qu'avec l'arrivée au pouvoir d'une force réactionnaire de type nouveau : le fascisme.

Mais surtout, la victoire de la révolution en Russie et l'émergence d'un parti supposé incarner les exigences révolutionnaires du prolétariat allaient soulever une vague d'enthousiasme sans

1. Cf. *le Libertaire*, n° 135, 5 novembre 1927.

précédent dans la classe ouvrière et placer la révolution à l'ordre du jour dans la plupart des pays sortis meurtris de cinq ans de conflit.

Guerre et révolution vont toutefois créer des nouveaux problèmes et soulever de nouvelles questions auxquelles les libertaires devront répondre sous peine de se voir marginalisés au sein des masses. La révolution russe ne représente pas seulement un événement heureux qui venait combler les souhaits les plus fervents des anarchistes, mais constitue aussi un véritable défi car elle allait permettre pour la première fois dans l'histoire du socialisme de vérifier la validité de programmes et de méthodes restés jusque-là de simples hypothèses d'école. La mise en place de la dictature des bolcheviks et les vives sympathies que ces derniers s'attirèrent au sein du prolétariat international — y compris parmi les anarchistes — constituaient en tout état de cause des réalités que les libertaires pouvaient difficilement ignorer.

Partout, en outre, la réaction ne tarda pas à prendre le dessus comme en Allemagne ou en Italie où le mouvement anarchiste est brisé, comme en Russie avec la mainmise bolchevique définitive sur la révolution. Dès la fin de l'année 1920, l'échec de la révolution mondiale est patent et se trouve à l'origine d'une profonde crise d'identité du mouvement libertaire ; crise qui va entraîner une véritable remise en cause de bon nombre de certitudes qui, jusque-là, avaient fait l'objet d'un consensus quasi général, à commencer par la plus enracinée d'entre toutes : la confiance presque mythique dans l'élan révolutionnaire spontané des masses.

En Italie plus particulièrement, après l'arrivée au pouvoir de Mussolini, les militants les plus lucides, tels Malatesta, Fabbri, Molaschi, Damiani ou le jeune Berneri, se rendirent rapidement compte que le mouvement pouvait difficilement faire l'économie d'un profond travail d'autocritique et de réflexion, même si cela devait heurter le dogmatisme de certains.

Dès août 1921, après sa sortie de prison, Malatesta avait ainsi lancé dans *Umanità Nova* un vibrant appel aux militants pour qu'ils approfondissent l'étude des problèmes de la révolution. L'appel du vieux leader trouva un écho favorable auprès des militants les plus lucides du mouvement qui s'engagèrent au cours

des mois qui suivirent dans un vaste travail de réflexion et d'approfondissement des idées libertaires. Ce fut cependant Malatesta qui œuvra le plus dans ce sens en engageant dans *Pensiero e Volontà* un très important travail de clarification et de réflexion sur les limites de l'anarchisme traditionnel. « *Quelles furent nos erreurs? Quels ont été nos manquements? Quelle a été notre part de responsabilité dans la défaite?* » s'interrogeait-il dans le premier numéro de la revue et il se fixait comme programme : « *Etudier les raisons qui causèrent notre échec pour mieux nous préparer à agir avec des meilleurs résultats quand des nouvelles circonstances nous appelleront à l'action pratique.* »¹ En choisissant d'aborder sans détours la question des limites de l'action anarchiste, Malatesta rompait à 70 ans un tabou que lui-même avait contribué à entretenir, à savoir : croire à la réalisation, sans transitions majeures, du communisme anarchiste dès le lendemain de la révolution. Le vieil internationaliste se livra, dans les semaines qui suivirent, à un véritable réquisitoire à l'encontre des erreurs de l'anarchisme et tout spécialement des conceptions optimistes d'inspiration kropotkinienne qui avaient, d'après lui, conduit à des simplifications excessives et à des interprétations erronées du processus révolutionnaire.

A partir de 1921, il y a donc tout un profond travail de « révision » de l'anarchisme qui s'opère, même si celui-ci se heurte rapidement à l'hostilité d'une majorité des compagnons opposés à toute forme de remise en cause des « principes libertaires » ou supposés tels. Le cas italien n'était d'ailleurs pas une exception, car des préoccupations analogues n'avaient pas tardé à se faire sentir là où les anarchistes disposaient d'une certaine influence. Il y aurait, à cet égard, une véritable étude à mener pour essayer de rendre compte de la manière dont, dans chaque pays, en fonction des conditions historiques particulières, le mouvement libertaire a cherché à s'adapter aux nouvelles conditions de lutte². Pour nous en tenir au cadre restreint que nous nous sommes fixés dans cet article soulignons comment, en France aussi, ces préoccupations trouve-

1. *Pensiero e Volontà*, n° 1, 1^{er} janvier 1924.

2. Nous accumulons actuellement du matériel en vue d'une étude plus approfondie sur les problèmes du « révisionnisme » anarchiste de l'entre-deux-guerres.

ront rapidement un écho grâce notamment à Sébastien Faure qui lança en 1924 dans les colonnes de la *Revue internationale anarchiste* une enquête sur les « *tâches immédiates et futures de l'anarchisme* ». Ce périodique, publié en trois langues (français, espagnol et italien), offrait un bel exemple de tentative de mener une réflexion concertée sur les problèmes de l'anarchisme entre militants de différentes nationalités, que les aléas de la répression étatique avaient réunis en France ¹. Les réponses apportées à l'enquête attestent d'une richesse et d'un sérieux rarement égalés parmi les publications libertaires.

L'apport du groupe Dielo Trouda

Lorsque le groupe des anarchistes russes en exil en France, dont font partie Nestor Makhno et Piotr Archinov, commence à partir de l'été 1925 la publication d'une série d'études consacrées aux problèmes organisationnels et idéologiques de l'anarchisme dans la revue *Dielo Trouda* ², cet effort de clarification ne détonne guère par rapport aux débats en cours. En ce qui concerne l'analyse des causes de l'échec relatif des libertaires en Russie, notamment, le point de vue exprimé par ce groupe restera toujours très proche des indications générales fournies précédemment par Malatesta ou d'autres.

Comme le précisa Archinov à plusieurs reprises : « *Nous avons pris l'habitude d'attribuer l'échec du mouvement anarchiste de 1917-1919 en Russie à la répression étatique du parti bolchevique. C'est une grande erreur. La répression bolchevique entraînait l'extension du mouvement anarchiste pendant la révolution, mais elle ne constituait pas l'unique obstacle. C'est plutôt l'impuissance intérieure du mouvement anarchiste lui-même qui fut une des causes principales de cet échec, impuissance pro-*

1. Sur la portée et l'activité de cette revue : L. Di Lembo, « Borghi in Francia tra i fuoriusciti (estate 1923-autunno 1926) » in *Bollettino del Museo del Risorgimento*, Bologne, 1990.

2. Sur les activités de ce groupe : A. Skirda, *Autonomie individuelle et force collective. Les anarchistes et l'organisation, de Proudhon à nos jours*, Paris, AS, 1987, pp. 162-163.

venant du vague et de l'indécision qui caractérisaient ses principales affirmations politiques d'organisation et de tactique. (...) L'anarchisme n'avait pas d'opinion ferme et concrète au sujet des principaux problèmes de la révolution sociale, opinion nécessaire pour satisfaire les masses qui créaient la révolution. (...) Les anarchistes parlaient beaucoup de l'activité révolutionnaire des travailleurs eux-mêmes, mais ils n'ont pas pu indiquer à ces masses, ne serait-ce qu'approximativement, les formes que devaient prendre cette activité; ils n'ont pas su régler les relations réciproques entre la masse et son centre idéologique. Ils ont excité les masses à secouer le joug de l'autorité; mais ils n'ont pas indiqué le moyen de consolider et de défendre les conquêtes de la révolution. Ils manquèrent d'opinion nette et de programmes d'action précis en face de bien d'autres problèmes. C'est ce qui les éloigna de l'activité des masses et les voua à l'impuissance sociale et historique. C'est là qu'il faut chercher la cause primordiale et leur échec dans la révolution russe. Pour nous, anarchistes russes, qui avons vécu l'épreuve de la révolution en 1905 et 1917, il ne subsiste pas là-dessus le moindre doute. »¹

Les textes des Russes cependant se démarquaient nettement vis-à-vis de ceux des autres compagnons au moins sur deux points : la manière directe et sans concessions qu'ils utilisaient pour aborder les problèmes, d'une part ; l'importance quasi exclusive qu'ils finirent par accorder à la question organisationnelle, d'autre part.

Pour bien comprendre le sens de leur démarche il faut d'abord souligner comment la prise de conscience des limites historiques de l'action anarchiste n'entraînait nullement, à leurs yeux, une remise en cause de ses fondements théoriques. Car si les libertaires avaient failli, cela était dû moins au caractère approximatif des « principes » qu'à l'incapacité dont ils avaient fait preuve à les mettre en pratique. Par conséquent, il s'agissait pour eux non pas tellement de se lancer dans un travail de « révision » de la doctrine libertaire mais plutôt de la débarrasser des éléments individua-

1. Groupe d'anarchistes russes à l'étranger, *La Réponse aux confusionnistes de l'anarchisme* (Paris, août 1927) in A. Skirda, op. cit., pp. 296-297.

listes ou confusionnistes qui en avaient obscurci le sens et la portée au fil des années. Contrairement à l'attitude adoptée par Berneri en Italie, par exemple, ils refusaient ainsi de s'attaquer aux présupposés théoriques du communisme anarchiste, dont les principes leur paraissaient suffisamment précis et toujours valides¹. Leur travail se présentait, de ce fait, non pas comme une « refonte » de l'anarchisme mais davantage comme une tentative pour le « rétablir » dans sa ligne de conduite originale.

C'est en revanche sur le terrain des « moyens » à adopter pour sortir l'anarchisme de ses impasses que leurs indications tranchent nettement avec celles ayant eu cours jusque-là. Convaincus que c'était l'état de désorganisation permanent dans lequel était plongé le mouvement qui avait rendu stériles les efforts des libertaires, ils verront dans la constitution d'une organisation cohérente le préalable indispensable à toute relance sérieuse de l'action révolutionnaire anarchiste. Mais, afin d'éviter les errements passés, il leur paraissait nécessaire que les éléments communistes-révolutionnaires se séparent d'une manière nette des autres courants anarchistes et qu'ils s'organisent sur des bases tactiquement et idéologiquement homogènes. C'est pour hâter la réalisation d'un tel projet qu'ils firent paraître, en juin 1926, leur plate-forme organisationnelle. Dans ce texte, presque immédiatement traduit en français², le groupe des anarchistes russes prônait ouvertement la constitution d'une Union générale des anarchistes fondée sur les principes de l'union tactique et idéologique ainsi que sur celui de la responsabilité collective de ses adhérents.

Contrairement au révisionnisme malatestien toujours soucieux d'éviter de provoquer des cassures irréversibles au sein du mouvement, les militants du groupe Dielo Trouda voulurent ainsi dès le départ « trancher dans le vif », sans plus se contenter de solutions de compromis, sans plus se soucier de ménager les susceptibilités des uns et des autres. Et c'est dans cette volonté très nette, affirmée haut et fort, de vouloir réaliser l'unité du mouvement anar-

1. Cf. *La Réponse aux confusionnistes...*, op. cit., ibid., pp. 300-301.

2. Groupe d'anarchistes russes à l'étranger, *Plate-forme d'organisation de l'Union générale des anarchistes (projet)*, Paris, Librairie internationale, 1926, 32 pages. Ce texte avait été traduit par Voline.

chiste par la « sélection » de ses éléments que réside, nous croyons, la principale originalité du projet plate-formiste. Mais en choisissant délibérément une stratégie de « rupture » vis-à-vis des autres composantes libertaires, ses promoteurs prenaient le risque — comme ce fut d'ailleurs le cas — de s'isoler non seulement des éléments anti-organisationnels ou individualistes mais encore de tous ces partisans sincères de l'organisation qui ne partageaient pas entièrement leur opinion.

La critique de Voline

Dans un premier temps pourtant, l'accueil fut loin d'être immédiatement négatif et la plate-forme fut saluée d'une manière quasi générale comme une contribution tout à fait en mesure d'aider le mouvement à surmonter ses difficultés du moment. Rappelons que ce texte ne se limitait pas à aborder les questions organisationnelles mais se voulait une réponse globale à l'ensemble des problèmes que l'anarchisme aurait à affronter avant, pendant et après la révolution. Ce sont d'ailleurs ces aspects de la plate-forme qui vont attirer tout d'abord l'attention des compagnons¹.

Par rapport à la sympathie et à l'intérêt soulevés par le projet des anarchistes russes en exil, la position de Voline frappe tout d'abord par son intransigeance ; car, seul parmi les militants favorables à l'organisation des forces libertaires, il opposa dès le départ un refus non pas à tel ou tel point de la plate-forme, mais à l'ensemble des positions « *fondamentales ou importantes* » de celle-ci². Ayant participé de très près aux discussions qui avaient précédé la publication de ce texte, Voline avait une connaissance directe des thèses de Makhno ou Archinov et avait pris position dès septembre 1925, dans la revue *Dielo Trouda*, contre ce qu'il considérait être une dérive centralisatrice et bolchevisante de l'anarchisme³. En s'appuyant sur l'expérience de l'organisation russe

1. Ce qui est attesté par l'ensemble des articles publiés par *le Libertaire* au cours des mois qui suivirent la publication en français de la plate-forme.

2. *A propos du projet d'une « Plate-forme d'organisation »* publié par le Groupe d'anarchistes russes à l'étranger, Paris, avril 1927, p. 1 [p. 77 de cette édition].

3. Cf. A. Skirda, op. cit., pp. 164-167.

Nabat, Voline opposa aux propositions plate-formistes une conception « synthésiste » du mouvement libertaire ; conception qui visait à intégrer et à dépasser les différences tactiques et idéologiques des courants anarchistes dans le cadre d'une organisation unitaire.

La publication en octobre 1926 de l'édition française de la plate-forme lui offrit l'occasion de revenir plus longuement sur la question et d'y répondre d'une manière globale. Cette réponse parut en avril 1927 sous forme d'une brochure d'une quarantaine de pages. Elle était signée collectivement par huit militants russes, mais les idées sont celles de Voline ¹. Dans ce texte les auteurs se livraient à une tentative de réfutation point par point de la plate-forme, dont la plupart des thèses sont considérées comme étant des « *déviations* » des principes libertaires. Ils s'insurgeaient en particulier contre l'interprétation purement classiste de l'anarchisme et le rôle dirigeant que les plate-formistes assignaient aux militants au cours de la période révolutionnaire. Quant aux conceptions organisationnelles du groupe de Makhno et Archinov, elles leur paraissaient être l'expression manifeste d'une volonté délibérée de transformer l'anarchisme en un parti politique autoritaire. « (...) *Les auteurs de la plate-forme, écrivaient-ils, aspirent à l'organisation d'un parti anarchiste centralisé qui prendrait sur lui, à l'instar de tous les autres partis politiques, la conduite politique et générale des masses et de la révolution.* » Et ils concluaient : « *Ce qu'il y a de réellement nouveau dans la plate-forme, c'est uniquement un révisionnisme caché vers le bolchevisme et la reconnaissance d'une période transitoire.* » ²

L'accusation était grave et les partisans de la plate-forme ne pardonnèrent jamais à Voline de l'avoir prononcée. Elle était en outre passablement injuste compte tenu du passé antibolchevique de militants comme Makhno qui n'avaient certes pas de leçons à recevoir sur ce point. L'attitude fortement négative adoptée par Voline et ses amis gagne toutefois à être précisée et elle ne peut

1. Les huit signataires étaient Sobol, Flechine, Schwartz, Steimer, Voline, Lia, Roman, Ervantian.

2. *A propos du projet...*, op. cit., p. 37 et p. 38 [p. 120 de cette édition].

pas être ramenée à un simple problème de rivalités de personnes ou pire¹.

En tout premier lieu, il convient de signaler que les positions en présence ne sont pas aussi opposées que les uns ou les autres voudraient bien le faire croire. Les partisans de la plate-forme accusèrent d'ailleurs les signataires de cette brochure de « reproduire » et, en définitive, de « s'approprier » quelques-uns de leurs arguments!² Voline et le groupe Dielo Trouda partagent indiscutablement un certain nombre de prémices dont la principale était celle de vouloir remédier à la situation d'impuissance du mouvement. En s'interrogeant à son tour sur les causes qui avaient empêché l'idée anarchiste de se « frayer un chemin dans la révolution russe de 1917 », Voline, par exemple, dès août 1925, indiquait très clairement l'existence au sein de l'anarchisme de défauts et de faiblesses théoriques et pratiques dus essentiellement à une certaine confusion dans l'exposé des doctrines libertaires sur trois points capitaux : la lutte de classes, l'élément humanitaire en général, le principe individuel. « *Le manque de clarté dans [ces problèmes], écrivait-il, est l'une des causes de certaines déviations et fausses tendances au sein de l'anarchisme : vers un révolutionnarisme romantique d'une part, un libéralisme nébuleux de l'autre.* » Défauts et faiblesses auxquels il fallait remédier si l'on voulait « *arriver à une conception nette de l'anarchisme révolutionnaire pouvant devenir un facteur actif, puissant dans la vie et les luttes sociales* », sinon « *la clarté, la netteté fausses (sic) trompeuses du communisme autoritaire continueront alors d'hyp-*

1. A. Skirda, en particulier, dans la tentative de défendre coûte que coûte le point de vue des plate-formistes se laisse aller à des insinuations nullement justifiées à l'encontre de Voline ou bien à des affirmations carrément fausses. Ainsi, par exemple, il affirme (op. cit., p. 173) que Voline, accusé par Ranko dans *le Libertaire* d'avoir sciemment mal traduit la plate-forme, ne se serait pas rendu à la réunion prévue avec un expert pour vérifier le bien-fondé de ces affirmations. Or c'est exactement le contraire qui se produisit, comme l'atteste le communiqué que l'Œuvre internationale des éditions anarchistes – le groupe qui avait publié l'édition française de la plate-forme – fit paraître dans *le Libertaire* (n° 112, 27 mai 1927).

2. *La Réponse aux confusionnistes...*, in Skirda, op. cit., p. 300.

notiser, d'entraîner les masses. »¹ Voline et ses amis, en outre, étaient loin de se féliciter de l'existence des différentes tendances et précisaient sans détour dans leur réponse à la plate-forme qu'ils reconnaissaient « *la nécessité d'une certaine homogénéité idéologique et tactique de l'organisation* ». « *Nous concevons parfaitement, poursuivaient-ils, tout le mal causé par l'état chaotique du mouvement libertaire, et nous envisageons la création d'une organisation anarchiste bien unie, œuvrant dans une grande concorde, comme l'une des tâches les plus urgentes.* »² La plate-forme ne dira, au fond, pas autre chose. Les uns comme les autres ont la même vision « unitaire » de l'action du mouvement libertaire. Les partisans de la synthèse préconisée par Voline se fixaient, en tout cas, eux aussi comme objectif final celui d'éliminer les divisions dans l'anarchisme ; mieux encore, la brochure d'avril 1927 affirmait carrément la nécessité d'aboutir à une véritable « *fusion organique (et, bien entendu, organisationnelle)* » entre les militants des différentes tendances « *sur la base de certaines thèses générales mûrement réfléchies et sciemment adoptées.* »³

Un but, deux méthodes

Ce qui sépare profondément plate-formistes et synthésistes est, en revanche, la « méthode » envisagée pour réaliser cette unité « *organique* » ; méthode qui découle elle-même de deux appréciations fort différentes de l'existence de courants au sein de l'anarchisme.

Pour les plate-formistes, répétons-le, il n'y avait qu'une tendance anarchiste véritable, la tendance communiste. Les autres étaient soit la conséquence d'infiltrations bourgeoises (comme l'individualisme), soit l'expression d'un moyen de lutte parmi d'autres (comme le syndicalisme). Dans ces conditions, la seule manière pour rétablir l'unité du mouvement passait par le rejet pur et

1. Voline, « Nos faiblesses », *le Libertaire*, n° 19, 8 août 1925.

2. *A propos du projet...*, op. cit., p. 36 et p. 2 [p. 111 et 78 de cette édition].

3. Ibid., p. 7 [p. 83 de cette édition]. Sur la nécessité de réaliser cette union « organique » du mouvement, voir aussi son article « Synthèse », paru dans *l'Encyclopédie anarchiste*, pp. 2708-2711 [p. 155 de cette édition].

simple de tout ce qui s'éloignait de la conception originale de l'anarchisme et par la mise en place d'une organisation qui en fut l'expression véritable. Cette manière de résoudre le problème des tendances « par la sélection » ne pouvait cependant qu'entraîner toute une série de scissions ou de conflits qui, au lieu de clarifier les termes de la question, vont provoquer un émiettement encore plus prononcé du mouvement. Conséquence négative que Voline et ses amis percent très clairement dans leur réponse. « *Les auteurs de la plate-forme, font-ils remarquer, se bornent à constater la nécessité de l'“unité de l'idéologie” et de l'“unité de la tactique”. Mais comment y arriver pratiquement, à cette unité? C'est là la question. Elle reste sans réponse claire. Et quant à la méthode propre du Groupe russe, nous sommes profondément convaincus qu'elle n'y mènera nullement. Plutôt, au contraire, elle ne fera qu'aigrir la discorde, les querelles, la désunion et l'hostilité mutuelle dans nos rangs. Car cette “méthode” consiste, tout simplement, en ce que l'idéologie et la tactique des auteurs de la plate-forme se font passer, péremptoirement et sans raison suffisante, pour “uniques” et “justes”, tandis qu'on dit à tous les autres camarades: “Hors du mouvement!” Nous estimons que ce n'est là nullement une méthode d'unification des anarchistes.* »¹

Voline et les autres signataires se rendaient parfaitement compte du caractère artificiel du projet plate-formiste qui conduisait ses promoteurs à « *une appréciation exagérée du rôle et de la portée de l'organisation* »² au détriment du travail de clarification théorique des idées libertaires. Travail préalable qu'ils jugeaient indispensable pour pouvoir espérer construire quelque chose de stable et homogène. Pour eux, c'était seulement en remédiant d'abord aux « *vacillations théoriques* » de l'anarchisme qu'il était possible, dans un deuxième temps, de résoudre convenablement la question organisationnelle. Tout autre était donc la « méthode » qu'ils préconisaient. « *Nous estimons*, écrivaient-ils dans leur réponse à la plate-forme, *d'une part, qu'aucun programme*

1. *A propos du projet...*, op. cit., p. 32 [p. 113 de cette édition].

2. *Ibid.*, p. 2 [p. 78 de cette édition].

sérieux, ni qu'aucune organisation de valeur ne peuvent être créés sans la liquidation préalable des vacillations théoriques, et que, d'autre part, ni un "programme" ni une "organisation", fussent-ils surgis en dépit de ces vacillations, ne pourront guère liquider ces dernières. (...) La guérison de la maladie fondamentale: les vacillations théoriques, en guérira aussi la conséquence: la désorganisation, mais pas inversement. C'est pourquoi nous estimons que la méthode inverse, préconisée par la plate-forme, ne viendra à bout ni du défaut fondamental: les vacillations, ni de sa conséquence: la désorganisation. »¹ Pour conclure: « A notre avis, le premier pas vers une unification véritable de notre mouvement, vers son organisation sérieuse doit être un travail idéologique vaste, amical, solidaire, fraternel, appliqué à une série de nos problèmes les plus importants: une tentative commune d'arriver, collectivement, à leur solution claire et nette. »²

Voline et ses amis, on le voit, ne sous-estimaient nullement la question organisationnelle, comme l'insinuaient à tort leurs détracteurs, mais ils pensaient, non sans raison, que celle-ci ne pouvait être résolue véritablement qu'après avoir précisé le corps de la doctrine libertaire lui-même. L'erreur principale commise par les plate-formistes étant, en quelque sorte, celle de vouloir « *mettre la charrue de l'organisation avant les bœufs de la doctrine* »... Vu sous cet angle, ce sont plutôt eux, et non pas les plate-formistes, qui font preuve d'une volonté de « révision » de l'anarchisme ! Mais surtout, pour Voline, l'existence de trois courants nettement séparés (individualiste, communiste et syndicaliste) portait certes préjudice au mouvement mais n'était après tout que la manifestation naturelle de trois idées fondamentales qui étaient à la base de l'anarchisme ; trois éléments constitutifs de sa doctrine qu'il ne s'agissait pas d'opposer l'un l'autre d'une manière artificielle, mais dont il fallait opérer maintenant de nouveau la « synthèse ». L'approfondissement théorique qu'il préconisait devait ainsi permettre d'opérer avant toute chose « *la réconciliation, au*

1. Ibid., p. 3 [p. 79 de cette édition].

2. Ibid., p. 32 [p. 114 de cette édition].

sein de l'anarchisme, de ces trois principes fondamentaux qui, jusqu'à présent, brisent notre idéologie et notre mouvement en trois fractions ennemies: le communisme, le syndicalisme et l'individualisme (...).»¹

Les limites du débat plate-forme ou synthèse

La position défendue par Voline et ses amis présentait au moins le mérite d'échapper au dogmatisme et au sectarisme étroits des plate-formistes, tout en n'excluant a priori aucune solution organisationnelle compatible avec les principes du fédéralisme libertaire. Contrairement aux premiers, elle épousait largement les préoccupations favorables à une entente plus poussée entre tous les militants libertaires ; préoccupations qui avaient déjà conduit des personnalités comme Sébastien Faure, Louis Lecoin ou Armando Borghi à se prononcer pour « *le front unique des anarchistes* ».

Il serait toutefois erroné d'assimiler purement et simplement la position de Voline au projet d'organisation de synthèse que préconisa quelque temps après Sébastien Faure car, entre les deux propositions, existent des différences capitales. Le projet de Faure voyait dans l'existence des divers courants anarchistes « *une force* » qu'il n'était « *ni possible ni souhaitable d'abattre* », et préconisait la création d'une organisation où l'ensemble des courants coexisteraient dans la bonne entente en acceptant de coopérer ensemble sans perdre pour autant leur identité². Or, on l'a vu, Voline, dans ses textes des années 1925-1927, n'avait cessé de dénoncer cette conception purement « mécanique » de la synthèse qui lui paraissait se situer aux antipodes de la sienne.

En dépit de ses récriminations à ce sujet, il faut cependant reconnaître que sa proposition de « synthèse » présentait de très importantes limites d'ordre théorique. Tout comme le projet de la plate-forme, elle s'appuyait sur une interprétation partielle et partielle de la réalité idéologique et militante de l'anarchisme. Les raisons

1. Voline, « Nos faiblesses », op. cit.

2. S. Faure, « La Synthèse anarchiste », *la Voix libertaire*, n° 2, juin 1928 [p. 135].

avancées pour justifier la nécessité de réaliser la synthèse entre les courants individualistes, syndicalistes et communistes, notamment, ne reposaient sur aucune analyse sérieuse des causes ayant entraîné une telle division. Voline se limita toujours sur ce point capital à constater cette situation sans être en mesure de l'expliquer autrement que par des propos fantaisistes et incroyablement vagues sur le développement historique de l'« idée » libertaire. Comme il l'affirmait sans détour dans *l'Encyclopédie anarchiste* : « *Au début lorsque l'idée anarchiste était encore peu développée, confuse, il fut naturel et utile de l'analyser sous tous les aspects, de la décomposer, d'examiner à fond chacun de ses éléments, de les confronter, de les opposer les uns aux autres, etc. (...). Mais par la suite (...), il fallait penser à reconstituer, avec ces éléments bien travaillés, l'ensemble organique d'où ils provenaient. Après une analyse fondamentale, il fallait retourner (sciemment) à la bienfaisante synthèse.* »¹ Ainsi que les partisans de la plate-forme, Voline ne pouvait donc accepter l'idée de l'existence simultanée de plusieurs conceptions divergentes de l'anarchisme dont l'idée représentait, à ses yeux, un tout organique ! Les clivages de tendance représentaient tout au plus une sorte d'erreur de jeunesse du mouvement qu'il fallait vite surmonter. Sa position se trouvait par conséquent en contradiction, non seulement avec celle des plate-formistes, mais encore avec celle exprimée par Malatesta qui, déjà au tournant du siècle, avait montré tout le fossé qualitatif existant entre les conceptions « sociales » et celles « individualistes » au sein de l'anarchisme ; fossé qui rendait, à ses yeux, toute idée de synthèse impossible, quitte à tomber dans l'éclectisme le plus absolu.

Le projet de Voline présentait aussi d'autres limites que ses adversaires ne manquèrent pas de souligner abondamment. Sa synthèse, par exemple, ne prenait en compte que les trois courants principaux, en excluant par là même d'autres manifestations de l'« idée » qui auraient pu être considérées tout aussi légitimes, comme le néomalthusianisme ou le... végétarisme ! Sa typologie des courants libertaires avait en outre le gros défaut de mettre sur le même plan

1. Voline, « *Synthèse* », op. cit. [p. 149 de cette édition].

le syndicalisme, qui est une méthode de lutte, et l'individualisme qui peut être tout à la fois un principe philosophique, une méthodologie sociologique et une doctrine politique. L'expérience à laquelle Voline se réfère sans cesse, enfin, est celle du Nabat ; à savoir la création en Russie en novembre 1918 d'une organisation se réclamant explicitement d'une volonté de synthèse des différentes tendances libertaires. Or non seulement ce précédent n'était pas concluant, dans la mesure où l'interprétation fournie par Voline fut contestée par d'autres militants de la même organisation ¹, mais surtout cette expérience ne pouvait prétendre à elle seule servir de cadre de référence pour les militants anarchistes des autres pays !

Tant le projet de plate-forme défendu par Archinov et ses amis que celui de la synthèse préconisé par Voline commettent au fond le même type d'erreur : celui de vouloir extrapoler, sans le recul nécessaire, les enseignements qu'ils tirent de l'expérience de la révolution russe à l'ensemble du mouvement anarchiste international ; erreur qui les empêche d'apprécier à leur juste valeur les réponses apportées par les libertaires d'autres pays ayant été confrontés lors de la guerre mondiale et dans l'après-guerre à des situations fort différentes.

Tout à fait significative nous paraît, à cet égard, l'attitude qu'adoptèrent les anarchistes italiens qui, dans leur grande majorité, refusèrent d'emboîter le pas aux propositions des uns comme des autres car ils avaient tiré de l'échec de la révolution en Italie et de la victoire du fascisme des indications tactiques et idéologiques sensiblement différentes ².

Mis à part des militants comme Giuseppe Bifulchi, partisans avant même la publication de la plate-forme de la constitution d'un « parti anarchiste » ³, toutes les personnalités du mouvement, de Borghi à Malatesta, en passant par Berneri, Damiani ou Fabbri, après une période de réflexion, avaient fini par rejeter le projet organisationnel proposé par les plate-formistes ; projet considéré

1. Cf. A. Skirda, op. cit., p. 173.

2. Cf. G. Manfredonia, *La Lutte humaine. Luigi Fabbri, le mouvement anarchiste italien et la lutte contre le fascisme*, Paris, éd. du Monde libertaire, 1994.

3. Viola [Bifulchi], « Anarchisme et organisation », *le Libertaire*, n° 31, 30 octobre 1925.

comme étant lourd « d'erreurs » qui – acceptées par les libertaires – pouvaient constituer des motifs de « déviations sérieuses » pour l'anarchisme¹. Ce rejet toutefois n'impliqua jamais de la part de militants comme Malatesta ou Fabbri une adhésion de principe aux positions synthésistes. Tout au contraire, ce dernier reviendra, lors de son exil en France, à plusieurs reprises sur le sujet pour montrer comment la synthèse ne pouvait convenir à tous les courants de l'anarchisme mais seulement à ceux qui en partageaient déjà ses présupposés. Dans ces conditions, ce projet ne pouvait qu'aboutir soit à l'impuissance ou à l'éclectisme des courants, soit à réunir ensemble des personnes qui étaient déjà convaincues de la justesse du point de vue synthésiste.

Ainsi, en dépit des attentes de leurs promoteurs, non seulement le débat plate-forme/synthèse ne contribuera pas à la réalisation de l'unité du mouvement, mais il va accroître encore davantage le confusionnisme dans les rangs libertaires et donc, en définitive, gêner le travail de révision nécessaire des positions anarchistes traditionnelles que pourtant la situation imposait. Pour avoir oublié qu'il ne s'agissait que de deux propositions parmi d'autres, le débat va de surcroît rapidement se figer et provoquer des cassures qui entraîneront une très grave crise d'identité au sein du mouvement anarchiste français; crise qui n'a jamais été véritablement surmontée encore aujourd'hui et dont le confusionnisme organisationnel et idéologique de la Fédération anarchiste actuelle, sorte de monstre hybride mi-plate-formiste mi-synthésiste, en est l'exemple le plus frappant.

En définitive, soit la plate-forme, soit la synthèse de Voline, apparaissent – une fois débarrassées des lectures partisans ou émotionnelles – comme des réponses partielles et insuffisantes aux problèmes de l'anarchisme de l'entre-deux-guerres; réponses incapables, en tout cas, de remédier à la situation d'isolement croissant à laquelle le mouvement libertaire sera toujours davantage confronté. Divisés, avec une marge de manœuvre de plus en plus réduite, les anarchistes verront leurs possibilités d'intervenir d'une manière victorieuse sur le cours des événements se réduire

1. L. Fabbri, « Su un progetto di organizzazione anarchico », *Il Martello*, 17 et 24 septembre 1927.

comme une peau de chagrin. L'explosion libertaire de juillet 1936 en Espagne prouvera cependant que les jeux n'étaient pas encore entièrement faits, mais aussi que les débats des années précédentes avaient été insuffisants pour déterminer une ligne de conduite conséquente face à l'épreuve de la révolution.

Gaetano Manfredonia (« Itinéraire » n° 13, 1995)

Le problème organisationnel et l'idée de synthèse

Par le Groupe des anarchistes russes à l'étranger

Plusieurs camarades se sont exprimés, dans les colonnes de *Dielo Trouda*, sur la question des principes et de la forme de l'organisation anarchiste.

Tous n'ont pas abordé le problème de la même façon. Le fond de cette question, ainsi qu'il a été exposé par la rédaction de *Dielo Trouda*, consistait en ce qui suit :

Nous, anarchistes, qui agissons et combattons pour l'émancipation du prolétariat, devons mettre un terme quoi qu'il en coûte à l'éparpillement et à la désorganisation régnant dans nos rangs, qui détruisent nos forces et notre œuvre libertaire.

La voie vers cela est la création d'une organisation qui ne réunirait peut-être pas tous les militants actifs de l'anarchisme, mais sûrement la majorité d'entre eux, sur la base de positions théoriques et tactiques déterminées et nous amènerait à une solide entente sur leur application pratique.

Il va de soi que l'approche de cette question doit aller de pair avec l'élaboration de positions théoriques et tactiques, qui deviendraient la base, la plate-forme de cette organisation. Car nous aurons beau parler de la nécessité d'organiser nos forces, il n'en sortira rien, si nous ne lions pas l'idée de cette organisation à des positions théoriques et tactiques déterminées.

Le Groupe des anarchistes russes à l'étranger n'a jamais perdu de vue cette dernière question. Dans une série d'articles parus dans *Dielo Trouda*, son point de vue a été déjà partiellement exprimé sur les points importants du programme : les rapports de l'anarchisme à l'égard de la lutte des classes des travailleurs, du syndicalisme révolutionnaire, de la période transitoire, etc.

Notre tâche ultérieure sera de formuler clairement toutes ces positions principielles, puis de présenter l'ensemble dans une plate-forme d'organisation, plus ou moins achevée, et qui servira de fondement à l'union d'un bon nombre de militants et de groupes, dans une seule et même organisation. Cette dernière servira à son tour de point de départ pour une fusion plus complète des forces du mouvement anarchiste.

Voici donc la voie que nous empruntons pour résoudre le problème organisationnel. Nous n'avons pas l'intention de procéder, à cette occasion, à une remise en question totale des valeurs, ou d'élaborer de quelconques nouvelles positions. Nous considérons que tout ce qui est nécessaire à la construction d'une organisation, reposant sur une plate-forme donnée, se trouve dans le communisme libertaire qui prône la lutte des classes, l'égalité et la liberté de chaque travailleur, et se réalise dans la commune anarchiste.

Les camarades, partisans de l'idée d'une synthèse théorique des différents courants de l'anarchisme, ont une tout autre approche du problème organisationnel. Il est dommage que leur conception soit si faiblement exprimée et élaborée, et de ce fait il est difficile d'en faire une critique exhaustive. Le fond de cette conception est le suivant :

L'anarchisme est divisé en trois courants : l'anarchisme communiste, l'anarcho-syndicalisme et l'anarchisme individualiste. Bien que chacun de ces courants aient des caractéristiques particulières, tous les trois sont si apparentés et proches les uns des autres qu'ils n'existent séparément que grâce à un malentendu artificiel.

Pour engendrer un mouvement anarchiste fort et puissant, leur fusion complète est nécessaire. Cette fusion implique, à son tour, une synthèse théorique et philosophique des doctrines sur lesquelles chacun des courants est fondé. C'est seulement après la synthèse théorique de ces doctrines que l'on abordera la structure et les formes d'une organisation représentant ces trois tendances. Voilà donc le contenu de cette conception de la synthèse, telle qu'elle a été exprimée dans la « Déclaration sur le travail commun des anarchistes », et dans quelques articles du camarade Voline, parus dans *le Messager anarchiste* et dans *Dielo Trouda* (numé-

ros 7, 8 et 9). Nous sommes en total désaccord avec cette idée. Son insuffisance saute aux yeux.

Tout d'abord, pourquoi cette division arbitraire de l'anarchisme en trois tendances? Il y en a d'autres. Citons par exemple l'anarchisme chrétien, l'associationnisme - lequel, soit dit en passant, est plus proche de l'anarchisme communiste que de l'anarchisme individualiste. Ensuite, en quoi consistent exactement les divergences « théoriques et philosophiques » des trois tendances indiquées, s'il faut en faire la synthèse?

Tout d'abord, avant de parler de la synthèse théorique du communisme, du syndicalisme et de l'individualisme, il faudrait analyser ces courants. L'analyse théorique ne tarderait pas à montrer à quel point il est incohérent et absurde de vouloir synthétiser ces courants. En effet parler de la « synthèse du communisme et du syndicalisme » ne signifie-t-il pas les opposer, dans une certaine mesure, l'un à l'autre? Beaucoup d'anarchistes ont toujours considéré le syndicalisme comme une des formes du mouvement révolutionnaire prolétarien, comme un des moyens de lutte emprunté par la classe ouvrière combattant pour son émancipation.

Nous considérons le communisme comme le but du mouvement libérateur des classes laborieuses.

Peut-on donc opposer le but au moyen? Il n'y a que la pensée égarée d'un intellectuel dilettante ignorant l'histoire de la pensée communiste libertaire qui puisse les juxtaposer et vouloir en faire une synthèse.

Quant à nous, nous savons bien que le communisme libertaire a toujours été syndicaliste en ce qu'il considérait l'existence et le développement des organisations professionnelles indépendantes comme une condition nécessaire pour la victoire sociale des travailleurs.

Aussi, pouvait-il s'agir, et il s'agissait réellement, non pas de la synthèse théorique du communisme et du syndicalisme, mais de la place que devait prendre le syndicalisme dans la tactique de l'anarchisme communiste et dans la révolution sociale des travailleurs.

L'insuffisance théorique des partisans de la synthèse est encore plus prononcée quand ils veulent faire la synthèse entre le communisme et l'individualisme.

En quoi, en fait, consiste l'anarchisme des individualistes? La notion de liberté de l'individualiste?

Mais de quelle « individualité » s'agit-il? De l'individu en général ou de celle opprimée du travailleur?

Il n'y a pas d'« individualité en général » car, de toute façon, tout individu se retrouve, objectivement ou subjectivement, dans la sphère du travail ou bien dans celle du capital. Mais cette conception n'est-elle pas inhérente au communisme libertaire? Disons même que la liberté de l'individu, en tant que travailleur, ne peut recevoir sa réalisation complète que dans la société communiste libertaire qui s'occupera scrupuleusement de la solidarité sociale, ainsi que du respect des droits de l'individu.

La commune anarchiste est le type de relations sociales et économiques le plus apte à contribuer au développement de la liberté de l'individu. Le communisme anarchiste n'est pas un cadre social rigide et immobile qui, une fois réalisé, se fige et arrête le développement de l'individu. Au contraire, son organisation sociale souple et mouvante se développera en se compliquant et en se perfectionnant sans cesse, de façon que la liberté de l'individu croisse sans entraves.

L'anti-étatisme apparaît, de même, comme un des principes fondamentaux de l'anarchisme communiste. En plus, il a un contenu et une expression réels.

L'anarchisme-communiste rejette l'étatisme au nom de l'indépendance sociale et de l'autogestion des classes laborieuses. Quant à l'individualisme, au nom de quoi nie-t-il l'Etat? Quand il le nie! Certains théoriciens individualistes défendent le droit à la propriété privée, tant dans les relations personnelles que dans les rapports économiques. Mais là, où existent les principes de la propriété privée et de l'accumulation personnelle, naît inévitablement une lutte d'intérêts économiques, une structure étatique créée par les plus forts économiquement.

Que reste-t-il donc de l'anarchisme individualiste? La négation de la lutte des classes, du principe d'une organisation anarchiste ayant pour but la libre société de travailleurs égaux; et, par ailleurs, les vains bavardages proposant aux travailleurs mécontents de leur sort de défendre par des solutions personnelles dont ils disposeraient en tant qu'individus affranchis.

Mais qu'y a-t-il d'anarchiste dans tout ceci? Où trouve-t-on ici les éléments qu'il faut synthétiser avec le communisme? Toute cette philosophie n'a rien à voir ni avec la théorie ni avec la pratique anarchiste; et il est improbable qu'un ouvrier anarchiste veuille s'accorder avec cette « philosophie ».

Nous voyons donc que l'analyse des tâches théoriques de la synthèse nous amène à un cul-de-sac. Les mêmes résultats apparaissent lorsque nous considérons l'aspect pratique de la question. De deux choses l'une :

- ou bien les tendances mentionnées continuent à être des tendances indépendantes, alors comment pourront-elles développer leur activité dans une **organisation commune**, dont la finalité consiste justement à accorder l'activité des anarchistes à une entente précise?

- ou bien alors ces tendances doivent perdre leurs traits spécifiques et, en fusionnant, donner naissance à une nouvelle tendance qui ne sera ni communiste, ni syndicaliste, ni individualiste... Mais, dans ce cas, quelles seront ses positions fondamentales et ses caractéristiques?

Nous pensons que l'idée de synthèse repose sur un égarement total, sur une mauvaise compréhension du fond des trois tendances, que les partisans de la synthèse veulent fondre en une seule.

La tendance centrale, la colonne vertébrale de l'anarchisme est constituée par l'anarchisme communiste. L'anarcho-individualisme n'est surtout qu'un phénomène philosophico-littéraire, et non pas un mouvement social. Il arrive souvent que ce dernier s'intéresse à la politique et finisse sur le mode bourgeois (Tucker et autres individualistes).

Ce qui est énoncé plus haut ne signifie nullement que nous sommes contre un travail commun des anarchistes de diverses tendances. Tout au contraire, nous ne pouvons que saluer tout rapprochement des anarchistes révolutionnaires dans la **pratique**.

Cependant, cela peut être réalisé pratiquement, concrètement, par la voie de la mise sur pied de liaisons entre des organisations, déjà formées et renforcées. Dans ce cas, nous n'aurons affaire simplement qu'à des **tâches pratiques déterminées**, ne nécessitant aucune synthèse et l'excluant même.

Mais nous pensons que, autant les anarchistes élucideront le fond – l'essence du communisme libertaire –, autant ils s'accorderont sur ces principes et construiront, sur cette base, une organisation générale qui deviendra directrice, tant dans les problèmes sociopolitiques, que dans le domaine des questions syndicalo-professionnelles.

Par conséquent nous ne lions, en aucun cas, le problème organisationnel avec l'idée de la synthèse. Pour sa résolution, il n'y a pas lieu de se lancer dans des théorisations brumeuses et d'en attendre des résultats. Le matériel, accumulé par l'anarchisme pendant les années de son processus vital et de sa lutte sociale, suffit amplement. Il n'est juste nécessaire que d'en tenir compte, en l'appliquant aux conditions et aux exigences de la vie, pour construire une organisation responsable.

**Groupe des anarchistes russes à l'étranger,
la rédaction de « Dielo Trouda »
(« Dielo Trouda » n° 10, mars 1926).**

Plate-forme organisationnelle de l'Union générale des anarchistes

Par le Groupe des anarchistes russes à l'étranger

INTRODUCTION

Il est très significatif qu'en dépit de la force et du caractère incontestablement positif des idées libertaires, de la netteté et de l'intégrité des positions anarchistes face à la révolution sociale, et enfin de l'héroïsme et des sacrifices innombrables apportés par les anarchistes dans la lutte pour le communisme libertaire, le mouvement anarchiste est resté toujours faible malgré tout cela, et a figuré, le plus souvent, dans l'histoire des luttes de la classe ouvrière comme un petit fait, un épisode, et non pas comme un facteur important.

Cette contradiction entre le fond positif et incontestable des idées libertaires et l'état misérable où végète le mouvement anarchiste, trouve son explication dans un ensemble de causes dont la plus importante, la principale, est l'absence de principes et de pratiques organisationnels dans le monde anarchiste.

Dans tous les pays, le mouvement anarchiste est représenté par quelques organisations locales préconisant une théorie et une tactique contradictoires, n'ayant point de perspectives d'avenir, ni de continuité dans le travail militant, et disparaissant habituellement presque sans laisser la moindre trace derrière eux.

Un tel état de l'anarchisme révolutionnaire, si nous le prenons dans son ensemble, ne peut être qualifié autrement que comme une « désorganisation générale chronique ».

Telle la fièvre jaune, cette maladie de la désorganisation s'est introduite dans l'organisme du mouvement anarchiste et le secoue depuis des dizaines d'années.

Il n'est pas douteux toutefois que cette désorganisation a sa source dans quelques défauts d'ordre théorique : notamment dans une fausse interprétation du principe de l'individualité dans l'anarchisme ; ce principe étant trop souvent confondu avec l'absence de toute responsabilité.

Les amateurs de l'affirmation de leur « moi », uniquement en vue d'une jouissance personnelle, s'en tiennent obstinément à l'état chaotique du mouvement anarchiste et se réfèrent, pour le défendre, aux principes immuables de l'anarchisme et de ses maîtres.

Or, les principes immuables et les maîtres démontrent justement le contraire.

La dispersion et l'éparpillement, c'est la ruine. L'union étroite, c'est le gage de la vie et du développement. Cette loi de la lutte sociale s'applique aussi bien aux classes qu'aux partis.

L'anarchisme n'est pas une belle fantaisie, ni une idée abstraite de philosophie ; c'est un mouvement social des masses laborieuses. Pour cette raison déjà, il doit rallier ses forces en une **organisation générale constamment agissante, comme l'exigent la réalité et la stratégie de la lutte des classes.**

« Nous sommes persuadés, dit Kropotkine, que la formation d'un parti anarchiste en Russie, loin d'être préjudiciable à l'œuvre révolutionnaire commune, est, au contraire souhaitable et utile au plus haut degré » (Préface à la *Commune de Paris*, par Bakounine, édition de 1892).

Bakounine ne s'opposait jamais non plus à l'idée d'une organisation anarchiste générale. Au contraire, ses aspirations concernant l'organisation, ainsi que son activité dans la Première Internationale ouvrière nous donnent tous les droits de voir en lui un partisan actif, précisément, d'une telle organisation.

En général, tous les militants actifs, ou presque, de l'anarchisme combattirent toute action éparpillée et songèrent à un mouvement anarchiste soudé par l'unité du but et des moyens.

C'est pendant la révolution russe de 1917 que la nécessité d'une organisation générale se fit sentir le plus nettement et le plus impérieusement. Ce fut au cours de cette révolution que le mouvement libertaire manifesta le plus haut degré de démembrement et de confusion. L'absence d'une organisation générale

amena beaucoup de militants actifs de l'anarchisme dans les rangs des bolcheviks. Elle est la cause de ce que beaucoup de militants restent actuellement dans un état de passivité, empêchant toute application de leurs forces qui sont souvent d'une grande importance.

Nous avons un besoin vital d'une organisation qui, ayant rallié la majorité des participants au mouvement anarchiste, établirait dans l'anarchisme une **ligne générale tactique et politique**, qui servirait de guide à tout le mouvement.

Il est temps pour l'anarchisme de sortir du marais de la désorganisation, de mettre fin aux vacillations interminables dans les questions théoriques et tactiques les plus importantes, de prendre résolument le chemin du but clairement conçu, et de mener une **pratique collective organisée**.

Il ne suffit pas, cependant, de constater la nécessité vitale d'une telle organisation, il est nécessaire encore d'établir la méthode de sa création.

Nous rejetons comme théoriquement et pratiquement inapte l'idée de créer une organisation d'après la recette de la « synthèse », c'est-à-dire réunissant des représentants des différentes tendances de l'anarchisme. Une telle organisation ayant incorporé des éléments théoriquement et pratiquement hétérogènes ne serait qu'un assemblage mécanique d'individus concevant d'une façon différente toutes les questions du mouvement anarchiste, assemblage qui se désagrègerait infailliblement à la première épreuve de la vie.

La méthode anarcho-syndicaliste ne résout pas le problème d'organisation de l'anarchisme, car elle ne donne pas la priorité à ce problème, s'intéressant uniquement à sa pénétration et à son renforcement dans les milieux ouvriers.

On ne peut cependant pas faire grand-chose dans ces milieux, même en y prenant pied dans une certaine mesure, si l'on ne possède pas une organisation anarchiste générale.

L'unique méthode menant à la solution du problème d'organisation générale est, à notre avis, le ralliement des militants actifs de l'anarchisme sur la base de positions précises : théoriques, tactiques et organisationnelles, c'est-à-dire sur la base plus ou moins achevée d'un **programme homogène**.

L'élaboration d'un tel programme est l'une des tâches principales que la lutte sociale des dernières années impose aux anarchistes. C'est à cette tâche que le Groupe d'anarchistes russes à l'étranger consacre une part importante de ses efforts.

La plate-forme d'organisation publiée ci-dessous représente les grandes lignes, l'armature d'un tel programme. Elle doit servir de premier pas vers le ralliement des forces libertaires en une seule collectivité révolutionnaire active, capable d'agir : l'Union générale des anarchistes.

Nous ne nous faisons pas d'illusions sur telle ou telle lacune de la présente plate-forme. Sans aucun doute, elle en a, comme du reste toute démarche pratique nouvelle d'une certaine importance. Il se peut que certaines positions essentielles y soient omises, ou que certaines autres y soient insuffisamment traitées, ou que d'autres encore y soient, au contraire, trop détaillées ou trop répétées. Tout cela est possible. Mais ce n'est pas le plus important. Ce qui importe, c'est de jeter les fondements d'une organisation générale. Et c'est ce but qui est atteint à un degré nécessaire, par la présente plate-forme.

C'est à la collectivité entière - l'Union générale des anarchistes - de l'élargir, de l'approfondir, plus tard d'en faire un programme définitif pour tout le mouvement anarchiste.

Sur un autre plan aussi, nous ne nous faisons pas d'illusions. Nous prévoyons que plusieurs représentants du soi-disant individualisme et de l'anarchisme chaotique nous attaqueront la bave aux lèvres, et nous accuseront d'avoir enfreint les principes anarchistes.

Nous savons cependant que les éléments individualistes et chaotiques comprennent, sous le titre de « principes libertaires » le « je-m'en-foutisme », la négligence et l'absence de toute responsabilité, qui porteront à notre mouvement des blessures presque inguérissables et contre lesquelles nous luttons avec toute notre énergie, toute notre passion. C'est pourquoi nous pouvons en toute tranquillité négliger les attaques venant de ce camp.

Nous fondons nos espoirs sur d'autres militants : sur ceux qui, restés fidèles à l'anarchisme, ayant vécu et souffert la tragédie du mouvement anarchiste, cherchent douloureusement une issue.

Et puis nous fondons de grandes espérances sur la jeunesse libertaire qui, née sous le souffle de la révolution russe et prise, dès le début dans le cercle des réalités concrètes exigera certainement la réalisation de principes organisationnels et constructifs de l'anarchisme.

Nous invitons toutes les organisations anarchistes russes dispersées dans les divers pays du monde et aussi les militants isolés de l'anarchisme à s'unir en une seule collectivité révolutionnaire, sur la base d'une plate-forme commune d'organisation.

Puisse cette plate-forme servir de mot d'ordre révolutionnaire et de point de ralliement à tous les militants du mouvement anarchiste russe!

Puisse-t-elle poser les fondements de l'Union générale des anarchistes!

Vive la révolution sociale des travailleurs du monde.

**Groupe des anarchistes russes
à l'étranger (20 juin 1926)**

PARTIE GÉNÉRALE

1. La lutte des classes, son rôle et son sens

Il n'y a pas d'humanité UNE.

Il y a une humanité des classes : esclaves et maîtres.

De même que toutes celles qui l'ont précédée, la société capitaliste et bourgeoise de nos temps n'est pas « une ». Elle est divisée en deux camps très distincts, se différenciant socialement par leur situation et leur fonction : le **prolétariat** (dans le sens étendu du mot) et **la bourgeoisie**.

Le sort du prolétariat est, depuis des siècles, celui de porter le fardeau d'un labeur physique pénible, dont les fruits reviennent, cependant, non pas à lui, mais à une autre classe privilégiée, détentrice de la propriété, de l'autorité et des produits de la culture (science, instruction, etc.) : la bourgeoisie. L'asservissement social et l'exploitation des masses laborieuses forment la base sur laquelle repose la société moderne, sans laquelle cette société ne pourrait pas exister.

Ce fait engendra une lutte des classes séculaire, prenant tantôt un caractère ouvert et violent, tantôt une allure insensible et lente, mais dirigée toujours, quant au fond, vers la transformation de la société actuelle en une société qui répondrait aux besoins, aux nécessités et à la conception de la justice des travailleurs.

Toute l'histoire humaine représente dans le domaine social une chaîne ininterrompue de luttes que les masses laborieuses menèrent pour leurs droits, leur liberté et une vie meilleure. Cette lutte des classes fut toujours dans l'histoire des sociétés humaines le principal facteur qui détermina la forme et les structures de ces sociétés.

Le régime social et politique de tout pays est avant tout le produit de la lutte des classes. La structure donnée d'une société quelconque nous montre l'état où s'est arrêtée et où se trouve la lutte des classes. Le moindre changement dans la marche de la bataille des classes dans la situation mutuelle des forces de classe en lutte produit incessamment des modifications dans les tissus et les structures de la société.

Telle est la portée générale, universelle et le sens de la lutte des classes dans la vie des sociétés de classes.

2. La nécessité d'une révolution sociale violente

Le principe de l'asservissement et de l'exploitation des masses par la violence constitue la base de la société moderne. Toutes les manifestations de son existence – l'économie, la politique, les relations sociales – reposent sur la violence de classe dont les organes de service sont l'autorité, la police, l'armée, le tribunal. Tout dans cette société, chaque entreprise prise isolément, de même que tout le système d'Etat, n'est que le rempart du capitalisme où l'on a constamment l'œil sur les travailleurs, où l'on tient toujours prêtes les forces destinées à réprimer tout mouvement des travailleurs menaçant les fondements ou même la tranquillité de la société actuelle.

En même temps, le système de cette société maintient délibérément les masses laborieuses dans un état d'ignorance et de stagnation mentale : il empêche par la force le relèvement de leur niveau moral et intellectuel afin d'en avoir plus facilement raison.

Les progrès de la société moderne, l'évolution technique du capital et le perfectionnement de son système politique, fortifient la puissance des classes dominantes et rendent de plus en plus difficile la lutte contre elles, faisant ainsi reculer le moment décisif de l'émancipation du travail.

L'analyse de la société moderne nous mène à la conclusion qu'il n'y a que la voie de la révolution sociale violente pour transformer la société capitaliste en une société de travailleurs libres.

3. L'anarchisme et le communisme libertaire

La lutte des classes créée par l'esclavage des travailleurs et leurs aspirations à la liberté fit naître dans les milieux des opprimés l'idée de l'anarchisme : l'idée de la négation complète du système social fondé sur les principes des classes et de l'Etat, et de son remplacement par une société libre et non-étatiste des travailleurs s'administrant eux-mêmes.

L'anarchisme naquit donc, non pas des réflexions abstraites d'un savant ou d'un philosophe, mais de la lutte directe menée par les travailleurs contre le capital, des besoins et des nécessités des travailleurs, de leurs aspirations vers la liberté et l'égalité, aspirations qui deviennent particulièrement vives aux meilleures époques héroïques de la vie et de la lutte des masses laborieuses.

Les penseurs éminents de l'anarchisme, Bakounine, Kropotkine et autres n'ont pas créé l'idée de l'anarchisme mais, l'ayant trouvée dans les masses, ont simplement aidé, par la puissance de leur pensée et de leurs connaissances, à la préciser et à la répandre.

L'anarchisme n'est pas le résultat d'œuvres personnelles ni l'objet de recherches individuelles.

De la même façon, l'anarchisme n'est nullement le produit d'aspirations humanitaires. L'humanité « une » n'existe pas. Toute tentative de faire de l'anarchisme l'attribut de toute l'humanité telle qu'elle est actuellement, de lui attribuer un caractère généralement humanitaire, serait un mensonge historique et social qui aboutirait infailliblement à la justification de l'ordre actuel et d'une nouvelle exploitation.

L'anarchisme est généralement humanitaire uniquement dans le sens que les idéaux des masses laborieuses tendent à rendre

saine la vie de tous les hommes, et que le sort de l'humanité d'aujourd'hui ou de demain est lié à celui du travail asservi. Si les masses laborieuses sont victorieuses, l'humanité tout entière renaîtra. Si elles ne vainquent pas, la violence, l'exploitation, l'esclavage, l'oppression régneront comme auparavant dans le monde...

La naissance, l'épanouissement et la réalisation des idéaux anarchistes ont leurs racines dans la vie et la lutte des masses laborieuses et sont inséparablement liés au sort de ces dernières.

L'anarchisme aspire à transformer la société actuelle bourgeoise et capitaliste en une société qui assurerait aux travailleurs les produits de leur travail, la liberté, l'indépendance, l'égalité sociale et politique. Cette autre société sera le communisme libertaire. C'est dans le communisme libertaire que trouvent leur pleine expansion la solidarité sociale et la libre individualité, et que ces deux idées se développent en parfaite harmonie.

Le communisme libertaire estime que l'unique créateur des valeurs sociales est le travail, physique et intellectuel, et par conséquent que seul le travail a le droit de gérer toute la vie économique et sociale. C'est pourquoi il ne justifie ni n'admet en aucune mesure l'existence des classes non laborieuses.

Tant que ces classes subsisteront **en même temps** que le communisme libertaire, ce dernier ne reconnaîtra pas de devoir envers elles. Ce ne sera que lorsque les classes non laborieuses se décideront à devenir productives et voudront vivre dans la société communiste aux mêmes conditions que tous les autres qu'elles y prendront une place analogue à celle de tout le monde, c'est-à-dire celle des membres libres de la société jouissant des mêmes droits et ayant les mêmes devoirs que tous les autres membres laborieux.

Le communisme libertaire aspire à la suppression de toute exploitation et de toute violence, aussi bien contre l'individu que contre les masses. Dans ce but, il établit une base économique et sociale qui unifie en un ensemble harmonieux toute la vie économique et sociale du pays, assure à tout individu une situation égale à celle des autres, et apporte à chacun le maximum de bien-être. Cette base est la mise en commun, sous forme de socialisation, de

tous les moyens et instruments de production (industrie, transports, terre, matières premières, etc.) et l'édification d'organismes économiques sur le principe de l'égalité et d'auto-administration des classes laborieuses.

Dans les limites de cette société autogérée des travailleurs, le communisme libertaire établit le principe d'égalité de la valeur et des droits de tout individu (non pas de l'individualité « en général » ni non plus de « l'individualité mystique » ou du concept de l'individualité, mais de l'individu concret).

C'est de ce principe d'égalité, et aussi de ce que la valeur du travail fourni par chaque individu ne peut être mesurée ni estimée que découle le principe fondamental économique, social et juridique du communisme libertaire : « **De chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins** ».

4. La négation de la démocratie

La démocratie est une des formes de la société capitaliste et bourgeoise.

La base de la démocratie est le maintien des deux classes antagonistes de la société moderne : celle du travail et celle du capital, **et leur collaboration sur le fondement de la propriété capitaliste privée. L'expression de cette collaboration est le parlement et le gouvernement national représentatif.**

Formellement, la démocratie proclame la liberté de la parole, de la presse, des associations, ainsi que l'égalité de tous devant la loi.

En réalité, toutes ces libertés ont un caractère très relatif : elles sont tolérées tant qu'elles ne contestent pas les intérêts de la classe dominante, c'est-à-dire de la bourgeoisie.

La démocratie maintient intact le principe de la propriété capitaliste privée. Par là même, elle laisse à la bourgeoisie le droit de tenir entre ses mains toute l'économie du pays, toute la presse, l'enseignement, la science, l'art, ce qui en fait rend la bourgeoisie maîtresse absolue du pays. Ayant le monopole dans le domaine de la vie économique, la bourgeoisie peut établir son pouvoir illimité aussi dans le domaine politique. En effet, le gouvernement représentatif, le parlement, ne sont, dans les démocraties, que des organes exécutifs de la bourgeoisie.

Par conséquent, la démocratie n'est que l'un des aspects de la dictature bourgeoise, voilée sous des formules trompeuses de libertés politiques et de garanties démocratiques fictives.

5. La négation de l'autorité

Les idéologues de la bourgeoisie définissent l'Etat comme l'organe régularisant les relations complexes politiques, civiles et sociales entre les hommes au sein de la société moderne, protégeant l'ordre et les lois de cette dernière. Les anarchistes sont parfaitement d'accord avec cette définition, mais ils la complètent en affirmant qu'à la base de cet ordre et de ces lois se trouve l'asservissement de l'énorme majorité du peuple par une minorité insouffrante, et que c'est à cela précisément que sert l'Etat.

L'Etat est, simultanément, la violence organisée de la bourgeoisie envers les travailleurs et le système de ses organes exécutifs.

Les socialistes de gauche et, en particulier, les bolcheviks considèrent eux aussi l'autorité et l'Etat bourgeois comme des serviteurs du capital. Mais ils estiment que l'autorité et l'Etat peuvent devenir, entre les mains des partis socialistes, un moyen puissant dans la lutte pour l'émancipation du prolétariat. Pour cette raison, ces partis sont pour une autorité socialiste et un Etat prolétarien. Les uns veulent la conquête du pouvoir par des moyens pacifiques, parlementaires (les sociaux-démocrates); les autres par la voie révolutionnaire (les bolcheviks, les socialistes révolutionnaires de gauche).

L'anarchisme considère ces deux thèses comme foncièrement erronées, néfastes pour l'œuvre d'émancipation du travail.

L'autorité est toujours liée à l'exploitation et à l'asservissement des masses populaires. Elle naît de cette exploitation, où elle est créée dans les intérêts de cette dernière. L'autorité sans violence et sans exploitation perd toute raison d'être.

L'Etat et l'autorité enlèvent aux masses l'initiative, tuent l'esprit de création et d'activités libres, cultivent en elles la psychologie servile de soumission, d'attente, d'espoir de gravir les échelons sociaux, de confiance aveugle et des guides, l'illusion de partager l'autorité. Or l'émancipation des travailleurs n'est possible que

dans le processus de la lutte révolutionnaire directe des vastes masses laborieuses et de leurs organisations de classes contre le système capitaliste.

La conquête du pouvoir par les partis sociaux-démocrates, par les moyens parlementaires, dans les conditions de l'ordre actuel, ne fera pas avancer d'un seul pas l'œuvre d'émancipation du travail, pour la simple raison que la puissance réelle et par conséquent l'autorité réelle resteront chez la bourgeoisie qui tiendra dans ses mains toute l'économie et toute la politique du pays. Le rôle de l'autorité socialiste se réduira, dans ce cas, aux réformes, à **l'amélioration de ce même régime bourgeois**. (Exemples : Mac Donald, les partis sociaux-démocrates de l'Allemagne, de la Suède, de la Belgique, parvenus au pouvoir dans la société capitaliste).

La prise du pouvoir à l'aide d'un bouleversement social et de l'organisation d'un prétendu « Etat prolétarien » ne peut pas davantage servir la cause de l'authentique émancipation du travail.

L'Etat, construit tout d'abord soi-disant pour la défense de la révolution, finit infailliblement par être gonflé des besoins et des caractéristiques propres à lui seul, devenant lui-même le but, produit des castes spécifiques privilégiées sur lesquelles il s'appuie : il soumet les masses par la force à ses besoins et à ceux des castes privilégiées et rétablit par conséquent le fondement de l'autorité et de l'Etat capitalistes : l'asservissement et l'exploitation habituelles des masses par la violence (exemple : « Etat ouvrier et paysan » des bolcheviks).

6. Le rôle des masses et le rôle des anarchistes dans la lutte sociale et dans la révolution sociale

Les forces principales de la révolution sociale sont la classe ouvrière des villes, les masses paysannes et une partie de l'intelligentsia laborieuse.

Remarque. Tout en étant, de même que le prolétariat des villes et des campagnes, une classe opprimée et exploitée, l'intelligentsia laborieuse est relativement plus désunie que les ouvriers et les paysans grâce aux privilèges économiques octroyés par la bourgeoisie à certains de ses éléments. C'est pourquoi, les premiers

jours de la révolution sociale, les couches les moins aisées de l'intelligentsia seulement y prendront une part active.

La conception anarchiste du rôle des masses dans la révolution sociale et dans la construction du socialisme diffère d'une façon typique de celle des partis étatistes. Tandis que le bolchevisme et les courants qui lui sont apparentés estiment que la masse laborieuse ne possède que des instincts révolutionnaires destructifs, étant incapable d'une activité révolutionnaire créatrice et constructive - raison principale pour laquelle cette dernière doit se concentrer entre les mains des hommes formant le gouvernement de l'Etat ou le comité central du parti -, les anarchistes pensent au contraire que la masse laborieuse porte en elle d'énormes possibilités créatrices et constructives, et ils aspirent à supprimer les obstacles empêchant leur manifestation.

Les anarchistes considèrent l'Etat précisément comme obstacle principal, usurpant tous les droits des masses et leur enlevant toutes les fonctions de la vie économique et sociale. **L'Etat doit périr, non pas d'un jour dans la société future, mais tout de suite. Il doit être détruit par les travailleurs le premier jour de leur victoire, et ne doit pas être rétabli sous quelque forme que ce soit.** Il sera remplacé par un système fédéraliste des organisations de production et de consommation des travailleurs unifiées fédéralement et s'auto-administrant. Ce système exclut aussi bien l'organisation de l'autorité que la dictature d'un parti quel qu'il soit.

La révolution russe de 1917 montre précisément cette orientation du processus d'émancipation sociale dans la création du système des soviets des ouvriers et paysans et des comités d'usines. Sa triste erreur fut de ne pas avoir liquidé en temps opportun l'organisation du pouvoir d'Etat du gouvernement provisoire d'abord, du pouvoir bolchevik ensuite. Les bolcheviks, mettant à profit la confiance des ouvriers et des paysans, réorganisèrent l'Etat bourgeois conformément aux circonstances du moment et tuèrent ensuite, à l'aide de cet Etat, l'activité créatrice des masses en étouffant le régime libre des soviets et des comités d'usines qui représentaient les premiers pas vers l'édification d'une société non étatique, socialiste.

L'action des anarchistes peut être divisée en deux périodes : celle **d'avant** la révolution et celle **pendant** la révolution. Dans l'un et dans l'autre cas, les anarchistes ne pourront remplir leur rôle seulement en tant que force organisée ayant une conception nette des objectifs de leur lutte et des voies menant vers la réalisation de ces objectifs.

La tâche fondamentale de l'Union anarchiste générale, en période révolutionnaire, doit être la préparation des ouvriers et des paysans à la révolution sociale.

En niant la démocratie formelle (bourgeoise), l'autorité de l'Etat, en proclamant l'émancipation complète du travail, l'anarchisme accentue au maximum les principes rigoureux de la lutte des classes : il éveille et développe dans les masses la conscience de classe et l'intransigeance révolutionnaire de classe.

C'est précisément dans le sens de l'intransigeance de classe, de l'anti-démocratisme, de l'anti-étatisme, des idéaux du communisme anarchiste, que l'éducation libertaire des masses doit se faire. Mais l'éducation seule ne suffit pas. Ce qui est nécessaire aussi, c'est une certaine organisation anarchiste des masses. Pour la réaliser, il faut œuvrer dans deux sens : d'une part, dans celui de la sélection et du groupement des forces révolutionnaires ouvrières et paysannes sur une base théorique communiste libertaire (organisations spécifiques communistes libertaires) ; d'autre part, dans le sens du regroupement des ouvriers et paysans révolutionnaires sur une base économique de production et de consommation (organisations de production des ouvriers et paysans révolutionnaires, coopératives ouvrières et paysannes libres, etc.).

La classe ouvrière et paysanne, organisée sur une base de production et de consommation et pénétrée des positions de l'anarchisme révolutionnaire, sera le premier point d'appui de la révolution sociale. Plus ces milieux deviendront conscients et organisés d'une façon anarchiste, **dès à présent**, plus ils manifesteront une volonté d'intransigeance et de création libertaires au moment de la révolution.

Quant à la classe ouvrière en Russie, il est clair qu'après huit ans de dictature bolcheviste, qui enchaîne les besoins naturels des

masses, l'activité libre, démontre, mieux que quiconque, la véritable nature de tout pouvoir; cette classe recèle en elle des possibilités énormes pour la formation d'un mouvement anarchiste de masse. Les militants anarchistes organisés doivent aller immédiatement, avec toutes leurs forces disponibles, à la rencontre de ces besoins et possibilités, afin de ne pas leur permettre de dégénérer en réformisme (menchévisme). Avec la même urgence, les anarchistes doivent s'appliquer de toutes leurs forces à organiser la paysannerie pauvre, écrasée par le pouvoir étatique, recherchant une issue et recélant des possibilités révolutionnaires énormes en elle.

Le rôle des anarchistes en période révolutionnaire ne peut se borner à la seule propagande de mots d'ordre et des idées libertaires.

La vie apparaît comme l'arène non seulement de la propagande de telle ou telle conception, mais aussi au même degré comme l'arène de la lutte, de la stratégie et des aspirations de ces conceptions à la direction de la vie sociale et économique.

Plus que toute autre conception, l'anarchisme doit devenir la conception directrice de la révolution sociale car ce ne sera que sur la base théorique de l'anarchisme que la révolution sociale pourra aboutir à l'émancipation complète du travail.

La position directrice des idées anarchistes dans la révolution signifie une orientation anarchiste des événements. Il ne faut pas confondre, toutefois, cette force théorique motrice avec la direction politique des partis étatistes qui aboutit finalement au pouvoir d'Etat.

L'anarchisme n'aspire ni à la conquête du pouvoir politique ni à la dictature. Son aspiration principale est d'aider les masses à prendre la voie authentique de la révolution sociale et de la construction socialiste. Mais il ne suffit pas que les masses **prennent** la voie de la révolution sociale. Il est nécessaire aussi de maintenir cette orientation de la révolution et de ses objectifs: la suppression de la société capitaliste, au nom de celle des travailleurs libres. Comme l'expérience de la révolution russe de 1917 nous l'a montré, cette dernière tâche est loin d'être facile, à cause surtout des nombreux partis qui cherchent à orienter le mouvement dans une direction opposée à la révolution sociale.

Bien que les masses s'expriment profondément dans les mouvements sociaux par des tendances et des mots d'ordre anarchistes, ceux-ci restent cependant éparpillés, n'étant pas coordonnés, et par conséquent n'amènent pas à organiser la puissance motrice des idées libertaires qui est nécessaire pour garder dans la révolution sociale l'orientation et les objectifs anarchistes. Cette force théorique motrice ne peut s'exprimer que par un collectif spécialement créé par les masses à cet effet. Les éléments anarchistes organisés constituent précisément ce collectif.

Les devoirs théoriques et pratiques de ce collectif, au moment de la révolution, sont considérables.

Il doit manifester son initiative et déployer une participation totale dans tous les domaines de la révolution sociale : celui de l'orientation et du caractère général de la révolution, celui des tâches positives de la révolution dans la nouvelle production, celui de la guerre civile et de la défense de la révolution, de la consommation, de la question agraire, etc.

Sur toutes ces questions, et sur nombre d'autres, la masse exige des anarchistes une réponse claire et précise. Et du moment que les anarchistes prônent une conception de la révolution et de la structure de la société, ils sont obligés de donner à toutes ces questions une réponse nette, de relier la solution de ces problèmes à la conception générale du communisme libertaire et de consacrer toutes leurs forces à leur réalisation effective.

Dans ce cas seulement, l'Union anarchiste générale et le mouvement anarchiste assurent complètement leur fonction théorique motrice dans la révolution sociale.

7. La période transitoire

Les partis politiques socialistes entendent par l'expression « période de transition », une phase déterminée dans la vie d'un peuple, dont les traits caractéristiques sont la rupture avec l'ancien ordre des choses et l'instauration d'un nouveau système économique et politique, système qui, toutefois, ne représente pas encore l'émancipation complète des travailleurs.

Dans ce sens, tous les programmes minimums des partis politiques socialistes, par exemple le programme démocratique des socialistes

opportunistes ou le programme de « la dictature du prolétariat » des communistes, sont des programmes de la période transitoire.

Le trait essentiel de ces programmes minimums est que, tous, ils estiment impossible, pour le moment, la réalisation complète des idéaux des travailleurs : leur indépendance, leur liberté, leur égalité et, par conséquent, conservent toute une série d'institutions du système capitaliste : le principe de la contrainte étatique, la propriété privée des moyens et instruments de production, le salariat, et plusieurs autres, selon les buts auxquels tel ou tel autre programme des partis se réfère.

Les anarchistes ont toujours été les adversaires de principe des programmes semblables, estimant que la construction de systèmes transitoires qui maintiennent les principes d'exploitation et de contraintes des masses mène inévitablement à une nouvelle croissance de l'esclavage.

Au lieu d'établir des programmes minimums politiques, les anarchistes ont toujours défendu l'idée de la révolution sociale immédiate qui priverait la classe capitaliste des privilèges économiques et politiques et remettrait les moyens et instruments de production, ainsi que toutes les fonctions de la vie économique et sociale dans les mains des travailleurs.

Cette position, les anarchistes la gardent jusqu'à présent.

L'idée de la période transitoire, selon laquelle la révolution sociale doit aboutir, non pas à la société communiste, mais à un système X, conservant des éléments et des survivances du vieux système capitaliste, est anti-sociale par essence. Elle menace de faire aboutir au renforcement et au développement de ces éléments jusqu'à leurs dimensions d'autrefois, et fait rétrograder les événements.

Un exemple éclatant en est le régime de « la dictature du prolétariat » établi par les bolcheviks en Russie.

Selon eux, ce régime ne devait être qu'une étape **transitoire** vers le communisme total. En réalité, cette étape a abouti de fait à la restauration de la société de classes, au fond de laquelle se trouvent, comme auparavant, les ouvriers et les paysans pauvres.

Le centre de gravité dans la construction de la société communiste ne consiste pas en la possibilité d'assurer à chaque individu, dès le premier jour de la révolution, la liberté illimitée de pouvoir

satisfaire ses besoins, mais s'affirme dans le fait de conquérir la base sociale de cette société et d'établir les principes de rapports égaux entre les individus. Quant à la question d'une abondance de biens plus ou moins grande, elle ne se situe pas au niveau du principe mais se pose comme un problème technique.

Le principe fondamental sur lequel sera érigée la société nouvelle, principe sur lequel reposera, pour ainsi dire, cette société et qui ne devra être restreint en aucune mesure, est **celui de l'égalité des rapports, de la liberté et de l'indépendance des travailleurs**. Or, ce principe représente justement l'exigence première fondamentale des masses au nom de laquelle elles se soulèveront seulement pour la révolution sociale.

De deux choses, l'une : ou bien la révolution sociale se terminera par la défaite des travailleurs et, dans ce cas, il faudra recommencer à se préparer à la lutte, à une nouvelle offensive contre le système capitaliste ; ou bien elle amènera la victoire des travailleurs et, dans ce cas, ces derniers s'étant emparés des moyens leur permettant de s'auto-administrer - de la terre, de la production et des fonctions sociales - entameront la construction de la société libre.

C'est ce qui caractérisera le début de l'édification de la société communiste qui, une fois commencée, suivra alors sans interruption le cours de son développement, en se fortifiant et en se perfectionnant sans cesse.

De cette façon, la prise en main des fonctions productives et sociales pour les travailleurs tracera une ligne de démarcation nette entre l'époque étatiste et celle du non-étatisme.

S'il veut devenir le porte-parole des masses en lutte, le drapeau de toute une époque sociale-révolutionnaire, l'anarchisme ne doit pas assimiler son programme aux survivances du monde périmé, aux tendances opportunistes des systèmes et périodes de transition, ni cacher ses principes fondamentaux, mais, au contraire, les développer et les appliquer au maximum.

8. Anarchisme et syndicalisme

Nous considérons comme artificielle, privée de tout fondement et de tout sens, la tendance d'opposer le communisme libertaire au syndicalisme et **vice versa**.

Les notions de l'anarchisme et du syndicalisme appartiennent à deux plans différents. Tandis que le communisme, c'est-à-dire la société libre des travailleurs égaux, est le but de la lutte anarchiste ; le syndicalisme, c'est-à-dire le mouvement ouvrier révolutionnaire par profession, n'est que l'une des formes de la lutte révolutionnaire de classe. En unissant les ouvriers sur la base de la production, le syndicalisme révolutionnaire, comme du reste tout groupement professionnel, n'a pas de théorie déterminée ; il n'a pas une conception du monde répondant à toutes les questions compliquées sociales et politiques de la réalité contemporaine. Il reflète toujours l'idéologie de divers groupements politiques, de ceux notamment qui œuvrent le plus intensément dans ses rangs.

Notre attitude vis-à-vis du syndicalisme révolutionnaire découle de ce qui vient d'être dit. Sans nous préoccuper ici de résoudre à l'avance la question du rôle des syndicats révolutionnaires au lendemain de la révolution, c'est-à-dire de savoir s'ils seront les organisateurs de toute la production nouvelle, ou s'ils céderont ce rôle aux soviets ouvriers, ou encore aux comités d'usine, nous estimons que les anarchistes doivent participer au syndicalisme révolutionnaire comme l'une des formes du mouvement ouvrier révolutionnaire.

Cependant, la question telle qu'elle se pose aujourd'hui n'est pas de savoir si les anarchistes doivent ou non participer au syndicalisme révolutionnaire mais plutôt comment et dans quel but ils doivent y prendre part.

Nous considérons toute la période précédente, jusqu'à nos jours, lorsque les anarchistes entraient dans le mouvement syndicaliste révolutionnaire en qualité de militants et de propagandistes individuels - comme une période de relations artisanales vis-à-vis du mouvement ouvrier professionnel.

L'anarcho-syndicalisme, cherchant à introduire avec force les idées libertaires dans l'aile gauche du syndicalisme révolutionnaire, au moyen de la création de syndicats de type anarchiste, représente, sous ce rapport, un pas en avant ; mais il ne dépasse pas encore tout à fait la méthode empirique. Car l'anarcho-syndicalisme ne lie pas obligatoirement l'œuvre « d'anarchisation » du mouvement syndicaliste avec celle de l'organisation des forces anarchistes en dehors de

ce mouvement. Or, ce n'est qu'à la condition d'une telle liaison qu'il est possible « d'anarchiser » le syndicalisme révolutionnaire et de l'empêcher de dévier vers l'opportunisme et le réformisme.

Considérant le syndicalisme révolutionnaire uniquement comme un mouvement professionnel des travailleurs n'ayant pas une théorie sociale et politique déterminée, et par conséquent, étant impuissant à résoudre par lui-même la question sociale, nous estimons que la tâche des anarchistes dans les rangs de ce mouvement consiste à y développer les idées libertaires, à l'orienter dans un sens libertaire, afin de le transformer en une armée active de la révolution sociale. Il importe de ne jamais oublier que si le syndicalisme ne trouve pas l'appui en temps opportun de la théorie anarchiste, il s'appuie alors, bon gré mal gré, sur l'idéologie d'un parti politique étatique quelconque.

Le syndicalisme français, qui a brillé jadis de mots d'ordre et de tactiques anarchistes, tombé ensuite sous l'influence des bolcheviks d'une part et surtout, d'autre part, des socialistes opportunistes, en est un exemple frappant.

Mais la tâche des anarchistes dans les rangs du mouvement ouvrier révolutionnaire ne pourra être remplie qu'à condition que leur œuvre y soit étroitement liée et conciliée avec l'activité de l'organisation anarchiste se trouvant en dehors du syndicat. Autrement dit, nous devons entrer dans le mouvement professionnel révolutionnaire comme une force organisée, responsable du travail accompli dans les syndicats devant l'organisation anarchiste générale, et orienté par cette dernière.

Sans nous borner à la création de syndicats anarchistes, nous devons chercher à exercer notre influence théorique sur le syndicalisme révolutionnaire tout entier, et dans toutes ses formes (les IWW, les unions professionnelles russes, etc.). Ce but, nous ne pourrions l'atteindre autrement qu'en nous mettant à l'œuvre en tant que collectif anarchiste rigoureusement organisé, mais en aucun cas en petits groupes empiriques, n'ayant entre eux ni liaison organisationnelle, ni convergence théorique.

Des groupements anarchistes dans les entreprises et les usines, préoccupés par la création de syndicats anarchistes, menant la lutte dans les syndicats, révolutionnaires pour la prépondérance

des idées libertaires dans le syndicalisme, groupements orientés dans leur action par une organisation anarchiste générale : tels sont le sens et les formes de l'attitude des anarchistes vis-à-vis du syndicalisme révolutionnaire et des mouvements professionnels révolutionnaires qui s'y rattachent.

PARTIE CONSTRUCTIVE

Le problème du premier jour de la révolution sociale

Le but fondamental du monde du travail en lutte est la fondation, au moyen de la révolution, d'une société communiste libre, égalitaire, fondée sur le principe : « De chacun selon ses forces, à chacun selon ses besoins. »

Cependant, cette société ne se réalisera pas d'elle-même, uniquement par la force du bouleversement social. Sa réalisation se présentera comme un processus social-révolutionnaire plus ou moins prolongé, orienté par les forces organisées du travail victorieux sur une voie déterminée.

Notre tâche est d'indiquer d'ores et déjà cette voie, de formuler les problèmes positifs et concrets qui se poseront aux travailleurs dès le premier jour de la révolution sociale. Le sort même de cette dernière dépendra de leur juste solution.

Il va de soi que la construction de la nouvelle société ne sera possible qu'après la victoire des travailleurs sur le système actuel capitaliste et bourgeois et sur ses représentants. Il est impossible de commencer la construction d'une nouvelle économie et de nouveaux rapports sociaux tant que la puissance de l'Etat défendant le régime d'esclavage n'a pas été brisée, tant que les ouvriers et paysans n'auront pas pris entre leurs mains, dans le régime révolutionnaire, l'économie industrielle et agricole du pays.

Par conséquent, la toute première tâche de la révolution sociale est de détruire l'édifice étatique de la société capitaliste, de priver la bourgeoisie et, en général, tous les éléments socialement privilégiés, des moyens du pouvoir, et d'établir partout la volonté du prolétariat révolté, exprimée dans les principes fondamentaux de

la révolution sociale. Cet aspect destructif et combatif de la révolution ne fera que déblayer la route en vue des tâches positives formant le sens et l'essence de la révolution sociale.

Ces tâches sont les suivantes :

1. la solution, dans le sens communiste libertaire, du problème de la production industrielle du pays ;
2. la solution, dans le même sens, du problème agricole ;
3. la solution du problème de la consommation (l'approvisionnement).

La production

Tenant compte du fait que l'industrie du pays est le résultat des efforts de plusieurs générations de travailleurs, et que les diverses branches de l'industrie sont étroitement liées entre elles, nous considérons toute la production actuelle comme un seul atelier de producteurs, appartenant totalement à tous les travailleurs dans leur ensemble, et à personne en particulier.

Le mécanisme productif du pays est global et il appartient à toute la classe ouvrière. Cette thèse détermine le caractère et la forme de la production nouvelle. Elle sera aussi globale, commune dans le sens que les produits réalisés par les travailleurs appartiendront à tous. Ces produits, de quelque catégorie qu'ils soient, constitueront le fond général d'approvisionnement des travailleurs, où tout participant à la production nouvelle recevra tout ce dont il aura besoin, sur une base égale pour tous.

Le nouveau système de production supprimera totalement le salariat et l'exploitation sous toutes leurs formes, et établira à leur place le principe de la collaboration fraternelle et solidaire des travailleurs.

La classe moyenne qui, dans la société capitaliste moderne, exerce des fonctions intermédiaires et improductives - le commerce et autres - de même que la bourgeoisie, devront prendre part à la nouvelle production, dans les mêmes conditions que tous les autres travailleurs. Dans le cas contraire, ces classes se mettront elles-mêmes hors de la société laborieuse.

Il n'y aura pas de patrons, que ce soit l'entrepreneur, le propriétaire ou l'Etat-propriétaire (comme c'est le cas aujourd'hui dans l'Etat des bolcheviks). Les fonctions organisatrices passeront, dans la nouvelle

production, à des organes administratifs créés spécialement à cet effet par les masses ouvrières : soviets ouvriers, comités d'usines ou administrations ouvrières des entreprises et des usines. Ces organes, reliés entre eux sur le plan d'une commune, d'un district et, ensuite de tout le pays, formeront des institutions de commune, de district et, enfin, générales et fédérales de gestion de la production. Désignés par la masse et se trouvant constamment sous son contrôle et son influence, tous ces organes seront constamment renouvelés et réaliseront ainsi l'idée de l'autogestion authentique des masses.

La production unifiée, dont les moyens et les produits appartiennent à tous, ayant remplacé le salariat par le principe de la collaboration fraternelle et ayant établi l'égalité des droits pour tous les producteurs, la production menée par des organes de gestion ouvrière, élus par les masses ; tel est le premier pas pratiqué sur la voie de la réalisation du communisme libertaire.

La consommation

Ce problème surgira dans la révolution sous un double aspect :

1. le principe de la recherche des produits de consommation ;
2. le principe de leur répartition.

En ce qui concerne la répartition des produits de la consommation, les solutions dépendront surtout de la quantité des produits disponibles, du principe de la conformité au but, etc.

La révolution sociale, se chargeant de la reconstruction de tout l'ordre social actuel, prend sur elle-même l'obligation de s'occuper des besoins vitaux de tous. La seule exception est le groupe des non-travailleurs - ceux qui refusent de prendre part à la nouvelle production pour des motifs d'ordre contre-révolutionnaire. Mais, en général, et à l'exception de cette dernière catégorie de gens, la satisfaction des besoins de toute la population du territoire de la révolution sociale est assurée par la réserve de consommation générale. Dans le cas où la quantité de produits est insuffisante, elle est répartie selon le principe de la plus grande urgence : c'est-à-dire en premier lieu aux enfants, aux malades et aux familles ouvrières.

Un problème beaucoup plus difficile sera celui de l'organisation du fonds de consommation même.

Sans aucun doute, aux premiers jours de la révolution, les villes ne disposeront pas de tous les produits indispensables à la vie de toute la population. En même temps, les paysans auront en abondance les produits dont les villes manqueront.

Les communistes libertaires ne peuvent avoir aucun doute sur le caractère mutuel des relations entre la ville et la campagne laborieuse. Ils estiment que la révolution sociale ne peut être réalisée autrement que par les efforts communs des ouvriers et des paysans. Par conséquent, la solution du problème de la consommation dans la révolution sociale ne sera possible qu'au moyen d'une collaboration révolutionnaire étroite de ces deux catégories de travailleurs.

Pour établir cette collaboration, la classe ouvrière des villes, ayant pris la production entre ses mains, devra immédiatement songer aux besoins vitaux de la campagne et tâcher de fournir les produits de la consommation de tous les jours, les moyens et les instruments pour la culture agricole collective. Les mesures de solidarité manifestées par les ouvriers à l'égard des besoins des paysans provoqueront le même geste chez ceux-ci qui, en retour, fourniront collectivement aux villes les produits du travail rural, dont en premier lieu ceux d'alimentation.

Des coopératives ouvrières et paysannes seront les premiers organes assurant les besoins d'alimentation et d'approvisionnement économiques des villes et de la campagne. Chargées plus tard de fonctions plus importantes et plus constantes, notamment de fournir tout ce qui est nécessaire pour assurer et développer la vie économique et sociale des ouvriers et paysans, ces coopératives seront par cela même transformées en organes permanents d'approvisionnement des villes et de la campagne.

Cette solution du problème d'approvisionnement permettra au prolétariat de créer un fonds d'approvisionnement permanent, ce qui se répercutera d'une façon favorable et décisive sur le sort de toute la nouvelle production.

La terre

Nous considérons comme principales forces révolutionnaires et créatrices dans la solution de la question agraire les paysans-tra-

vailleurs - ceux qui n'exploitent pas le labeur d'autrui - et le prolétariat salarié de la campagne. Leur tâche sera d'accomplir le nouveau remaniement des terres, afin d'établir l'utilisation et l'exploitation de la terre sur des principes communistes.

De même que l'industrie, la terre, exploitée et cultivée par des générations successives de travailleurs, est le produit de leurs efforts communs. Elle appartient aussi à tout le peuple laborieux dans son ensemble et à personne en particulier. En tant que propriété commune et inaliénable des travailleurs, la terre ne peut pas être, non plus, l'objet d'achat ou de vente, ni de fermage ; elle ne peut donc servir de moyen d'exploitation du labeur d'autrui.

La terre est aussi une sorte d'atelier populaire commun où le monde des travailleurs produit les moyens de vivre. Mais c'est un genre d'atelier où chaque travailleur (paysan) a pris l'habitude, grâce à certaines conditions historiques, d'accomplir son travail lui-même, de le réaliser indépendamment des autres producteurs. Tandis que dans l'industrie, la méthode collective du travail est essentiellement nécessaire et la seule possible, dans l'agriculture, elle n'est pas la seule possible à notre époque. La plupart des paysans cultivent la terre par leurs propres moyens.

Par conséquent, lorsque les terres et les moyens de leur exploitation passeront aux paysans, sans possibilité de vente ni de fermage, la question des formes de leur usufruit et des moyens de leur exploitation (communément ou en famille) n'aura pas tout de suite une solution complète et définitive, ainsi qu'il en sera dans le domaine de l'industrie. Les premiers temps on aura recours, très probablement, à l'un et à l'autre de ces moyens.

Ce seront les paysans révolutionnaires qui établiront eux-mêmes la forme définitive de l'exploitation et de l'usufruit de la terre. Aucune pression du dehors n'est possible dans cette question.

Toutefois, puisque nous estimons que seule la société communiste au nom de laquelle sera, du reste, faite la révolution sociale, délivre les travailleurs de leur situation d'esclaves et d'exploités, et leur donne une liberté complète et l'égalité ; puisque les paysans constituent la majorité écrasante de la population (environ 85 % en Russie) et que, par conséquent, le régime agraire établi par les paysans sera le facteur décisif dans les destinées de la révolution ;

puisqu'enfin l'économie privée dans l'agriculture amène, de même que l'industrie privée, le commerce, l'accumulation, la propriété privée et la restauration du capital, notre devoir sera de faire, dès à présent, tout le nécessaire, afin de faciliter la solution de la question agraire dans un sens collectif.

Dans ce but, nous devons, dès maintenant, mener parmi les paysans une forte propagande en faveur de l'économie agraire collective.

La fondation d'une Union paysanne spécifique de tendance libertaire facilitera considérablement cette tâche.

Dans ce sens, le progrès technique va avoir une importance énorme, facilitant l'évolution de l'agriculture, et aussi la réalisation du communisme dans les villes, surtout dans l'industrie. Si, dans leurs rapports avec les paysans, les ouvriers vont agir, non pas individuellement ou par groupes séparés, mais en tant que collectif communiste immense, embrassant des branches entières de l'industrie ; s'ils songent au surplus aux besoins vitaux de la campagne et s'ils fournissent à chaque village en même temps que des objets d'usage quotidien des outils et machines pour l'exploitation collective de la terre, cela donnera certainement aux paysans une impulsion vers le communisme dans l'agriculture.

La défense de la révolution

La question de la défense de la révolution se rapporte aussi au problème du « premier jour ». Au fond, le moyen le plus puissant de la défense de la révolution est la solution heureuse de ses problèmes positifs : celui de la production, de la consommation et de la terre. Une fois ces problèmes résolus d'une façon juste, aucune force contre-révolutionnaire ne pourra faire changer ou vaciller le régime libre des travailleurs. Néanmoins, les travailleurs auront à subir, malgré tout, une lutte sévère contre les ennemis de la révolution, afin de défendre et de maintenir son existence concrète.

La révolution sociale, qui menace les privilèges et l'existence même des classes non travailleuses de la société actuelle, provoquera inéluctablement, de la part de ces classes, une résistance désespérée qui prendra l'allure d'une guerre civile acharnée.

Comme l'expérience russe l'a démontré, une telle guerre civile sera l'affaire non pas de quelques mois, mais de plusieurs années.

Aussi heureux que soient les premiers pas des travailleurs au début de la révolution, les classes dominantes conserveront néanmoins longtemps encore une énorme capacité de résistance. Pendant plusieurs années, elles déclencheront des offensives contre la révolution, essayant de reconquérir le pouvoir et les privilèges dont elles furent privées.

Une armée nombreuse, la technique et la stratégie militaires, le capital – tout sera lancé contre les travailleurs victorieux.

Afin de conserver les conquêtes de la révolution, ces derniers devront créer des organes de défense de la révolution, afin d'opposer à l'offensive de la réaction une force combattante, correspondant à la hauteur de la tâche. Les premiers jours de la révolution, cette force combattante sera formée par tous les ouvriers et paysans armés. Mais, cette force armée spontanée ne sera valable que les premiers jours lorsque la guerre civile n'aura pas encore atteint son point culminant et que les deux parties en lutte n'auront pas encore créé des organisations militaires régulièrement constituées.

Dans la révolution sociale, le moment le plus critique est, non pas celui de la suppression de l'autorité, mais celui qui suit, c'est-à-dire celui où les forces du régime abattu déclenchent une offensive générale contre les travailleurs et où il s'agit de sauvegarder les conquêtes atteintes.

Le caractère même de cette offensive, ainsi que la technique et le développement de la guerre civile obligeront les travailleurs à créer des contingents révolutionnaires militaires déterminés. L'essence et les principes fondamentaux de ces formations doivent être déterminés à l'avance. En niant les méthodes étatistes et autoritaires de gouvernement des masses, nous nions par cela même le moyen étatiste d'organiser la force militaire des travailleurs, autrement dit le principe d'une armée étatiste fondée sur le service militaire obligatoire. C'est le principe du **volontariat**, en accord avec les positions fondamentales du communisme libertaire, qui doit être mis à la base des formations militaires des travailleurs. Les détachements de partisans insurgés, ouvriers et paysans, qui menèrent l'action dans la révolution russe, peuvent être cités comme exemples de telles formations.

Toutefois, il ne faut pas comprendre le volontariat et l'action de partisans dans le sens étroit de ces mots, c'est-à-dire comme une lutte des détachements ouvriers et paysans contre l'ennemi local, non coordonnés entre eux par un plan d'opération général et agissant chacun sous sa propre responsabilité, à ses propres risques et périls. L'action et la tactique des partisans devront être orientées, dans la période de leur développement complet, par une stratégie révolutionnaire commune.

Semblable à toute guerre, la guerre civile ne pourrait être menée avec succès par les travailleurs qu'en appliquant les deux principes fondamentaux de toute action militaire : l'unité du plan d'opérations et l'unité de commandement commun. Le moment le plus critique de la révolution sera celui où la bourgeoisie marchera contre la révolution en forces organisées. Ce moment critique obligera les travailleurs à recourir à ces principes de la stratégie militaire.

De cette façon, vu les nécessités de la stratégie militaire, et aussi de la stratégie de la contre-révolution, les forces armées de la révolution devront se fondre inévitablement en une armée révolutionnaire générale ayant un commandement commun et un plan commun d'opérations.

Les principes suivants seront mis à la base de cette armée :

1. Le caractère de classe de l'armée.

2. Le volontariat (toute contrainte sera absolument exclue de l'œuvre de la défense révolutionnaire.

3. La libre discipline (l'autodiscipline) révolutionnaire : le volontariat et l'autodiscipline révolutionnaire s'harmoniseront complètement ensemble, et rendront l'armée de la révolution moralement plus forte que n'importe quelle armée d'Etat.

4. La soumission complète de l'armée révolutionnaire aux masses ouvrières et paysannes, en la personne des organismes ouvriers et paysans communs pour tout le pays, placés par les masses aux postes dirigeants de la vie économique et sociale.

Autrement dit : l'organe de la défense de la révolution chargé de combattre la contre-révolution, aussi bien sur les fronts militaires ouverts que sur ceux de la guerre civile interne (les complots de la bourgeoisie, les préparatifs des actions contre-révolutionnaires, etc.), sera entièrement du ressort des organisations productrices

ouvrières et paysannes, auxquelles il sera soumis, et par lesquelles il sera orienté **politiquement**.

Remarque. Tout en devant être construite conformément à des principes communistes libertaires déterminés, l'armée elle-même ne doit pas être considérée comme un élément de principe. Elle n'est que la conséquence de la stratégie militaire dans la révolution, une mesure stratégique à laquelle les travailleurs seront fatalement amenés par le processus même de la guerre civile. Mais cette mesure doit attirer l'attention dès à présent. Elle doit être soigneusement étudiée, afin d'éviter, dans l'œuvre de la protection et de la défense de la révolution, tout retard irréparable, car des retards pendant les jours de la guerre civile pourront s'avérer néfastes pour l'issue de toute la révolution sociale.

PARTIE ORGANISATIONNELLE

Les principes de l'organisation anarchiste

Les positions générales constructives exposées plus haut constituent la plate-forme d'organisation des forces révolutionnaires de l'anarchisme.

Cette plate-forme contenant une orientation théorique et tactique déterminée apparaît comme le minimum auquel il est nécessaire de se rallier d'urgence à tous les militants du mouvement anarchiste organisé.

Sa tâche est de grouper autour d'elle tous les éléments sains du mouvement anarchiste en une seule organisation générale, active et agissante d'une façon permanente: l'Union générale des anarchistes.

Les forces de tous les militants actifs de l'anarchisme devront être orientées vers la création de cette organisation.

Les principes fondamentaux d'organisation d'une Union générale des anarchistes devront être les suivants :

1. L'unité théorique

La théorie représente la force qui dirige l'activité des personnes et des organisations, par une voie définie et dans un but déterminé. Naturellement, elle doit être commune pour toutes les personnes et toutes les organisations adhérant à l'Union générale. Toute l'activité de l'Union générale anarchiste, aussi bien dans son caractère général que particulier, doit être en concordance parfaite et constante avec les principes théoriques professés par l'Union.

2. L'unité tactique ou méthode collective d'action

Les méthodes tactiques employées par les membres séparés ou les groupes de l'Union doivent être également **unitaires**, c'est-à-dire se trouver en concordance rigoureuse aussi bien entre elles qu'avec la théorie et la tactique générales de l'Union.

Une ligne tactique commune dans le mouvement a une importance décisive pour l'existence de l'organisation et de tout le mouvement : elle le débarrasse de l'effet néfaste de plusieurs tactiques se neutralisant mutuellement, elle concentre toutes les forces du mouvement, leur fait prendre une direction commune aboutissant à un objectif déterminé.

3. La responsabilité collective

La pratique consistant à agir sous sa responsabilité personnelle doit être fermement condamnée et rejetée dans les rangs du mouvement anarchiste.

Les domaines de la vie révolutionnaire, sociale et politique sont avant tout profondément collectifs par leur nature. L'activité sociale révolutionnaire ne peut pas se fonder dans ces domaines sur la responsabilité personnelle des militants isolés.

L'organe exécutif du mouvement anarchiste général - l'Union anarchiste - se dressant de manière décisive contre la tactique de l'individualisme irresponsable, introduit dans ses rangs **le principe de la responsabilité collective** : l'Union tout entière sera responsable de l'activité révolutionnaire et politique de chaque membre ; de même, chaque membre sera responsable de l'activité révolutionnaire et politique de toute l'Union.

4. Le fédéralisme

L'anarchisme a toujours nié l'organisation centralisée, aussi bien dans le domaine de la vie sociale des masses que dans celui de son action politique. Le système de centralisation tient sur l'amoindrissement de l'esprit de critique, de l'initiative et l'indépendance de chaque individu et sur la soumission aveugle de vastes masses au « centre ». Les conséquences naturelles inévitables de ce système sont l'asservissement et la mécanisation de la vie sociale et de la vie des partis.

À l'encontre du centralisme, l'anarchisme a toujours professé et défendu le principe du **fédéralisme**, qui concilie l'indépendance et l'initiative de l'individu ou de l'organisation, avec le service de la cause commune.

En conciliant l'idée de l'indépendance et de la plénitude des droits de chaque individu avec le service des nécessités et des besoins sociaux, le fédéralisme ouvre, par cela même, les portes à toute manifestation saine des facultés de chaque individualité.

Mais assez souvent le principe fédéraliste fut déformé dans les rangs anarchistes : on le comprenait trop souvent comme le droit de manifester surtout son « ego », sans l'obligation de tenir compte des devoirs vis-à-vis de l'organisation.

Cette fausse interprétation désorganisa notre mouvement dans le passé. Il est temps d'y mettre fin d'une manière forte et irréversible.

Le fédéralisme signifie la libre entente des individus et d'organisations pour un travail collectif orienté vers un objectif commun.

Or, une telle entente et l'union fédérative basée sur celle-ci ne deviennent des réalités, au lieu d'être des fictions et des illusions, qu'à la condition **sine qua non** que tous les participants à l'entente et à l'Union remplissent de la façon la plus complète les devoirs acceptés et se conforment aux décisions prises en commun.

Dans une œuvre sociale, aussi vaste que soit la base fédéraliste sur laquelle elle est bâtie, il ne peut y avoir de droits sans obligations, comme il ne peut y avoir de décisions sans leur exécution. C'est d'autant moins admissible dans une organisation anarchiste, qui prend sur elle exclusivement des obligations vis-à-vis des travailleurs et de leur révolution sociale.

Par conséquent, le type fédéraliste de l'organisation anarchiste, tout en reconnaissant à chaque membre de l'organisation le droit à l'indépendance, à l'opinion libre, à l'initiative et à la liberté individuelle, charge chaque membre de devoirs organisationnels déterminés, exigeant leur exécution rigoureuse, ainsi que l'exécution des décisions prises en commun.

A cette condition seulement le principe fédéraliste sera vivant, et l'organisation anarchiste fonctionnera correctement, et se dirigera vers l'objectif défini.

L'idée de l'Union générale anarchiste pose le problème de la coordination et de l'accord des activités de toutes les forces du mouvement anarchiste.

Chaque organisation adhérente à l'Union représente une cellule vitale faisant partie de l'organisme commun. Chaque cellule aura son secrétariat, exécutant et orientant théoriquement son propre travail politique et technique.

En vue de la coordination de l'activité de toutes les organisations adhérentes à l'Union, un organe spécial sera créé : **le Comité exécutif de l'Union**. Les fonctions suivantes seront à la charge de ce comité : exécution des décisions prises par l'Union dont celle-ci l'aura chargé ; l'orientation théorique et organisationnelle de l'activité des organisations isolées, conformément aux options théoriques et à la ligne tactique générale de l'Union ; mise en lumière de l'état général du mouvement ; maintien des liens de travail et organisationnels entre toutes les organisations de l'Union, et avec d'autres organisations.

Les droits, les obligations et les tâches pratiques du comité exécutif sont fixés par le congrès de l'Union.

L'Union générale des anarchistes a un but déterminé et concret. Au nom du succès de la révolution sociale, elle doit avant tout reposer sur les éléments les plus révolutionnaires et les plus radicaux parmi les ouvriers et les paysans et les absorber.

Prônant la révolution sociale et, en plus, étant une organisation antiautoritaire qui aspire à l'abolition de la société de classe dès à présent, l'Union générale des anarchistes s'appuie de façon égale sur les deux classes fondamentales de la société actuelle : les ouvriers et les paysans. Elle servira de façon égale l'œuvre d'éman-

cupation de ces deux classes. En ce qui concerne les organisations professionnelles ouvrières et révolutionnaires des villes, l'Union générale des anarchistes devra accentuer tous ses efforts afin de devenir leur pionnier et leur guide théorique.

Elle se trace les mêmes tâches vis-à-vis de la masse paysanne exploitée. Comme points d'appui jouant le même rôle que les unions professionnelles révolutionnaires des ouvriers, l'Union s'efforcera de réaliser un réseau d'organisations économiques paysannes révolutionnaires et, de plus, une Union paysanne spécifique, fondée sur des principes antiautoritaires.

Issue du cœur de la masse des travailleurs, l'Union générale des anarchistes doit prendre part à toutes les manifestations de leur vie apportant partout et toujours l'esprit d'organisation, de persévérance, d'activité et d'offensive.

Dans ce cas seulement, elle pourra remplir sa tâche, sa mission théorique et historique dans la révolution sociale des travailleurs, et devenir **l'initiateur organisé** de leur processus émancipateur.

Supplément à la plate-forme organisationnelle (Questions et réponses)

Par le Groupe d'anarchistes russes à l'étranger

Comme il fallait s'y attendre, la plate-forme d'organisation de l'Union générale des anarchistes a provoqué un très vif intérêt auprès de plusieurs militants du mouvement libertaire russe. Tandis que les uns partagent entièrement l'idée générale et les thèses fondamentales de la plate-forme, d'autres formulent des critiques et expriment des doutes par rapport à certaines de ces thèses.

Nous saluons aussi bien l'attitude positive vis-à-vis de la plate-forme que celle de la véritable critique. Car, pour l'œuvre de création d'un programme anarchiste général et d'une organisation libertaire générale, également, une critique sincère, posée, substantielle est aussi importante que des initiatives créatrices positives.

Les questions que nous reproduisons ci-dessous relèvent précisément de ce genre de critique sérieuse et nécessaire, et c'est avec satisfaction que nous l'accueillons. En nous les envoyant, l'auteur (Marie Isidine, NdT) - un militant de longue date, très estimé dans notre mouvement - les fit accompagner d'une lettre où il disait : *« Evidemment, la plate-forme d'organisation est destinée à être discutée par tous les anarchistes. Avant de me faire une opinion définitive sur cette "plate-forme" et, peut-être, d'en parler dans la presse, je voudrais me faire expliquer certaines questions qui n'y sont pas suffisamment développées. Il se peut bien que*

d'autres lecteurs trouvent, dans la "plate-forme", un bon nombre d'imprécisions, et que certaines objections ne soient basées que sur des malentendus. C'est pour cette raison que je désirerais vous poser, tout d'abord, une série de questions. Il serait très important que vous y répondiez de façon nette, car ce seront vos réponses qui permettront de saisir l'esprit général de la "plate-forme". Peut-être trouverez-vous nécessaire d'y répondre dans votre revue.»

En terminant sa lettre, le camarade ajoute qu'il voudrait éviter la polémique dans les colonnes de la revue *Dielo Trouda*. C'est pourquoi il cherche, avant tout, à élucider certains points essentiels de la plateforme.

Cette façon de voir est très juste. Il est extrêmement aisé d'avoir recours à la polémique pour se prononcer contre une opinion avec laquelle on est ou on croit être en désaccord. Il est encore plus facile de se borner exclusivement à une œuvre de polémique sans se préoccuper de formuler, à la place de l'opinion critiquée, une autre **thèse** positive. Ce qui est infiniment plus difficile, c'est de **bien analyser** la nouvelle opinion, de la **comprendre**, afin d'établir ensuite, à son égard, un point de vue bien motivé. C'est justement cette dernière voie, plus difficile, que choisit l'auteur des questions ci-dessous.

Ces questions, les voici :

1. Le point central de la plate-forme est le ralliement de la majorité des militants du mouvement anarchiste, sur la base d'une ligne tactique et politique commune ; la formation d'une Union générale. Puisque vous êtes des fédéralistes, vous supposez, évidemment, une Union qui reliera des groupements autonomes. Or, vous supposez, également, l'existence d'un comité exécutif qui sera chargé de la « *conduite idéologique et organisationnelle de l'activité des organisations isolées* ». Ce type d'organisation existe dans tous les partis, mais il n'est possible que si l'on admet le **principe de la majorité**. Dans votre organisation, chaque groupe aura-t-il la liberté d'arrêter sa propre tactique et d'établir son attitude vis-à-vis de chaque question donnée ? Si oui, alors votre unité n'aura qu'un caractère purement **moral** (comme ce fut et c'est encore toujours le cas dans le mouvement anarchiste). Si, au

contraire, vous voulez une unité organisationnelle, cette unité sera forcément **coercitive**. Et alors, si vous admettez le principe majoritaire au sein de votre organisation, pour quelle raison le repousseriez-vous dans **l'édification sociale** ?

Il serait souhaitable que vous précisiez davantage la façon dont vous concevez la liaison fédéraliste, le rôle des congrès et le principe majoritaire.

2. En parlant du « *régime libre des soviets* », quelles fonctions supposez-vous que ces soviets auront à exercer pour devenir « *les premiers pas vers l'activité constructive non-étatiste* » ? Quelle sera leur compétence ? Leurs décisions seront-elles obligatoires ?

3. « *Les anarchistes devront conduire les événements au point de vue théorique* », dit la plate-forme. Cette notion n'est pas suffisamment claire. Signifie-t-elle, simplement, que les anarchistes feront leur possible pour que les organisations (syndicales, locales, coopératives, etc.), qui auront à construire le nouvel ordre des choses, soient imbuës d'idées libertaires ? Ou bien signifie-t-elle que les anarchistes **se chargeront eux-mêmes** de cette construction ? Dans ce dernier cas, en quoi cet état de choses se distinguerait-il de la « dictature d'un parti » ?

La mise au point de cette question a une très grande importance. Ceci d'autant plus que la même question se pose au sujet du rôle des anarchistes dans les unions syndicales. Que signifie l'expression : **entrer dans les unions d'une façon organisée** ? Signifie-t-elle, simplement, que les camarades œuvrant dans les unions devront se mettre d'accord pour établir une ligne de conduite ? Ou bien signifie-t-elle que le comité exécutif anarchiste établira la tactique du mouvement ouvrier, statuera sur les grèves, manifestations, etc., et que les anarchistes qui militeront dans les unions s'efforceront d'y parvenir à des postes de commandement et dicteront ces décisions, de par leur autorité, aux simples membres des syndicats ? L'indication de la plate-forme, que l'activité des groupements anarchistes, militant dans les milieux syndicaux, sera **orientée par une organisation anarchiste générale**, éveille à cet égard toutes sortes de doutes.

4. Dans le chapitre sur la défense de la révolution, il est dit que l'armée sera subordonnée **aux organisations ouvrières et pay-**

sannes de tout le pays, qui seront placées par les masses aux postes dirigeants de la vie économique et sociale du pays. En langage habituel, cela s'appelle « autorité civile » des élus. Qu'est-ce donc chez vous? Il est évident qu'une organisation qui dirige de fait toute la vie et dispose d'une armée, n'est autre chose qu'**un pouvoir d'Etat**. Ce point a une si grande importance que les auteurs de la « plate-forme » ont le devoir de s'y arrêter d'avantage. Si c'est une « forme transitoire », pourquoi la plate-forme rejette-t-elle l'idée de « la période transitoire »? Et, si c'est une forme définitive, alors pourquoi la « plate-forme » est-elle **anarchiste**?

5. Il est des questions qui, tout en n'étant pas traitées dans la plate-forme, jouent néanmoins un rôle important dans les désaccords entre les camarades. Je cite une de ces questions :

Supposons qu'une région se trouve de fait sous l'influence des anarchistes. Quelle sera l'attitude de ceux-ci envers les autres partis? Les auteurs de la plate-forme admettent-ils la possibilité de la violence à l'égard d'un ennemi **ne recourant pas aux armes**? Ou bien proclament-ils, en conformité avec l'idée anarchiste, **la liberté entière de la parole, de la presse des organisations, etc., pour tous**? (Il y a quelques années, une pareille question aurait paru déplacée. Mais, actuellement, certaines opinions qui me sont connues m'empêchent d'être sûr de la réponse.)

Et généralement est-il admis de faire appliquer ses décisions par la force?

Les auteurs de la « plate-forme » admettent-ils l'exercice du pouvoir ne serait-ce que pour un seul instant?

Quelles que soient les réponses du groupe à toutes ces questions, je ne puis passer sous silence une idée de la plate-forme, qui se trouve en pleine contradiction avec le communisme **anarchiste** duquel elle se réclame.

Vous supposez qu'une fois le salariat et l'exploitation abolis, il restera, quand même, quelques sortes d'éléments non-travaillant, et vous les excluez de l'union commune solidaire des travailleurs; ils n'auront pas droit à leur part du produit commun. Or, ce fut toujours le principe « *à chacun selon ses besoins* » qui se trouvait à la base même de l'anarchisme; et c'est dans ce principe que l'anar-

chisme voyait toujours la meilleure garantie de la solidarité sociale. Lorsqu'on leur posait la question : « *Que ferez-vous des paresseux ?* », ils répondaient : « *Il est préférable de nourrir pour rien quelques paresseux, que d'introduire, parce qu'ils sont là, un principe faux et nuisible dans la vie de la société* ». Maintenant, vous créez, pour des raisons politiques, une sorte de catégorie de paresseux et, en guise de répression, vous voulez les faire mourir de faim. Mais, en dehors de l'aspect moral, avez-vous réfléchi où cela mènerait. Il faudra établir, pour toute personne ne travaillant pas, les raisons pour lesquelles elle ne travaillera pas ; il faudra savoir lire dans les esprits, se renseigner sur les convictions. Si quelqu'un refuse de faire un travail **donné**, il faudra enquêter sur les raisons de ce refus. Il faudra voir s'il ne s'agit pas d'un sabotage, d'une contre-révolution. Comme résultat : espionnage, travail coercitif, « mobilisation du travail » et, pour comble d'absurdité, les produits indispensables pour la vie vont se trouver entre les mains des autorités **qui pourront faire mourir de faim l'opposition!** La ration comme moyen de lutte politique ! Est-il possible que ce que vous avez observé en Russie ne vous ait pas démontré toute l'abomination d'un tel système ? Et je ne parle pas du préjudice qu'il causerait aux destinées de la révolution : une pareille violation criante de la solidarité sociale ne pourrait pas ne pas lui susciter des ennemis dangereux.

C'est dans ce problème que se trouve la clef de toute la conception anarchiste de l'organisation sociale. Si l'on faisait des concessions sur ce point, on serait rapidement acculé à faire l'abandon de toutes les autres conceptions anarchistes car **votre** façon de poser le problème rend absolument impossible toute organisation sociale **non-étatiste**.

Il se peut bien que j'aie à écrire dans la presse sur la plate-forme. Mais je préférerais le remettre jusqu'à ce que toutes ces imprécisions aient été élucidées.

Ainsi, la plate-forme d'organisation provoque une série de questions substantielles concentrées dans la lettre citée notamment : 1. la question **de la majorité et de la minorité** dans le mouvement anarchiste ; 2. celle **de la structure et des traits essentiels du régime libre des soviets** ; 3. celle **de la conduite idéologique**

des événements et des masses ; 4. celle de la défense de la révolution ; 5. celle de la liberté de la presse et de la parole ; et 6. la façon de comprendre le principe anarchiste : à chacun selon ses besoins.

Procédons dans l'ordre :

1. La question de la majorité et minorité dans le mouvement anarchiste. L'auteur la pose en la reliant à notre idée d'un comité exécutif de l'Union. Si le comité exécutif de l'Union a, en dehors d'autres fonctions de caractère exécutif, aussi celle de « conduire au point de vue théorique et organisationnel, l'activité des groupes isolés », cette conduite ne sera-t-elle pas coercitive ? Puis : les groupements adhérents à l'Union seront-ils libres d'établir leur tactique et de déterminer leur position vis-à-vis de chaque question donnée ? Ou bien seront-ils obligés de se soumettre à la tactique générale et aux positions générales établies par la majorité de l'Union.

Notons, avant tout, qu'à notre avis le comité exécutif de l'Union ne pourra être un organe chargé de pouvoirs d'un caractère coercitif quelconque, comme c'est le cas dans les partis politiques centralistes. Le comité exécutif de l'Union anarchiste générale est un organe **exerçant les fonctions d'un caractère général de l'Union.** Au lieu de « comité exécutif », cet organe pourrait porter le titre de « secrétariat principal de l'Union ». Cependant, le nom de « comité exécutif » est préférable, car il exprime mieux **l'idée de la fonction exécutive** et de celle d'initiative. Sans restreindre en quoi que ce soit les droits des groupes isolés, le comité exécutif pourra conduire leur activité au point de vue théorique et organisationnel. Car, il y aura toujours dans l'Union des groupes qui se sentiront embarrassés par des différentes questions de tactique, de sorte qu'une assistance d'idée ou d'organisation sera toujours nécessaire à certains groupements. Il va de soi que le comité exécutif sera tout indiqué pour prêter cette assistance car c'est lui qui sera, grâce à sa situation et à ses fonctions, mieux renseigné sur la ligne de tactique ou d'organisation prise par l'Union dans les diverses questions.

Mais si, quand même, telles ou telles autres organisations manifestent le désir de suivre leur propre ligne tactique, le comité exé-

cutif ou l'Union entière pourront-ils les en empêcher? Autrement dit : est-ce que la ligne tactique et politique de l'Union sera établie par la majorité, ou bien tout groupement aura-t-il le droit d'agir à son gré et, partant, l'Union aura-t-elle plusieurs lignes?

Comme règle, nous estimons que l'Union, dans son ensemble, doit avoir **une seule** ligne tactique et politique. En effet, l'Union est projetée précisément dans le but de mettre une fin à l'éparpillement et à la désorganisation du mouvement anarchiste, dans le but d'établir, à la place d'une multitude de lignes tactiques aboutissant à une lutte intestine, une ligne tactique générale qui permettra à tous les éléments libertaires d'agir dans une seule direction et d'atteindre le but avec d'autant plus de succès. Faute de quoi, l'Union aurait perdu l'un des principaux motifs de son existence.

Toutefois, il peut y avoir des moments où les opinions des membres de l'Union sur telle ou telle autre question se diviseraient, ce qui donnerait lieu à la formation d'une majorité et d'une minorité. De pareils cas ont souvent lieu dans la vie de toutes les organisations et de tous les partis Habituellement, on finit par trouver une issue à une telle situation.

Nous estimons, d'abord, qu'au nom de l'unité de l'Union, la minorité devrait faire, dans des cas pareils, des concessions au profit de la majorité. Cela serait facile à atteindre, lorsque les divergences de vue entre la minorité et la majorité ne sont pas importantes. Si, cependant, la minorité estimait impossible de sacrifier son point de vue, alors surgirait la perspective d'avoir, au sein de l'Union, deux opinions et deux tactiques différentes : celle de la majorité et celle de la minorité.

Dans ce cas, la situation devra être examinée par toute l'Union. Si, en fin de discussion, l'existence de deux points de vue différents vis-à-vis de la même question est jugée possible, cette existence de deux opinions sera acceptée comme un fait accompli.

Enfin, au cas où toute entente entre la majorité et la minorité, au sujet des questions politiques ou tactiques les divisant, serait impossible, une scission se produirait, la minorité se séparerait de la majorité et créerait une organisation à part.

Telles sont les trois issues possibles dans le cas d'un désaccord entre la minorité et la majorité. Dans tous ces cas, la question sera

tranchée, non pas par le comité exécutif qui, répétons-le, ne sera qu'un organe exécutif de l'Union, mais par toute l'Union dans son ensemble : par une conférence ou un congrès de l'Union.

2. Le régime libre des soviets. Nous renions le système des soviets actuel (bolcheviste), car il ne représente qu'une certaine forme politique de l'Etat. Les soviets des députés ouvriers et paysans sont une organisation politique de l'Etat guidé par un parti politique. Nous leur opposons **les soviets des organisations ouvrières et paysannes de production et de consommation.** Tel est le sens du mot d'ordre : régime libre des soviets et des comités d'usines. Nous entendons sous ce régime un tel système économique et social où toutes les branches et fonctions de la vie économique et sociale seraient concentrées entre les mains des organisations travailleuses de production et de consommation, qui dirigerait ces fonctions dans le but de satisfaire les besoins de toute la société travailleuse. La fédération de ces organisations et leurs soviets liquideront l'Etat et le système capitaliste, ils seront le pivot principal du régime libre des soviets. Certes, ce régime ne représentera pas tout de suite l'idéal complet de la commune anarchiste, mais il sera la première manifestation, la première allure pratique de cette commune, et il ouvrira l'ère de la création libre, non-étatiste, des travailleurs.

Nous sommes d'avis que, quant à leurs décisions concernant les différents domaines de la vie économique et sociale, les soviets des organisations ouvrières et paysannes ou les comités d'usine les feront réaliser, non par la violence ou des décrets, mais d'un commun accord avec les masses laborieuses qui participeront directement à l'élaboration de ces décisions. Toutefois, ces décisions devront être obligatoires pour tous ceux qui les voteront et les sanctionneront.

3. Les anarchistes conduiront les masses et les événements au point de vue théorique. Il ne faut, ni on ne peut, en aucun cas, concevoir l'action de conduire les événements révolutionnaires et le mouvement révolutionnaire des masses au point de vue idée, comme une aspiration des anarchistes à prendre entre leurs mains l'édification de la nouvelle société. Cette édification ne pourra être réalisée autrement que par toute la société

laborieuse, cette tâche n'appartient qu'à elle seule, et toute tentative de lui prendre ce droit doit être considérée comme anti-anarchiste. La question de la conduite d'idée n'est pas une question de l'édification socialiste, mais celle **d'une influence théorique et politique** exercée sur la marche révolutionnaire des événements politiques. Nous ne serions pas révolutionnaires ni des combattants si nous ne nous intéressions pas au caractère et à la tendance de la lutte révolutionnaire des masses. Et, puisque le caractère et la tendance de cette lutte sont déterminés non seulement par des facteurs objectifs, mais aussi par des éléments subjectifs, c'est-à-dire par l'influence de divers groupements politiques, notre devoir est de faire tout le possible pour que l'influence idéologique de l'anarchisme sur la marche de la révolution soit poussée au maximum.

L'« époque des guerres et des révolutions » actuelle pose avec une acuité exceptionnelle le dilemme principal : les événements révolutionnaires évolueront ou bien sous l'influence des idées étatistes (soient-elles socialistes), ou bien sous l'influence des idées non-étatistes (anarchistes). Et, puisque nous sommes inébranlablement convaincus que la tendance étatiste amènera la révolution à l'échec et les masses à un nouvel esclavage, notre tâche en découle avec une logique implacable : c'est celle de faire tous nos efforts pour que la révolution soit guidée par la tendance anarchiste. Or, l'ancienne méthode de notre action, méthode primitive de petits groupements épars, non seulement ne réalisera pas cette tâche, mais, au contraire, la compromettra. Il faut donc procéder par une méthode nouvelle. **Il faut organiser la force de l'influence théorique de l'anarchisme sur la marche des événements.** Au lieu d'être une influence intermittente de petits faits désunis, il faut qu'elle devienne un facteur constant et puissant. Ceci, à notre avis, n'est guère possible autrement qu'à condition que les meilleurs militants de l'anarchisme, aussi bien sur le terrain théorique que pratique, s'organisent en un collectif capable d'agir vigoureusement, bien assis au point de vue théorique et tactique : Union générale des anarchistes. C'est dans le même sens qu'il faut comprendre l'action de conduire théoriquement le syndicalisme révolutionnaire. Entrer dans les syndicats d'une façon organisée, signifie y entrer **en porteurs d'une théorie déterminée, d'un**

plan de travail arrêté, travail qui devra rigoureusement concorder chez tous les anarchistes œuvrant dans les syndicats. L'Union anarchiste ne s'occupera guère à établir la tactique du mouvement ouvrier ou d'élaborer les plans des grèves ou des manifestations. Mais elle tendra à **répandre** dans les syndicats ses idées sur la tactique révolutionnaire de la classe ouvrière et sur divers événements ; cela représente un de ses droits inaliénables. Toutefois, dans l'œuvre de la propagation de leurs idées, les anarchistes devront être rigoureusement d'accord, aussi bien entre eux qu'avec l'œuvre de l'organisation anarchiste générale à laquelle ils adhéreront et au nom de laquelle ils mèneront le travail idéologique et organisationnel dans les syndicats. La façon organisée de mener l'œuvre libertaire dans les syndicats et la concordance de l'action anarchiste n'ont rien de commun avec une démarche autoritaire.

4. L'objection que l'auteur fait contre la thèse du programme concernant **la défense de la révolution** est fondée plus que toute autre sur un malentendu.

Ayant souligné **la nécessité et le caractère inévitable** pour les travailleurs de créer, en période de guerre civile, leur armée révolutionnaire, la plate-forme affirme, en même temps, que cette armée devra être subordonnée aux organisations productrices dirigeantes ouvrières et paysannes générales.

La subordination de l'armée à ces organisations ne signifie nullement l'idée d'une autorité civile des élus. Une armée, qu'elle soit même la plus révolutionnaire et populaire par son esprit et son nom, ne peut, néanmoins, exister et agir d'elle-même, sans qu'elle soit responsable devant quelqu'un. Aucunement. Etant un organe de la défense des droits et des positions révolutionnaires des travailleurs, l'armée doit, pour cela même, être entièrement subordonnée aux travailleurs et dirigée par eux au point de vue **politique**. (Nous disons : au point de vue **politique** car, quant à la direction militaire et stratégique, cette dernière ne pourrait être effectuée autrement que par des organes militaires se trouvant dans l'armée même et subordonnés aux organisations ouvrières et paysannes dirigeantes.)

Mais à qui l'armée pourrait-elle être politiquement subordonnée de façon directe ? Les travailleurs ne représentent pas un orga-

nisme unique. Ils seront représentés par de multiples organisations économiques. C'est donc précisément à ces organisations, en la personne de leurs organes d'unification fédérale, que l'armée sera subordonnée. Le caractère et les fonctions sociales de ces organes sont précisés au début des présentes réponses.

L'idée de l'armée révolutionnaire des travailleurs doit ou bien être rejetée ou être reconnue. Mais, si l'armée est reconnue, alors le principe de la subordination de cette armée aux organisations ouvrières et paysannes doit être reconnu également. Nous ne voyons pas d'autre solution possible de la question.

5. De la liberté de la presse, de la parole, de l'organisation, etc.

Le prolétariat victorieux ne devrait ni gêner le droit de parole ni de presse, pas même celle des ennemis et des oppresseurs de la veille, vaincus par la révolution. Il est encore moins admissible de gêner la liberté de la presse et de la parole dans le cadre des groupements socialistes révolutionnaires et anarchistes se trouvant dans les rangs du prolétariat victorieux.

La parole et la presse libres sont indispensables pour les travailleurs, non seulement afin d'éclaircir et de mieux comprendre les tâches de leur activité constructive économique et sociale, mais aussi dans le but de mieux distinguer les traits essentiels, les arguments, les plans et les intentions de leurs ennemis.

Il n'est pas vrai que la presse capitaliste et sociale opportuniste puisse dévoyer les travailleurs révolutionnaires. Ces derniers sauront toujours déchiffrer, dévoiler la presse mensongère et lui riposter dûment. La liberté de la presse et de la parole ne fait peur qu'à ceux qui, comme les capitalistes et les communistes, vivent de louches machinations qu'ils sont obligés de cacher aux yeux des vastes masses travailleuses. Quant aux travailleurs, la liberté de la parole leur fera un bien énorme. Elle leur permettra de tout entendre, de tout juger par eux-mêmes, rendra plus profonde leur conscience et plus efficaces leurs actes.

Le monopole de la presse et de la parole, leur limitation forcée par les cadres du dogme d'un seul parti, tuent toute confiance dans les monopolisateurs et en leur presse. Si la parole libre est étouffée, c'est qu'on veut cacher la vérité, chose démontrée de

manière éclatante par les bolcheviks dont la presse s'appuie sur des baïonnettes et se lit surtout par nécessité, à défaut de toute autre.

Toutefois, il pourra y avoir certains moments spécifiques où la presse ou, pour mieux dire, les abus de la presse, pourront être gênés en raison d'utilité révolutionnaire. Comme exemple, citons un épisode de l'époque révolutionnaire en Russie.

Pendant tout le mois de novembre 1919, la ville d'Ekaterinoslav se trouva entre les mains de l'armée insurrectionnelle makhnoviste. Mais, en même temps, elle était entourée par les troupes de Dénikine qui, s'étant retranchées sur la rive gauche du Dniéper, dans la région des villes Amour et Nijnedneprovsk, bombardaient continuellement Ekaterinoslav avec les canons de leurs trains blindés. Et, au même instant, un groupe dénikinien, avec le général Slastchev en tête, avançait du nord, du côté de Krémentchoug, vers Ekaterinoslav.

A cette époque, les quotidiens suivants paraissaient à Ekaterinoslav, en vertu de la liberté de la parole : *Poutsk Svobodé* (la voie vers la liberté), organe des makhnovistes ; *Narodovlastié* (le pouvoir du peuple), organe des socialistes révolutionnaires de la droite ; *Borotba* (la lutte), organe des socialistes révolutionnaires ukrainiens de gauche ; *Zvezda* (l'étoile), organe des bolcheviks. Seuls les cadets, qui étaient alors les chefs spirituels du mouvement dénikinien, n'avaient pas de périodique. Eh bien ! Au cas où les cadets eussent voulu publier à cet instant à Ekaterinoslav leur journal qui, sans aucun doute, aurait joué un rôle auxiliaire quant aux opérations de Dénikine, les ouvriers révolutionnaires et les insurgés auraient-ils dû accorder aux cadets le droit de publication de leur journal, même au moment où son **rôle plutôt militaire** dans les événements se serait précisé ? Nous estimons que non.

Dans la période de la guerre civile, de pareils cas pourront se produire plus d'une fois. Dans ces cas, les ouvriers et les paysans devront se guider non pas sur le principe général de la liberté de la presse et de la parole, mais sur le rôle dont se chargeront les organes ennemis par rapport à la lutte militaire en cours.

Mais, en général, et à l'exception des cas extraordinaires (la guerre civile), le travail victorieux devra accorder la liberté de la parole et

de la presse, aussi bien aux opinions de gauche qu'aux idées de la droite. Cette liberté sera l'orgueil et la fierté de la société des travailleurs libres.

Les anarchistes admettent la violence révolutionnaire dans la lutte contre l'ennemi de classe. Ils y appellent les travailleurs. Mais ils ne consentiront jamais à exercer le pouvoir, ne fût-ce qu'un seul instant, ni à imposer leurs décisions aux masses par la force. Leurs moyens sous ce rapport sont : la propagande, la force de l'opinion, l'argumentation par la parole et l'écrit.

6. L'interprétation juste du principe anarchiste : « **De chacun selon ses facultés, à chacun selon ses besoins** ».

Sans aucun doute, ce principe est la pierre angulaire du communisme anarchiste. (Voir la plate-forme.) Aucun autre principe économique, social et de droit ne répond à l'idéal du communisme anarchiste autant que celui-ci. La plate-forme dit aussi que « *la révolution sociale, qui se chargera de la reconstruction de tout l'ordre social actuel, se chargera, par cela même, de s'occuper des besoins vitaux de tous* ».

Toutefois, c'est la déclaration de principe générale concernant le problème du régime anarchiste. Il faut la distinguer des nécessités pratiques des premiers jours de la révolution sociale. Comme les expériences de la Commune de Paris et de la révolution russe l'ont montré, les classes non laborieuses sont vaincues, mais non définitivement. Une seule idée les préoccupe les premiers temps : rassembler leurs forces renverser la révolution et rétablir les privilèges perdus.

Dans ces conditions, il serait extrêmement risqué et mortellement dangereux, pour la révolution, de répartir les produits dont disposerait le pays révolutionnaire, conformément au principe : « *A chacun selon ses besoins* ». Ce serait doublement dangereux, car, à part l'appui que cela fournirait aux classes hostiles à la révolution, ce qui serait moralement et stratégiquement inadmissible, de nouvelles classes surgiraient immédiatement qui, voyant que la révolution a satisfait les besoins de chaque individu, aimeront mieux ne rien faire que travailler. Il est clair qu'on ne peut pas ne pas tenir compte de ce double danger. Car il aura rapidement raison de la révolution, si l'on ne prend pas de mesures effectives contre lui. La

meilleure mesure serait de faire appliquer les forces des classes non laborieuses contre-révolutionnaires à un travail utile. Sur tel ou tel autre domaine, dans telle ou telle autre mesure, ces classes devront s'occuper d'un travail utile, nécessaire à la société ; et ce sera précisément le **droit** d'avoir leur part dans les produits de la société qui les y **obligera**, car il n'existe pas de droits sans obligations. C'est ce qu'affirme précisément notre beau principe anarchiste. Il propose notamment de donner à chacun selon ses besoins à condition que ce chacun serve la société selon ses forces et ses facultés, et **non pas qu'il ne la serve pas du tout**.

Une exception sera faite pour les enfants, les vieillards, les malades, les invalides. Avec justice, la société dispensera toutes ces catégories du devoir de travailler, sans les priver du droit à la satisfaction de tous leurs besoins.

Le sentiment moral des travailleurs se révolte profondément contre le principe : recevoir de la société selon les besoins, et lui donner selon le bon plaisir ou même ne rien lui donner du tout ; les travailleurs ont trop longtemps souffert de l'application de ce principe absurde, et c'est la raison pour laquelle ils prennent envers lui une attitude intransigeante. Notre sentiment de justice et la logique se révoltent aussi contre ce principe.

La situation changera complètement à l'heure où la société libre des travailleurs se sera fortifiée et où il ne s'agira plus des classes sabotant la production nouvelle pour des raisons d'ordre contre-révolutionnaire, mais de quelques fainéants. Alors, la société devra réaliser entièrement le principe anarchiste : « *De chacun selon ses facultés, à chacun selon ses besoins* », car seul ce principe pris comme base assurera à la société la possibilité de respirer la pleine liberté et la véritable égalité.

Mais, même à cette époque, la règle générale sera que tous les gens valides, jouissant de droits sur les biens matériels et moraux de la société, portent telles ou telles autres obligations dans leur production.

Déjà, Bakounine, analysant ce problème, écrivit en plein épanouissement de sa pensée et de son activité anarchistes (en 1871, d'après l'avis du camarade Nettleau) : « *Chacun devra travailler pour manger. Tout homme qui ne voudra pas travailler sera*

libre de mourir de faim, à moins qu'il trouve une association ou commune quelconque qui consente à le nourrir par pitié. Mais, alors, il sera probablement jugé juste de ne lui reconnaître aucun droit politique, puisque étant capable de travailler, il préférera sa situation honteuse et vivra aux dépens du labeur d'autrui. Car il n'y aura pas d'autre base pour les droits sociaux et politiques, que le travail accompli par chacun. »

**Groupe d'anarchistes russes
à l'étranger (2 novembre 1926)**

A propos du projet d'une « Plate-forme d'organisation »

En publiant, en octobre 1926, son projet d'une plate-forme d'organisation, le Groupe d'anarchistes russes à l'étranger le soumettait à une vaste discussion au sein des milieux libertaires.

Se trouvant en plein désaccord avec le Groupe par rapport à plusieurs thèses fondamentales ou importantes du projet, les anarchistes russes soussignés tiennent à exprimer leur point de vue sur les problèmes qui y sont traités.

Dans son essence, la plate-forme peut être divisée en trois parties : 1. principes généraux ; 2. thèses pratiques : économiques, politiques, stratégiques, tactiques, se rapportant à la révolution sociale ; et 3. propositions organisationnelles.

En ce qui concerne **les principes généraux**, la plate-forme se borne presque uniquement à un bref exposé des idées générales connues de l'anarchisme communiste révolutionnaire. Toutefois, nous y trouvons déjà quelques affirmations spécifiques auxquelles nous ne pouvons pas souscrire.

Quant aux thèses **pratiques et organisationnelles**, notre désaccord est particulièrement vif.

POINTS DE DÉPART *

Commençons par quelques thèses ayant le caractère de **points de départ** (voir plate-forme, « Introduction »).

I. Parlant des causes de la faiblesse du mouvement anarchiste, les auteurs de la plate-forme affirment que « *la plus impor-*

* Les intertitres ont été ajoutés par les éditeurs pour faciliter la compréhension.

tante, la principale (cause), est l'absence de principes et de pratiques organisationnels dans le monde anarchiste » (plateforme, p. 29).

Nous ne sommes pas de cet avis. Et nous considérons ce désaccord comme important, car c'est précisément **ce point de départ** qui pousse les camarades à rêver une organisation centralisée et « *conductrice* » : **un parti** qui « *établirait dans l'anarchisme une ligne générale pour tout le mouvement* ». C'est ce point de départ qui les mène à **une appréciation exagérée du rôle et de la portée de l'organisation.**

Soulignons ici même que **nous ne sommes nullement opposés à ce que les anarchistes s'organisent.** Nous concevons parfaitement tout le mal causé par l'état chaotique du mouvement libertaire, et nous envisageons la création d'une organisation anarchiste bien unie, œuvrant dans une grande concorde, comme l'une des tâches les plus urgentes. (Nous partageons, là-dessus, le point de vue des militants du **mouvement libertaire ukrainien** de 1918-1919, qui non seulement prêchèrent, mais **réalisèrent une telle organisation**, et unifièrent, dans une œuvre organisée, presque tous les militants actifs de l'Ukraine.) Mais appréciant autrement que le Groupe d'anarchistes russes à l'étranger le caractère même de notre désorganisation, nous concevons d'une tout autre façon l'essence et la forme de cette dernière. Anticipant quelque peu, disons tout de suite ceci : ne croyant pas que l'organisation puisse guérir et couvrir tous nos maux, ne pensant pas que ce soit, précisément et en premier lieu, **elle** qui puisse nous débarrasser de tous nos défauts, bref, **n'exagérant pas sa portée**, nous ne voyons ni nécessité ni utilité à ce qu'on fasse, en faveur de **l'organisation**, le sacrifice **des principes**, à ce qu'on jette dehors, avec l'eau sale : la désorganisation, aussi l'enfant : **l'esprit libertaire lui-même.**

Mais c'est dans le chapitre correspondant (le dernier) que nous traitons **le problème d'organisation comme tel.** Nous nous bornerons donc ici à ce sujet : **notre état de désorganisation comme cause principale de la faiblesse de notre mouvement.**

Pour nous, les causes *principales* de cette faiblesse sont :

1. **Le vague de plusieurs idées de base de notre conception**, par exemple : la notion de la révolution sociale, celle de la

violence, celle de la création collective, celle de la période transitoire, celle de la dictature, celle de l'organisation, et autres. La plate-forme parle aussi d'une « *idéologie contradictoire* », des « *vacillations interminables dans les questions théoriques et tactiques les plus importantes* », des « *défectuosités d'ordre idéologique* », où « *se niche la désorganisation* ». Mais, d'abord, les auteurs de la plate-forme enlèvent immédiatement à ce diagnostic exact **toute portée sérieuse**, car ils réduisent toutes ces « *vacillations théoriques* », simplement, à « *une fausse interprétation du principe d'individualité dans l'anarchisme* », au « *je-m'en-foutisme* », à « *la négligence et au manque de toute responsabilité* ». (Quant à nous, nous reconnaissons à ces vacillations un caractère beaucoup plus profond et sérieux, **et nous y voyons justement une des raisons principales de notre faiblesse.**)

Et ensuite, les auteurs de la plate-forme agissent, pensons-nous, un peu à la manière d'un médecin qui traiterait une maladie avec des remèdes convenant à une autre maladie, ou, plus exactement, qui combattrait une maladie avec des remèdes s'appliquant non pas à celle-ci, mais à ses conséquences. En effet, les camarades croient que le bon moyen de lutter contre le mal des « *vacillations théoriques et idéologiques* » consiste à élaborer un programme défini et homogène, et à créer, sur cette base, une forte organisation. Quant à nous, nous estimons, d'une part, qu'aucun programme sérieux, qu'aucune organisation de valeur ne peuvent être créés **sans la liquidation préalable des vacillations théoriques**, et que, d'autre part, ni un « programme » ni une « organisation », fussent-ils surgis en dépit de ces vacillations, ne pourront guère liquider ces dernières. Car, au mal fondamental – les hésitations théoriques et idéologiques –, il faut un remède approprié : un travail théorique approfondi, appliqué aux problèmes peu clairs, leur analyse complète et décisive. La guérison de la maladie **fondamentale** – les vacillations théoriques –, en guérira aussi la conséquence – la désorganisation –, **mais pas inversement**. C'est pourquoi nous estimons que la méthode inverse, préconisée par la plate-forme, ne viendra à bout ni du défaut fondamental – les vacillations – ni de sa conséquence – la désorganisation.

2. **Assimilation difficile des idées libertaires** par le monde actuel se mouvant exclusivement des cercles d'idées diamétrale-

ment opposées : de l'étatisme, de l'autorité, de la politique, et imbu d'un nombre infini de préjugés étroitement liés à ces dernières, présentant à la propagation de l'idéologie anarchiste un obstacle difficilement surmontable.

3. **L'état mental des masses contemporaines** qui n'ont ni les moyens ni le désir de scruter, d'analyser, de comparer, et qui, par conséquent, s'engagent, encore et toujours sur le chemin le plus facile, celui de la moindre résistance, suivant les recettes « toutes faites » préconisées par les démagogues de toutes nuances.

4. **La répression** générale et implacable du mouvement anarchiste, dès qu'il commence à manifester de sérieux progrès.

5. Le renoncement intentionnel des anarchistes à faire usage de l'arme habituelle et puissante maniée par toutes espèces de partis politiques (le parti bolchevik surtout) : la démagogie et une attitude de leaders infaillibles, de guides, de sauveurs.

6. Le renoncement des anarchistes à toute organisation échafaudée **artificiellement**, ainsi qu'à toute discipline artificielle, qui constituent la puissance temporaire (bien qu'infructueuse au fond) des partis politiques.

L'état désorganisé du mouvement anarchiste (ainsi que sa faiblesse générale) **est donc, à notre avis, lui-même, une conséquence fatale et naturelle des causes énumérées** (et d'autres encore) **plutôt que la cause « principale » de ladite faiblesse.** Or, pour combattre la conséquence, il faut s'attaquer non pas à elle-même, mais justement à ses causes, tant que c'est en notre pouvoir.

II. Un autre point de départ : les auteurs de la plate-forme « *rejetent comme théoriquement et pratiquement inepte l'idée de créer une organisation d'après la recette de la synthèse, c'est-à-dire réunissant des représentants de différentes tendances dans l'anarchisme* ». « *Une telle organisation, expliquent-ils, ayant incorporé des éléments théoriquement et pratiquement hétérogènes, ne serait qu'un assemblage mécanique d'individus concevant d'une façon différente toutes les questions du mouvement anarchiste, assemblage qui se désagrègerait infailliblement à la première épreuve de la vie.* » (Plate-forme, page 31.)

Nous devons constater que les auteurs de la plate-forme exposent d'une façon tout à fait inexacte l'idée de la synthèse anarchiste que nous partageons. C'est précisément pour cette raison qu'ils la « rejettent » en un tour de main.

Or, cette idée n'a rien de commun avec un « *assemblage mécanique d'individus concevant d'une façon différente toutes les questions du mouvement anarchiste* ». Le fond en est tout autre.

L'idée d'une synthèse sert de base à l'organisation libertaire ukrainienne déjà citée, celle du Nabat (tocsin). Le fond en fut le suivant. (Puisque les camarades à l'étranger connaissent encore bien insuffisamment le mouvement du Nabat, nous nous permettons d'en parler ici d'une façon assez détaillée.)

En 1918 déjà, plusieurs anarchistes qui militaient en Ukraine comprirent, de même que les auteurs de la plate-forme aujourd'hui, qu'« *il est temps pour l'anarchisme de sortir du marais de la désorganisation, de mettre fin aux vacillations interminables dans les questions théoriques et tactiques les plus importantes, de prendre résolument le chemin du but clairement conçu, et de mener une pratique collective organisée* » (plate-forme, page 31). Mais ils s'y prirent d'une tout autre façon.

Les auteurs de la plate-forme ont recours à la méthode qui n'a, au fond, rien de nouveau : celle de déclarer **unique vérité** les thèses du courant anarchiste communiste, et de prendre une attitude négative vis-à-vis de l'anarchisme individualiste et de l'anarcho-syndicalisme.

Les camarades du Nabat raisonnèrent autrement. Ils prirent comme point de départ la conviction qu'il existe, **dans toutes les tendances de l'anarchisme**, certaines thèses justes, précieuses, d'une très grande portée parfois, qui peuvent, par conséquent, être reconnues et acceptées **par les partisans de différentes tendances**. De là, la proposition faite à tous les militants sincères et actifs de divers courants, ayant à cœur d'éviter l'éparpillement du mouvement anarchiste, de s'attacher, non pas à ce qui divise ces courants, mais plutôt à ce qui **pourrait les rapprocher**. On proposa à tous ces militants de trouver et de constater les thèses propres à les unir, de les faire leurs, et de s'y unir effectivement, comme sur la base commune à tous les courants, tâchant de faire

reculer au second plan, quand il s'agissait d'une œuvre pratique et active, tout ce qui les divisait.

Afin d'aider les camarades à trouver et à faire ressortir, d'une façon concrète, ce qu'il y a de juste et de généralement acceptable dans les différentes tendances de la pensée anarchiste, donc ce qui pourrait faire rapprocher et unir ces tendances, il était nécessaire d'accomplir une certaine œuvre théorique, notamment : **rechercher**, dans les diverses tendances, certaines thèses justes, pouvant être acceptées d'une façon générale ; **faire valoir et formuler** ces thèses de façon à ce qu'elles puissent servir comme l'ébauche d'une plate-forme d'entente ; attirer sur cette dernière l'attention des militants actifs de différentes tendances. Cette œuvre théorique fut projetée immédiatement. En attendant, dans la hâte du jour, et vu le besoin vif, urgent, qui se faisait sentir partout, quelques traits essentiels seulement d'une plate-forme d'entente furent esquissés brièvement et formulés dans la « Déclaration » de la conférence de Koursk du Nabat (novembre 1918). Ils furent confirmés plus tard au congrès d'Elisabethgrad (avril 1919).

Voici, en peu de mots, ces quelques traits essentiels :

1. Le **principe d'organisation économique fondamentale** et la **base matérielle** de la société nouvelle ne pourront être autre que le **communisme libertaire** dont l'inauguration constituera le côté positif, créateur immédiat du processus de la révolution sociale.

Par conséquent, toute idée d'une « période transitoire », entre la société capitaliste et l'inauguration de la nouvelle société basée sur le communisme libertaire, doit être rejetée comme incompatible avec l'idée même de la révolution sociale.

2. La **principale méthode d'action et d'organisation** de la nouvelle société sera **syndicaliste**¹, ce qui veut dire que sans une action positive (créatrice) et coordonnée des organisations de classes créées, consolidées et reliées entre elles par les masses travailleuses, le grand problème créateur de la révolution sociale – l'inauguration des bases économiques de la société nouvelle –, ne pourra être résolu.

1. Le terme « syndicaliste » signifie chez les camarades russes : étant du ressort des organisations ouvrières, quelles qu'elles soient.

3. Le **but essentiel, l'esprit-guide** de tout le processus, le sens même de l'existence d'une organisation sociale, étant **l'épanouissement harmonieux et complet de l'individualité libre et créatrice**, ce sont **les intérêts de l'individu libre et créateur** qui devront guider toute l'action sociale révolutionnaire.

On acceptait donc : le **communisme libertaire** comme **base matérielle et organisationnelle principale** de la nouvelle société ; le **syndicalisme** (largement compris) comme **méthode principale d'action et d'organisation** de cette base ; **l'individualisme** comme **le but et le sens** de tout le processus.

On constatait que toutes les trois notions : **communisme** (libertaire), **syndicalisme**, **individualisme**, n'étaient au fond que les trois éléments essentiels **du même processus entier** : celui d'inauguration, par la méthode d'organisation et d'action de classe des masses travailleuses (méthode « syndicaliste »), d'une société communiste anarchiste, ne devant servir que de base matérielle indispensable pour l'épanouissement complet de l'individualité libre.

Et l'on invitait tous les militants libertaires sincères et actifs à adopter en pratique **cette synthèse**, ayant compris qu'il n'y avait aucune raison, pour un anarchiste militant, de détacher, soit dans le fond, soit dans le temps, l'individualisme du communisme, et le communisme du syndicalisme.

Les événements orageux qui suivirent, empêchèrent la réalisation de la tâche projetée : l'élaboration d'une plate-forme synthétique d'unification, bien assise théoriquement et développée à fond. Jusqu'à présent, cette œuvre reste inachevée. Mais ce qui importe, et ce qui ressort clairement de notre récit, c'est qu'il s'y agissait, qu'il peut s'y agir, **non pas d'un assemblage mécanique d'individus, mais bien d'une fusion organique (et, bien entendu, organisationnelle) de militants sur la base de certaines thèses générales mûrement réfléchies et sciemment adoptées**¹. Tout camarade adhérant à la confédération de Nabat se déclarait, par cela

1. Les auteurs et éditeurs de la présente réponse à la plateforme feront leur possible pour qu'une étude historique du mouvement libertaire en Ukraine (celui du Nabat) et, surtout, pour qu'une traduction française de la « Déclaration et résolutions » de Koursk et d'Elisabethgrad paraissent sans retard. Les camarades étrangers y trouveront une documentation intéressante et édifiante. En attendant,

même, **solidaire des thèses générales formulées, et les acceptait.** Tous les membres de la confédération estimaient qu'à cette condition les opinions particulières divisant les militants **cesseront d'être un obstacle à l'unification du mouvement et à l'œuvre vive d'organisation anarchiste.** La vitalité postérieure et la force de la confédération de Nabat justifia pleinement ce point de vue. Et, en dépit de toutes les « épreuves de la vie » (il y en a eu, pourtant, dans la pratique du Nabat!), cette organisation ne se désagrégeait pas. Comme on le sait, elle fut détruite – et encore, après une longue et forte résistance – par l'autorité bolcheviste.

Les anarchistes russes soussignés, dont quelques-uns prirent une part immédiate à la révolution, restent aujourd'hui partisans de cette méthode d'organisation libertaire. Ils tiennent pour stérile la méthode inverse préconisée par le Groupe d'anarchistes russes à l'étranger : celle de « sélection », de scission.

Les auteurs de la plate-forme nous parlent de la nécessité de « *mettre fin aux vacillations interminables dans les questions théoriques et tactiques les plus importantes* ». Espèrent-ils, donc, sérieusement pouvoir « *mettre fin* » à ces vacillations, en répétant, une fois de plus, les principes généraux du communisme anarchiste, en y mêlant quelques considérations dues à leur propre ingéniosité, et en déclarant tout ce mélange vérité inébranlable, en proclamant hérétiques et ennemis tous ceux qui ne partagent pas leur avis ? Nous pensons que cette « méthode » vieillie ne servira qu'à faire continuer les mêmes « vacillations ».

Pour terminer avec l'« introduction », arrêtons-nous brièvement à deux autres points.

III. Parti anarchiste. Il est bien regrettable que les auteurs de la plate-forme n'aient pas osé dire franchement et clairement qu'ils

citons ici même un extrait des résolutions du congrès d'Elisabethgrad (2-7 avril 1919) : « *Notre organisation est, non pas un assemblage mécanique d'anarchistes de différentes tendances, s'accrochant, chacun, à son point de vue et, partant, incapable de prêter une aide idéologique efficace aux vastes masses travailleuses dans leurs recherches, mais une union de camarades sur la base : 1. d'une entente de principe sur certaines thèses fondamentales ; et 2. de la nécessité comprise d'une action commune régulière et organisée.* »

aspirent à la création d'un **parti anarchiste**¹. Ils se bornent à la citation timide d'une phrase de P. Kropotkine dans sa préface à la *Commune de Paris*, par Bakounine (éd. de 1892). Or, le contexte de cette préface, pris dans son entier, dit clairement qu'il y est question, non pas de l'organisation d'un *parti dans le sens actuel du mot*, mais de la création, en Russie, d'un **mouvement libertaire organisé** : deux choses éminemment différentes. De plus, le mot « parti » n'avait pas encore, dans les années quatre-vingts et quatre-vingt-dix, le même sens qu'il a acquis aujourd'hui. Actuellement, un **parti** signifie, au point de vue organisation, un appareil rigoureusement centralisé, « mécanisé » (automatisé) et discipliné, d'un caractère politique, dont chaque partie, chaque vis, si minime qu'elle soit, doit être absolument subordonnée au régulateur central. Si les auteurs de la plate-forme espèrent faire liquider les vacillations de l'état de désorganisation, propres aux rangs anarchistes, par la création d'une telle « organisation », ils verront très prochainement la stérilité absolue de leur tentative. Comprenant tout autrement l'essence et le but de l'organisation libertaire, nous sommes certainement et résolument contre toute tentative de création d'un parti anarchiste. A notre avis, ce n'est qu'une conception très étroite, unilatérale et, par conséquent, vicieuse, de l'anarchisme, de ses faiblesses et, enfin, du but de l'organisation anarchiste, qui suggère aux camarades l'idée d'un mécanisme de parti.

Puisque les auteurs de la plate-forme ne disent pas leur pensée jusqu'au bout, n'insistons pas davantage, pour l'instant.

IV. « *L'anarchisme n'est pas une belle fantaisie, ni une idée abstraite de philosophe : il est un mouvement social des masses laborieuses* », disent les auteurs de la plate-forme. Nous estimons qu'ici, également, un point de vue **synthétique** serait plus juste et devrait être adopté : l'anarchisme réunit en soi **tous les trois éléments** (une belle idée, une pensée scientifique et philosophique, et, bien entendu, aussi un grand mouvement social des masses laborieuses). Et nous sommes d'avis que cette conception synthé-

1. Depuis, le cam. Archinoff dit, enfin, clairement dans un article (*Lib.* n° 109) qu'il veut bien la création d'un **parti anarchiste**.

tique de l'anarchisme n'empêche nullement l'organisation d'un mouvement anarchiste.

PRINCIPES GÉNÉRAUX

Dans la partie de la plate-forme qui s'occupe des **principes généraux** de l'anarchisme, il existe certaines thèses que nous considérons comme **déviations de la conception libertaire** et que, par conséquent, nous rejetons, totalement ou partiellement.

I. L'Anarchisme, comme conception de classe. (Voir plate-forme, pages 33 à 37.)

Rien n'est plus facile que de déclarer : l'anarchisme est une conception de classe ; ou de dire : l'anarchisme est humanitaire ; ou encore : l'anarchisme est une doctrine de liberté individuelle. L'une ou l'autre de ces affirmations se laisse prononcer et « démontrer » aisément. Mais, à notre avis, l'une ou l'autre reste, au fond, exclusive et **non démontrée**. Nous estimons qu'ici, également, une façon de voir **synthétique** s'impose.

Les uns disent : l'anarchisme est une conception de classe. Ceux-là se révoltent contre « *toute tentative de lui attribuer un caractère généralement humanitaire* ». Les autres affirment que l'anarchisme est humanitaire et qualifient d'« aberration marxiste » toute idée de le revêtir d'un caractère de classe. Les troisièmes proclament que l'anarchisme est une doctrine individualiste, n'ayant rien de commun ni avec « la classe » ni avec « l'humanité »... Nous estimons qu'au lieu de tout cela, il faut bien comprendre que **l'anarchisme est une synthèse des éléments : de classe, humanitaire et individuel**. Il faut, surtout, **chercher à définir, théoriquement et pratiquement, la place, le rôle et la portée de chacun de ces éléments dans la conception libertaire générale**.

Nous insistons tout particulièrement sur la nécessité d'une telle définition. En effet, plusieurs anarchistes communistes affirment que leur conception - le communisme anarchiste - représente déjà une synthèse suffisante desdits trois éléments. Nous considérons une telle affirmation comme prétentieuse et mal fondée. Si elle était juste, la controverse n'existerait pas. Et surtout, la tâche

consiste non pas à **déclarer** que le communisme anarchiste tient suffisamment compte des trois éléments, mais à **définir clairement, à préciser la place que chacun d'eux doit avoir dans l'anarchisme, et aussi la coordination qui doit exister entre eux**. Si cette tâche était remplie, les discussions cesseraient. Mais voilà ! Justement, elle est encore loin d'être remplie dans la mesure où nous considérons sa réalisation possible et absolument nécessaire. Certes, ce chemin est plus difficile. Mais nous n'en voyons pas d'autre.

En affirmant que l'anarchisme est une doctrine de classe, qu'il « *n'est pas le résultat des œuvres personnelles* », qu'il « *n'est nullement le produit des aspirations généralement humanitaires* », les auteurs de la plate-forme répètent l'opinion d'une *partie* des anarchistes seulement : opinion à laquelle d'autres libertaires – et le plus souvent des anarchistes communistes précisément – leur répondront que l'anarchisme est surtout le produit des aspirations humanitaires, etc. Chacun gardera son opinion, et la question n'avancera pas d'un pouce.

N'ayant, certes, pas l'intention d'épuiser le problème dans une brève réponse, formulons, néanmoins, d'une façon plus précise, notre thèse opposée à celle de la plate-forme.

L'anarchisme est porteur aussi bien de **l'élément de classe** que des éléments **humanitaires et individualistes**. Il est **synthétique** et **pluraliste**, comme la vie elle-même. C'est bien là le point fondamental qui le distingue de la conception marxiste moniste. La tâche des anarchistes est, comme nous venons de le dire, de déterminer la place, le rôle et la portée de chacun de ses éléments dans l'anarchisme, et aussi de savoir se guider, d'après les résultats de cette analyse, dans les conclusions et les constructions concrètes.

Nous estimons que **l'élément de classe**, dans l'anarchisme, est étroitement lié à la question de **la méthode** de la lutte émancipatrice ; que l'élément **humanitaire** est lié au fond de principes généraux et au fondement moral de la conception libertaire, à la haute **envolée idéologique** de la lutte libératrice, ainsi qu'au problème de la **base matérielle et organisationnelle** de la nouvelle société naissante ; que l'élément individualiste est lié, surtout, au

fondement **philosophique** ainsi qu'aux aspirations finales les plus élevées de la pensée libertaire.

Il est tout naturel que ce soit le problème de **la méthode de la lutte** (et, partant, celui de l'élément de classe dans l'anarchisme) qui se dresse comme le problème le plus important et surtout le plus concret à l'époque présente, dans la société actuelle. Ne nous étonnons donc pas de ce que plusieurs camarades, s'intéressant de préférence à ce côté de la question, s'enfoncent **exclusivement** dans cet élément de classe dans l'anarchisme, le font gonfler outre toute mesure et ne veulent rien savoir des autres éléments. Nous pouvons le comprendre, mais nous ne pouvons pas le justifier. Il serait, certes, juste de tenir compte, dès maintenant et toujours, de tous les trois éléments dans l'anarchisme, ce qui n'empêcherait nullement les camarades s'intéressant de préférence à tel ou tel autre côté de la chose (à la méthode, à la base ou à la philosophie) de concentrer **leur** attention et **leur** activité sur ce côté préféré. Mais ces camarades devraient posséder une largeur d'esprit suffisante pour pouvoir reconnaître, tout en s'intéressant **personnellement** à tel ou tel autre élément donné, la présence d'autres éléments, et aussi le droit égal aux camarades d'une autre tournure d'esprit de s'y intéresser. Il est malheureux qu'habituellement cette façon de voir, large, tolérante et juste, nous manque totalement. Dans nos rangs, voici ce qui se produit : les partisans de l'interprétation humanitaire, considérant leur point de vue comme épuisant et uniquement vrai, qualifient de « marxistes » les adeptes de la version de classe qui, à leur tour, et à cause de leur étroitesse d'esprit, estiment leur manière de voir uniquement anarchiste, s'approchent ainsi effectivement du monisme des marxistes, et qualifient les autres de « libéraux ». Et quant aux adhérents à l'interprétation individualiste, ces derniers, dans leur exclusivité, déclarent « non-anarchistes » les uns et les autres, et obtiennent, en échange, le surnom de « je-m'en-foutistes » de « désorganiseurs », de « représentants de l'anarchisme bourgeois... ». Et il faut avouer qu'eux aussi ils fournissent un prétexte à ce qu'on les qualifie de cette sorte, à cause de leur intolérance et leur non-vouloir de tenir compte des autres éléments essentiels du problème, à part les intérêts de l'individualité.

Nous estimons, donc, que les camarades qui, à la manière du Groupe d'anarchistes russes à l'étranger », ne tiennent compte, aujourd'hui, que **d'un seul élément** de l'anarchisme (que ce soit celui de classe, humanitaire ou individuel), **défigurent toute la conception libertaire**, la conçoivent d'une façon unilatérale et peuvent, par conséquent, tomber dans de profondes erreurs, ce qui, à notre avis, arrive justement au groupe russe.

Nous estimons que plusieurs déviations de la plate-forme ont leur raison, justement, dans cette interprétation générale très étroite et unilatérale de l'anarchisme comme d'une conception de classe seulement. Et puisque cette interprétation, croyons-nous, ne correspond pas à **la réalité**, nous sommes convaincus qu'elle sera impuissante à unifier et à organiser effectivement des cadres plus ou moins importants d'anarchistes.

II. Notre point de vue général par rapport à la **révolution sociale** (voir plate-forme, p. 34) ne diffère pas essentiellement de celui du Groupe russe.

Parlant en général, tels chapitres de la plate-forme - « L'anarchisme et le communisme anarchiste » (à part les thèses discutées plus haut), « La négation de la démocratie », « La négation de l'Etat et de l'autorité » -, n'étant qu'une récapitulation excessivement serrée des principes établis dans l'anarchisme depuis longtemps, d'une façon nette et solide, n'éveillent pas, de notre part, d'objections essentielles.

Notons, cependant, que dans le chapitre « L'anarchisme et le communisme anarchiste » (plate-forme, page 35), il existe un point qui manque de clarté : celui, notamment, qui parle de l'attitude des masses laborieuses victorieuses à l'égard des classes non-travailleuses qui « *subsisteront en même temps que le communisme anarchiste* ». Mais vu que ce problème est traité supplémentaires dans la « Partie reconstructive » (voir « La production », plate-forme, page 49) et aussi dans le « Supplément à la plate-forme », nous nous en occupons dans l'analyse **des thèses pratiques** de la plate-forme.

III. C'est au sujet des thèses du chapitre 6 de la « Partie générale », « **Le rôle des masses et le rôle des anarchistes dans la**

lutte sociale et dans la révolution sociale » (plate-forme, page 39) que surgissent les premiers dissentiments importants entre les auteurs de la plate-forme et nous.

L'idée essentielle de ces thèses est **la nécessité de conduire les masses et les événements.**

Il n'y a pas longtemps, l'idée **diamétralement opposée** fut la « monnaie courante » dans nos rangs. On prétendait que, non seulement des individus éclairés ou les organisations idéologiques ne pouvaient « conduire les masses », mais qu'au contraire, dans les véritables mouvements révolutionnaires, celles-ci et ceux-là avaient de la peine à suivre le mouvement. Ce n'est pas aux masses de s'instruire chez nous, c'est plutôt à nous de savoir nous instruire à temps chez les masses, afin de ne pas être obligés de nous traîner à la queue du mouvement ; telle fut, récemment encore, la formule très répandue parmi nous. De multiples exemples, tirés des révolutions passées et aussi de la révolution russe, furent cités afin de prouver la justesse de cette thèse.

Nous tenons à constater qu'elle resta toujours très superficielle. Au fond, cette affirmation ne disait rien, puisque la question principale et concrète restait ouverte : celle des **relations mutuelles** entre les masses révolutionnaires et les unités éclairées ou les organisations d'idée.

(L'un des avantages des partis politiques fut précisément cette circonstance que, pour eux, le problème de ces relations mutuelles fut résolu depuis longtemps et une fois pour toutes. Cette solution est connue :

1. il est nécessaire de conduire les masses et les événements ;
2. dans ce but, une minorité d'initiative consciente, une collectivité d'idée et d'élite, spécialement créée par les masses à cet effet, est indispensable ;
3. cette collectivité doit être bien organisée (un parti) ;
4. cette collectivité bien organisée doit se charger de l'initiative dans tous les domaines de la révolution sociale, etc.).

Hélas ! Au lieu d'étudier le problème indépendamment et à fond, de l'approfondir et de tâcher de lui trouver une solution, les auteurs de la plate-forme annoncent aujourd'hui, avec la même légèreté, une thèse diamétralement opposée à la précédente : celle de

la nécessité de **conduire les masses**. Et leur thèse coïncide, dans les moindres détails, avec celle des partis politiques, ce dont le lecteur se persuadera sans peine lui-même, s'il lit attentivement, ne fût-ce que les derniers alinéas du chapitre 6, à partir de : « *Le rôle des anarchistes en période révolutionnaire...* »

Certes, les auteurs de la plate-forme se préoccupent beaucoup de ce qu'on ne confonde pas la « *conduite* » préconisée par eux avec « *celle politique des partis étatistes* ». Ils l'appellent : « *conduite d'idée* ». Dans le « Supplément à la plate-forme » (page 68), ils soulignent soigneusement qu'« *il ne faut, ni on ne peut, en aucun cas, concevoir l'action de conduire les événements révolutionnaires et le mouvement révolutionnaire des masses au point de vue idée, comme une aspiration des anarchistes à prendre entre leurs mains l'édification de la nouvelle société* ». Mais que faire, si cela se conçoit justement de cette dernière façon ? Et il faut avouer qu'on trouve, dans la plate-forme, plus d'un point d'appui pour arriver précisément à cette interprétation. La seule nécessité de prier instamment de « *ne pas confondre* », démontre qu'il y a des raisons pour qu'on confonde...

Rapprochez l'idée de la nécessité de conduire les masses avec celles, dispersées dans la même plate-forme : la nécessité d'un *parti*, d'une **ligne politique nette** dans l'anarchisme, d'un **programme déterminé** ; la nécessité de **conduire le mouvement syndicaliste** (voir le chapitre « Anarchisme et syndicalisme », page 45) ; la nécessité **d'un organe de lutte contre la contre-révolution dirigé politiquement** (voir le chapitre « La défense de la révolution », page 53)... Lisez attentivement les derniers alinéas de la plate-forme : « *Prônant la révolution sociale... l'Union générale des anarchistes s'appuie de façon égale sur les deux classes fondamentales de la société actuelle : les ouvriers et les paysans. Elle servira de façon égale l'œuvre d'émancipation de ces deux classes. En ce qui concerne les organisations professionnelles ouvrières et révolutionnaire des villes, l'Union générale des anarchistes devra accentuer tous ses efforts afin de devenir leur pionnier et leur guide idéologique...* » Lisez et mettez en parallèle tout ceci, et vous comprendrez que **tout cet ensemble** d'idées suppose nettement une conduite active **politique** et **sociale** des masses et

des événements. Vous distinguerez aussi clairement les formes concrètes de cette conduite : tout en haut, **le parti dirigeant** (l'Union générale des anarchistes) ; au-dessous, **les organisations ouvrières et paysannes supérieures** dirigées par l'Union ; encore plus bas, **les organisations inférieures**, les organes de lutte contre la contre-révolution, l'armée, etc. Vous comprendrez bien que les auteurs de la plate-forme prévoient **la conduite complète des masses et de la révolution**, mais, n'ayant pas la franchise brutale de le déclarer d'une façon déterminée, explicite, ils s'efforcent, à l'aide de toutes sortes de réserves et de « vives prières », de voiler le fond concret de leur **credo** nouveau. De ces réserves et prières, on ne peut dire qu'une chose : « Paroles, paroles, paroles!... » Et quant au fond, il demeure inchangé.

Le problème que nous sommes en train d'analyser est extrêmement important, car **sa solution se trouve à la base de telle ou telle autre tactique, et aussi de la forme d'organisation adoptée.**

S'il est nécessaire de **conduire** les masses révolutionnaires à la manière préconisée par la plate-forme, alors les partis socialistes ont, **au fond**, raison : dans ce cas, leur logique et leur attitude sont invulnérables. C'est pour cela que les courants politiques de gauche – les socialistes révolutionnaires de gauche, les maximalistes – sentirent dans la plate-forme quelque chose de proche. En effet, leurs conceptions et les thèses de la plate-forme ne diffèrent presque pas.

Et bien ! Et **nous autres**, comment nous figurons-nous les relations entre les masses et les organisations idéologiques ?

Nous n'attribuons pas aux anarchistes la mission de **conduire** les masses. Nous les croyons appelés seulement à **aider** ces dernières, **tant qu'elles en auraient besoin.**

Concrétisons quelque peu cette thèse.

Dans les organisations de masses, **d'un caractère économique et social**, les anarchistes y étant des parcelles intégrantes des masses, agiront, construiront, créeront ensemble avec ces dernières. Un champ immense d'activité immédiate, idéologique et sociale créatrice s'y ouvrira devant eux, où ils ne devront, en aucun cas, se placer, sous quelque rapport que ce soit, **au-dessus**

d'autres membres de la masse en action libre, fraternelle et créatrice. Ils se borneront à une certaine influence intellectuelle et morale, libre et naturelle, sur le milieu.

Quant à leurs organisations **idéologiques spécifiques** (libertaires) : les groupes, les fédérations, les confédérations, les anarchistes, **comme tels**, s'y occuperont des œuvres d'aide idéologique aux masses, sans nullement prendre une situation de **guides** se trouvant au-dessus de ces masses, mais strictement celle de militants d'idée voulant non pas « conduire », mais accomplir modestement une œuvre socialement indispensable. Servir les besoins moraux et intellectuels de la nouvelle société naissante à l'aide de la parole verbale et écrite, d'un vaste travail de culture révolutionnaire, d'exemple vif et immédiat ; tel doit être, à notre avis, le rôle **spécifique** des anarchistes et des organisations anarchistes, **comme tels**.

Ainsi, les libertaires doivent être, partout et toujours, **collaborateurs** et *aides* des masses et de la révolution. Mais, **pas un pas de plus**. La moindre idée de devoir **conduire**, la moindre prétention à une **supériorité**, à une **mission spéciale de guider les masses et les événements** – en un mot le moindre pas vers une situation d'élite dirigeante – mèneront inévitablement à l'idée de la nécessité, pour les masses, de **reconnaître** cette tutelle, de **s'y soumettre** (quel sens aurait-elle autrement ?), et, ensuite, à ce qu'on se détache des masses, à ce qu'on prenne une allure de dictateurs, à ce qu'on se crée des privilèges, etc.

Ceux qui croient devoir **conduire** les masses et les événements prennent infailliblement sur eux un certain engagement de résoudre le problème, et aussi une responsabilité pour son sort. Or, ceux qui se chargent de la conduite, ceux qui se considèrent comme revêtus de grandes et graves fonctions sociales, ceux qui se tiennent pour « obligés » et « responsables », ceux-là **deviennent, infailliblement autorité**. Donc, les auteurs de la plate-forme peuvent s'efforcer, tant qu'ils veulent, d'atténuer leur notion de « conduite » en y ajoutant le mot « d'idée », cette notion est, et elle reste chez eux, **une notion au fond autoritaire**.

Selon le sens même de l'anarchisme, la révolution ne pourrait devenir la véritable révolution sociale qu'à condition que les

masses elles-mêmes y développent librement leur action créatrice, et qu'elle ne soit guidée par aucun groupement idéologique et politique. Sinon, nous devons nier la capacité des masses pour la création et l'action créatrices libres.

Selon le sens de l'anarchisme, les libertaires n'ont pas à se revêtir, dans la révolution, d'un rôle plus important, plus actif, plus responsable que n'importe quel travailleur ou n'importe quelle organisation de travailleurs. Sinon, nous devons reconnaître l'élément d'autorité.

IV. Très caractéristique est la position prise par les auteurs de la plate-forme par rapport à l'idée de la période transitoire.

Platoniquement, phraséologiquement, ils nient cette idée (voir plate-forme, chapitre 7, « La période transitoire », page 43). Mais, **de fait, ils la reconnaissent plus que n'importe qui dans nos rangs.**

Au fond, s'il y a quelque chose de **nouveau** dans la plate-forme, c'est justement une élaboration détaillée de l'idée de la période transitoire. La plate-forme n'est, en son entier, qu'**une tentative de motiver cette idée et de la greffer sur l'anarchisme.**

Il va de soi que cette idée n'a rien de blâmable. Chacun a le droit de l'avoir, de la professer, de la défendre. Quelques anarcho-sindicalistes russes furent parmi ceux qui, les premiers dans nos rangs, la formulèrent. Ils le firent d'une façon ouverte et franche. L'idée ne se greffa pas. Mais ce qu'il y a de réellement nouveau et typique dans la plate-forme, c'est le non-désir de ses auteurs de la reconnaître simplement, ouvertement, franchement. En la suggérant quant au **fond**, ils cherchent à la masquer quant à la **forme**. Notons à ce propos que, généralement aussi, la manière de raisonner un peu confuse et vague, équivoque et peu franche, de même que les hésitations timides entre « *d'une part, il faut avouer; d'autre part, il faut convenir* », sont les traits bien typiques de la plate-forme, qui empêchent beaucoup de la concevoir d'une façon claire et d'en faire une analyse sérieuse.

Très caractéristiques, sous ce rapport, sont les « Questions et réponses » (« Supplément à la plate-forme »). Mis au pied du mur par les questions d'un camarade formulées magistralement, donc

obligés de répondre à des questions posées d'une façon nette et droite, les auteurs de la plate-forme ont recours, sur tous les points, toujours, à la même méthode de réponse, qui finit par devenir tout simplement comique : « **Oh oui! certes, nous sommes du même avis que vous...** » (suit la déclaration du principe anarchiste, d'après la formule « *d'une part, il faut avouer...* »). « **Toutefois...** » (suit la renonciation temporaire au principe, selon la formule « *d'autre part, il faut convenir...* »).

Voici, par exemple, le p.1 des « Questions et réponses » :

La question de la majorité et minorité dans le mouvement anarchiste (« Supplément », page 66) : « **Comme règle** (souligné dans l'original), *nous estimons que...* » (suit l'exposé général). « *Toutefois, il peut y avoir des moments...* » (suit la concession). En somme, le moyen **concret**, avec lequel la concorde entre la « règle » et les « moments » serait atteinte, reste absolument obscur, même en présence de « trois issues ». Car la vie consistera, toujours et sans aucun doute, en des « moments ». Et quant à la « règle », faute de laquelle « *l'Union perdrait* - d'après la plate-forme elle-même - *l'un des principaux motifs de son existence* », elle ne pourra presque jamais être appliquée. (Il s'agit d'une seule ligne tactique et politique.) **Que fera donc l'Union pour insister quand même sur la « règle » ?** Et si elle n'insiste pas, alors, selon le propre aveu des auteurs, à quoi servirait l'existence de l'Union ?

P. 2. Le **régime libre des soviets** : « *Nous sommes d'avis que, quant à leurs décisions..., les soviets... les feront réaliser, non par la violence ou des décrets...* **Toutefois** (souligné par nous), *ces décisions devront être obligatoires pour tous ceux qui les voteront et les sanctionneront.* »

On se demande de quelle façon **concrète** pourrait-on rendre ces décisions obligatoires pour tous ceux qui les violeraient, sans recourir à la violence ? La « réponse » n'y répond pas.

P. 3. **Les anarchistes conduiront les masses et les événements au point de vue idée** : « *Et, puisque nous sommes inébranlablement convaincus que la tendance étatiste amènera la révolution à l'échec et les masses à un nouvel esclavage, notre tâche en découle avec une logique implacable : c'est celle de faire tous nos efforts pour que la révolution soit guidée par la tendance*

*anarchiste. Or, l'ancienne méthode de notre action, méthode primitive de petits groupements épars, non seulement ne réalisera pas cette tâche, mais, au contraire, la compromettra... L'Union anarchiste ne s'occupera guère à établir la tactique du mouvement ouvrier ou d'élaborer les plans des grèves ou des manifestations. » (Comparez cette affirmation avec d'autres idées des auteurs sur la nécessité de conduire les événements.) « Mais elle tendra à **répandre** dans les syndicats ses idées sur la tactique révolutionnaire de la classe ouvrière et sur divers événements courants, car cette œuvre représente un de ses droits inaliénables. Toutefois, dans l'œuvre de la propagation de leurs idées, les anarchistes devront être rigoureusement d'accord, aussi bien entre eux qu'avec l'œuvre de l'organisation anarchiste générale à laquelle ils adhéreront et au nom de laquelle ils mèneront le travail idéologique et organisationnel dans les syndicats. La façon organisée de mener l'œuvre libertaire dans les syndicats et la concordance de l'action anarchiste n'ont rien de commun avec une démarche autoritaire. » Paroles, paroles, paroles!... Tâchez donc de comprendre, à travers cette enfilade de phrases, comment l'Union anarchiste **conduira-t-elle, insistera-t-elle, concrètement**, en cas de désaccord? Car toute la question est là. Elle n'insistera pas? Alors, à quoi servira son existence? – Elle insistera? Alors, comment le fera-t-elle sans des « éléments d'autorité »?*

P. 4. **La défense de la révolution:** « Mais à qui l'armée pourrait-elle être politiquement subordonnée de façon directe? Les travailleurs ne représentent pas un organisme unique. Ils seront représentés par de multiples organisations économiques. C'est donc précisément à ces organisations, en la personne de leurs organes d'unification fédérale, que l'armée sera subordonnée... L'idée de l'armée révolutionnaire des travailleurs doit ou bien être rejetée ou être reconnue. Mais, si l'armée est reconnue, alors le principe de la subordination de cette armée aux organisations ouvrières et paysannes doit être reconnu également. »

Osez-vous dire que ce n'est pas une période transitoire?

P. 5. **De la liberté de la presse, de la parole, de l'organisation, etc.:** « Le monopole de la presse et de la parole, leur limitation forcée par les cadres du dogme d'un seul parti, tuent toute

confiance dans les monopolisateurs et en leur presse. Si la parole libre est étouffée, c'est qu'on veut cacher la vérité... Toutefois, il pourra y avoir certains moments spécifiques où la presse, ou, pour mieux dire, les abus de la presse, pourront être gênés en raison d'utilité révolutionnaire. » (Souligné par nous.) Le voici encore, le conflit entre la « règle » sur le bout des lèvres, et les « moments » sur le champ d'action ! D'une part, d'autre part... Et, bien que les auteurs de la plate-forme s'efforcent de voiler le fond, en affirmant que ces « moments » ne seraient que « *certaines moments spécifiques* », ce **fond** reste acquis : **la liberté de la presse pourra être gênée**. Ne serait-ce pas un élément d'autorité ? Ne serait-ce pas une période transitoire ?...

P.6. **L'interprétation juste du principe anarchiste « De chacun selon ses facultés, à chacun selon ses besoins » :** « *Sans aucun doute, ce principe est la pierre angulaire du communisme anarchiste... Toutefois* (souligné par nous), *c'est la déclaration de principe générale concernant le problème du régime anarchiste. Il faut la distinguer des nécessités pratiques des premiers jours de la révolution sociale.* » Encore et toujours ces sacrés « moments » !... Et vous direz que la période transitoire n'existera pas ?...

Il nous est absolument clair que l'idée de la nécessité de conduire les masses et les événements suppose fatalement celle de la **non-capacité des masses elles-mêmes** d'être les maîtres des événements, celle de la nécessité des **éléments d'autorité** et, par conséquent, celle aussi d'une **période transitoire**. Toutes ces idées, quoique voilées et masquées, constituent **l'essence même** de la plate-forme : l'essence qui perce à travers les phrases.

Concevant tout autrement le rôle des masses et celui des anarchistes (nous en avons déjà parlé plus haut), et aussi tout le processus de la révolution sociale en général, nous ne nous bornons pas à nier la période transitoire du bout des lèvres, sous forme d'affirmation d'une « règle » avec des « exceptions » à l'infini ; non, c'est **pratiquement** que nous ne voyons pas la période transitoire pouvoir se faire jour.

Pour nous, l'essence même de la révolution sociale consiste en ce que les vastes masses travailleuses, précipitées dans la révolu-

tion à la suite d'un immense processus de destruction sociale, et préparées, par une série d'événements et d'expériences historiques (le résultat négatif de l'expérience bolcheviste dans la conduite des masses y jouera surtout un rôle décisif), à **accomplir elles-mêmes** l'œuvre de construction, entreprendront enfin cette tâche positive **librement, activement, en connaissance de cause**. Et nous estimons que dès que les masses auront pris le chemin de la véritable révolution sociale et son œuvre créatrice, **cette dernière sera un commencement naturel de la formation d'une société anarchiste**, et toutes les concessions **nullement anarchistes**, sur lesquelles la plate-forme insiste tant, et qui constituent sa véritable essence, seront évitées d'une façon également naturelle.

Nous parlons de certains autres aspects de ce problème au paragraphe de **la défense de la révolution**.

V. La position prise par les auteurs de la plate-forme vis-à-vis du **syndicalisme** est, également, très typique et, à notre avis, profondément fautive (voir le chapitre « Anarchisme et syndicalisme », plate-forme, page 45).

D'après la plate-forme, les anarchistes devront entrer dans le mouvement syndicaliste « *en tant que collectif anarchiste rigoureusement organisé* », appelé à « *guider idéologiquement* » le syndicalisme, et dirigé, à son tour, dans son action « *par une organisation anarchiste générale* ».

Alors surgit la question fondamentale : les auteurs de la plate-forme, comment se représentent-ils, **d'une façon concrète**, cette œuvre de « *l'organisation anarchiste générale* » de guider le mouvement syndicaliste, par l'intermédiaire des groupements anarchistes organisés ?

Comme ils l'avouent eux-mêmes, le mouvement syndicaliste est un « *mouvement ouvrier révolutionnaire professionnel* ». Sa vie, son essence, c'est la lutte de classe concrète. Dans les « Questions et réponses » (« Supplément », page 70), les auteurs de la plate-forme expliquent que « *l'Union anarchiste ne s'occupera guère à établir la tactique du mouvement ouvrier ou d'élaborer les plans des grèves ou des manifestations* ». Or, toute l'activité des

syndicats, c'est, précisément : tactique, grève, manifestations et ainsi de suite. Que fera, donc, l'Union anarchiste dans les syndicats, si elle veut les guider idéologiquement ? Qu'est-ce qu'elle y fera, surtout, dans les cas, peut-être nombreux, quand la tactique et toute autre activité des syndicats seront **en désaccord** avec les idées et les directives de l'Union anarchiste ? Cette dernière insistera-t-elle sur sa propre tactique ? Ou tolérera-t-elle celle des syndicats, quelle qu'elle soit ? Dans le premier cas, elle aura, évidemment, à élaborer, de fait, sa tactique du mouvement ouvrier. Dans le cas contraire, sa mission de guider, en quoi consistera-t-elle ?

Nous voulons dire ceci : si l'Union anarchiste suppose conserver et respecter le point de vue **d'indépendance du mouvement syndicaliste**, dans la certitude que ce dernier prendra finalement, de par sa propre initiative, le chemin anarchiste, y étant poussé par la force des événements, et par celle de notre propagande (**tel est notre point de vue**), alors pourquoi tout ce grand bruit autour de la nécessité de **guider** le syndicalisme ? S'il s'agit, au contraire, de ce que les anarchistes proposent et défendent, dans la vie concrète, dans l'activité et dans la lutte des syndicats, leur tactique élaborée par « *une organisation anarchiste générale* », alors pourquoi ne pas le dire nettement, franchement, comme le disent, par exemple, les bolcheviks ?

Les anarchistes ne renoncèrent jamais à exercer **une influence idéologique générale** sur le syndicalisme. Que cette influence soit exercée d'une façon plus organisée, nous n'y verrions que du mieux. Mais quant à **mettre la main sur le mouvement syndicaliste**, oui, nous le refusons, comme nous le refusâmes toujours.

Les auteurs de la plate-forme estiment que le mouvement syndicaliste français dévia du chemin juste, précisément, parce que les anarchistes ne surent pas le guider assez habilement. Nous ne sommes pas de cet avis. La déviation momentanée du syndicalisme français trouve sa raison, non pas dans la fausse tactique des anarchistes, mais dans une série de faits matériels : la guerre et ses conséquences, la tournure prise par la révolution russe, et autres. Un exemple éclatant de l'« anarchisation » naturelle du syndicalisme est offerte par l'Argentine où le syndicalisme est libertaire, non pas parce que les anarchistes l'ont subordonné à eux, mais

parce qu'en Argentine, et dans quelques autres pays, les causes qui troublèrent son développement normal en France ne se sont pas produites.

THÈSES PRATIQUES

Nous abordons la partie **pratique** (« *constructive* ») de la « plate-forme ». C'est ici que nos désaccords deviennent particulièrement frappant.

I. La production. Nous devons, tout d'abord, reprocher à la plate-forme le développement absolument insuffisant de ce sujet. Le problème de l'organisation d'une nouvelle production sociale, aux jours de la révolution, est tellement important et compliqué que son analyse aurait dû tenir dans la plate-forme une des premières places. Or, quelques lignes seulement, quelques phrases générales lui sont consacrées.

La question fondamentale de l'organisation de la nouvelle production est celle-ci : cette production, sera-t-elle **centralisée et réglée d'après un plan général conçu et dressé à l'avance**, comme se le représentent, par exemple, les bolcheviks, ou sera-t-elle, au contraire, **décentralisée et bâtie sur des principes strictement fédératifs** ?

Ensuite, il faudrait étudier, autant que possible, **les formes mêmes** de l'un et de l'autre type de la production.

Ni l'une ni l'autre question ne sont mises en lumière dans la plate-forme. Autant qu'on puisse en juger d'après quelques phrases du chapitre correspondant, les auteurs de la plate-forme s'imaginent la production centralisée et réglée d'après un plan précis. Ils parlent, en effet, d'une production « **une** » où « *les fonctions organisatrices passeront... à des organes administratifs créés spécialement à cet effet par les masses ouvrières : soviet ouvriers, comités d'usines ou administrations ouvrières des entreprises et des usines* ». Et ils disent ensuite que « *ces organes, reliés entre eux sur le plan d'une commune, d'un district et, ensuite, de tout le pays, formeront des institutions de commune, des district et, enfin, générales et fédérales de gestion de la pro-*

duction. Désignés par la masse et se trouvant constamment sous son contrôle et son influence, tous ces organes seront constamment renouvelés et réaliseront ainsi l'idée de l'autogestion authentique des masses ».

Comme on voit, les auteurs de la plate-forme s'imaginent le processus de la production **complètement « mécanisé », « schématisé »**. D'après eux, l'unique correctif à cette mécanisation sera **l'électivité aux administrations de la production**.

Nous ne croyons pas que le principe d'électivité aux « *organes de gestion de la production* » puisse vivifier un processus mort, mécanique en son essence même.

Nous nous représentons le processus de la production **beaucoup plus vif, plus créateur**. Nous nous y figurons la participation des vastes masses de la population, non seulement sous forme de fonctions électorales, mais sous celle d'une participation effective et immédiate de ces masses **à la réalisation même** des tâches productrices, **à l'organisation** du processus même de la production.

Certes, nous ne nions pas la nécessité de toutes sortes d'institutions **de liaison, de coordination, d'unification** : comités, administrations, soviets économiques, etc., **tant qu'un besoin vif et concret de ce genre d'organisations se fera sentir**. Mais une chose n'est pas à oublier : aussitôt qu'il s'agit de n'importe quelles organisations constantes, d'un caractère rigide, les anarchistes ne peuvent pas ne pas s'inquiéter de leurs propriétés négatives inévitables, notamment de leur tendance à s'ossifier ; de leur penchant vers une certaine inertie, vers des habitudes bureaucratiques, vers des allures autoritaires ; de la facilité avec laquelle elles se détachent des masses, etc. A notre avis, ce ne sont pas élections de nouveaux membres qui pourront contrebalancer ces défauts, comme se l'imaginent les auteurs de la plate-forme. C'est une tout autre chose. De pair avec les comités, les soviets, etc., des organisations actives et pleines de vie, « spontanées », comme on disait avant, « **mobiles** », comme nous les appellerions volontiers aujourd'hui, devront surgir dans tous les coins du pays, partout et toujours, créées *ad hoc*, à fins de réalisation de certaines tâches déterminées et immédiates.

En pleine construction, en plein développement de la nouvelle production, des milliers de besoins et de problèmes se dresseront quotidiennement partout où les hommes se mouvront et seront au travail. La solution de tous ces problèmes ne devra nullement être imposée automatiquement (mécaniquement) aux organisations existantes, quelque peu lourdes et ossifiées ; non, cette tâche incombera aux organisations d'action vive et rapide, créées à cet effet et entraînant tous ceux qui voudront et sauront se charger de résoudre telle ou telle autre tâche productrice concrète. Ces organisations mobiles absorberont, occuperont immédiatement, réellement, les masses travailleuses dans les usines, dans les champs, partout où le besoin se présentera. Aussitôt le besoin satisfait, ces organisations cesseront d'exister. C'est le réseau de ces organisations actives, créatrices, se formant et se déformant dans tous les coins peuplés, qui réalisera, effectivement, la participation active, créatrice, fructueuse, des vastes masses travailleuses à cette production sociale. Et quant aux organisations déterminées et « mécaniques » (comités, soviets, etc.), elles serviront de points de liaison, d'unification, de régularisation indispensables à toute cette activité créatrice.

Voici ce qui est dit à ce sujet dans une résolution adoptée à l'unanimité par le congrès du Nabat à Elisabethgrad, en avril 1919 (chapitre de l'ordre du jour : « De l'action positive des anarchistes ») :

« Le congrès attire tout particulièrement l'attention des camarades à la thèse essentielle suivante :

*« Il ne faut nullement se borner aux formes fixées (figées) seules des organisations ouvrières. Il est possible et nécessaire de recommander aux ouvriers de créer, de plus, leurs organisations vives, "mobiles", pour les "besoins du jour", lesquelles seront sorties du sein de la masse travailleuse active, agissante, et cesseront leur existence, une fois le besoin passé. En présence de telles organisations, les masses sauront devenir **de fait** créateurs actifs de leur œuvre. Et quant aux organisations permanentes, figées, elles garderont, finalement, la charge de travaux exigeant, justement, l'activité de telles organisations constantes. Ainsi, la question pénible de ce que les organisations fixes se détachent inévitablement des masses perdra son acuité. »*

Il est à regretter que les auteurs de la plate-forme se soient dispensés même d'effleurer ces problèmes essentiels.

Ensuite, nous estimons que tout le processus de la production est étroitement lié à ceux de la consommation (approvisionnement, répartition, etc.) et aussi au problème agraire. Nous croyons erroné de traiter ces questions séparément. A notre avis, ce procédé ne donne guère une idée claire, concrète, de toute la vie économique de la nouvelle société en formation, en son ensemble. Si nous avons entrepris d'exposer une plate-forme anarchiste, nous estimerions plus juste de faire un **tracé d'ensemble de tout le processus économique et social**, dans son nouveau fonctionnement, dans ces nouvelles combinaisons : consommation, production industrielle et agriculture ensemble.

II. La consommation (l'approvisionnement). Le reproche d'un développement insuffisant du sujet traité, fait au chapitre précédent, doit être répété ici. Au moment de la victoire de la véritable révolution sociale, la nouvelle société qui sera en train de se former devra résoudre immédiatement le problème fondamental : fera-t-on la répartition des produits disponibles **parmi tous, à base égale**, ou au contraire, établira-t-on des distinctions et des catégories ? A cette question de première importance, la plate-forme ne donne pas de réponse suffisamment nette. Cependant, à notre avis, le résultat définitif de la révolution dépendra beaucoup de sa solution.

Pour autant qu'on puisse en juger d'après les quelques lignes que la plate-forme consacre à cette question, la répartition des produits à la population **ne se basera pas sur le principe d'égalité**, jusqu'à ce que la société libre des travailleurs ne se soit complètement fortifiée.

Ainsi, d'abord, ne recevront rien ceux des non-travailleurs « *qui refuseront de prendre part à la nouvelle production, pour des raisons d'ordre contre-révolutionnaire* » ; ensuite, c'est le « *principe de la conformité au but* » qui jouera un rôle lors de la solution du problème ; troisièmement, « *dans le cas où la quantité des produits serait insuffisante, elle sera distribuée selon le principe de la plus grande urgence, c'est-à-dire en premier lieu aux enfants, aux malades et aux familles ouvrières.* »

Nous considérons ce problème comme extrêmement important, et sommes en plein désaccord avec le point de vue de la plate-forme.

Justement parce que la révolution, à peine victorieuse, aura grand besoin de se voir rapidement fortifiée, et aussi afin que tous les éléments neutres, arriérés et contre-révolutionnaires se réconcilient avec elle, elle devra savoir appliquer, dès le premier jour, **dans la vie réelle, et de fait**, ses principes fondamentaux, les plus essentiels, dont le premier est : **entière égalité « de fait » de tous les membres de la nouvelle société en formation, dans n'importe quelle situation donnée.**

Les exemptions de ces principes, quelques insignifiantes et justifiables qu'elles puissent paraître, dresseront immédiatement contre la révolution telles ou telles autres couches de la population et, d'autre part, créeront un terrain propice aux abus et aux privilèges. Au contraire, leur application immédiate et complète rehaussera la révolution aux yeux des millions d'hésitants ou d'hostiles, la fortifiera moralement, fera augmenter rapidement le nombre de ses partisans et donnera, par cela même, un grand élan à la **croissance de sa puissance économique**. Il importe que la révolution puisse se montrer, dès le premier jour, capable d'appliquer à la vie les principes au nom desquels elle fut accomplie. Dans le cas contraire, son renforcement rapide, indispensable à son succès définitif, deviendra problématique. Voici pourquoi nous croyons nécessaire, dès le premier jour, l'application **du principe de jouissance égale de tous les produits disponibles et nouvellement fabriqués, indépendamment de leur quantité, par tous les membres de la société, sans exception, restriction, ou privilège d'aucune sorte.** (Bien entendu, il ne s'y agit pas d'enfants ni de malades.)

Nous sommes convaincus qu'à **cette condition seulement** la quantité de produit commencera à s'accroître rapidement, la production s'accroîtra vite, et la révolution sera de plus en plus solidement assise.

III. La terre. De tous les problèmes pratiques de la révolution, le problème agraire et paysan est un des plus compliqués. Sa com-

plexité augmente surtout de ce fait qu'il ne peut y être aucune-
ment question de sa solution uniforme **pour tous les pays**. Une
plate-forme anarchiste aurait dû s'y arrêter avec toute l'attention,
avec tout le soin scrupuleux que ce problème exige. Il est regret-
table que, dans ce chapitre également, la plate-forme se borne à
répéter quelques phrases communes qui disent peu de chose. Tant
qu'il s'agit de ces thèses générales, et généralement admises par
les anarchistes, nous n'avons rien à répliquer.

IV. La défense de la révolution. Encore un point où nous
nous trouvons résolument en désaccord avec le Groupe d'anar-
chistes russes à l'étranger.

Sans aucun doute, ce problème mériterait une étude spéciale
approfondie : d'abord, parce qu'il intéresse vivement les cama-
rades ; ensuite, parce qu'il est en rapport immédiat avec telle ou
telle autre conception de la révolution sociale, du rôle des masses
travailleuses dans la révolution, et aussi avec beaucoup d'autres
problèmes importants.

Ici, nous sommes obligés de nous borner à une réponse assez
brève de l'opinion, exprimée brièvement elle aussi, du Groupe.

L'essentiel de cette opinion est la suivante. « *Les premiers jours
de la révolution* », la force combattive pour sa défense « *sera for-
mée par tous les ouvriers et paysans armés. Mais, cette force
armée spontanée ne sera valable que les premiers jours lorsque
la guerre civile n'aura pas encore atteint son point culminant et
que les deux partis en lutte n'auront pas encore créé des organi-
sations militaires régulièrement construites.* » Ces premiers jours
passés, et afin de maintenir les conquêtes de la révolution, ces
forces « *devront se fondre en une seule armée révolutionnaire
générale ayant un commandement commun et un plan d'opé-
ration général* ». Cet « *organe de la révolution chargé de com-
battre la contre-révolution, aussi bien sur les fronts militaires
ouverts que sur ceux de la guerre civile interne (les complots de
la bourgeoisie, les préparatifs des actions contre-révolu-
tionnaires, etc.), sera entièrement du ressort des organisations
productrices ouvrières et paysannes, auxquelles il sera soumis
et par lesquelles il sera orienté politiquement* ».

A notre avis, il y a deux erreurs capitales dans cette édification : l'une, pour ainsi dire « militaire » (technique ou stratégique) ; l'autre, « politique ».

Nous considérons comme erreur « technique » fondamentale la conviction que c'est **précisément la centralisation** des forces armées de la révolution (commandement commun et plan d'opérations général), que c'est notamment **une armée centralisée**, qui garantiront la défense de la révolution.

Nous estimerions une erreur non moindre **l'opinion opposée : que de petits détachements seulement, éparpillés et sans liaison entre eux**, agissant chacun à ses risques, sans aucune concordance dans leur œuvre, sans aucun plan d'action, pourraient assurer cette défense.

L'une et l'autre extrémités sont négatives.

Les dispositions stratégiques et autres d'un commandement central, les calculs se basant sur un **plan d'opérations général**, peuvent perdre l'œuvre de la défense.

Une action insuffisamment unie et concertée des détachements locaux peut aboutir au même résultat.

Les défauts fatals de la centralisation du commandement et des plans stratégiques sont connus : prise en considération insuffisante des conditions locales, manque de mobilité de tout le mécanisme, étouffement de l'initiative locale, tendance du centre à se considérer comme autorité infaillible, professionnalisme spécifique, méprise des facteurs particuliers essentiels, souvent décisifs, sacrifiés à l'exécution des « plans stratégiques généraux », etc.

Bien entendu, une liaison, une concordance d'action insuffisantes présentent aussi un grave danger : souvent, le manque d'une cohésion indispensable ou d'un plan d'action plus vaste provoque la défaite.

Il est donc clair que sera **juste** la solution qui permettra d'éviter, aussi bien Scylla - le centralisme meurtrier, funeste - que Charybde - l'éparpillement.

Les auteurs de la plate-forme se représentent l'œuvre de la défense, de même que les processus économiques et sociaux (voir chap. « Production »), comme quelque chose de « schématisé », de « mécanisé ». Or, nous tenons cette œuvre, comme aussi les processus éco-

nomiques, pour beaucoup plus vive et créatrice. C'est pourquoi nous croyons nécessaire de chercher une solution qui **concilierait** les qualités positives d'une lutte de partisans, vive, souple, pleine d'initiative, avec la nécessité, quelquefois, d'un vaste plan d'action, d'une liaison et d'une cohésion entre les diverses unités combattives.

Cette solution, nous la formulons comme suit. Comme auparavant, nous partageons aujourd'hui aussi, **et surtout après l'expérience de la révolution russe**, le point de vue de l'armement **général des travailleurs**. Non seulement les « premiers jours », mais aussi **en général**, les organes de la défense de la révolution devront être formés par les **forces armées locales d'ouvriers et de paysans** (partisans), et non pas par une armée spécifique centralisée à l'avance, avec un commandement commun et un plan général d'opérations. Ces détachements locaux devront, bien entendu, coordonner leur activité, et ils le feront. Ils se lieront entre eux, ils s'unifieront **suivant le besoin réel et vif, tant que cette unification sera dictée par les nécessités déterminées d'une liaison plus étroite, d'un plan d'opérations plus vaste, etc.** Ce sera, donc, une unification naturelle, vive, fructueuse, imposée par des conditions déterminées, par une ambiance concrète. Elle aura, par conséquent, le caractère d'une liaison nécessaire dans certains cas, pour un certain but et pour une certaine durée, et non pas celui d'un mécanisme constant et centralisé. Ce n'est qu'à cette condition, croyons-nous, que la défense révolutionnaire sera une œuvre active, animée, couronnée de succès.

Rappelons ici qu'au cours de la révolution russe, ce furent **toujours les forces vives locales de partisans** qui, d'abord, remportèrent la victoire dans la lutte des troupes armées de la réaction : de Denikine, de Koltchak, de Wrangel et d'autres. Ce ne fut **jamais l'armée** centralisée, avec son commandement commun et son plan d'opérations général. Cette dernière, au contraire, **battit invariablement en retraite**, aussi bien devant Denikine que devant Koltchak, Wrangel et d'autres. Ce fut cette dernière également qui perdit la guerre contre la Pologne. L'Armée rouge centralisée arrivait toujours, invariablement, lorsque le fait était accompli. Alors, elle s'attribuait mensongèrement la victoire arrachée par d'autres. Un jour, l'histoire établira ces faits dans toute leur exacti-

tude, et les ajoutera aux exemples historiques, déjà très abondants, de la faillite du centralisme militaire.

Notons, ensuite, que notre conception du processus de la révolution sociale nous impose une foi beaucoup plus ferme et concrète dans « *le moyen le plus puissant de la défense de la révolution : la solution heureuse de ses problèmes positifs* », que celle dont font preuve les auteurs de la plate-forme. A côté de leur projet militaire, leur foi en ce « *moyen puissant* » n'a pas l'air puissant du tout. Les quelques mots qui y sont prononcés à ce sujet font l'impression d'une simple phrase écrite « par acquit de conscience », et à laquelle on n'attache point une signification sérieuse. Quant à nous, nous y croyons, en effet, beaucoup plus qu'à n'importe quelle armée.

Notons, enfin, qu'une armée centralisée, avec un commandement commun et un plan d'opérations général, et qui sera, de plus, « *dirigée politiquement* », a toutes les chances de cesser d'être une armée *de la révolution* et de devenir, sciemment ou inconsciemment, l'instrument de la stagnation, de la réaction et de l'étouffement de la véritable révolution. Plus encore, une telle armée **devient toujours, infailliblement, fatalement, un tel instrument**, et l'Armée rouge au service du gouvernement « soviétiste », ceci après la formidable révolution russe, en est le plus frappant exemple.

Certains camarades étrangers nous demanderont, peut-être, comment la révolution pourrait-elle résister victorieusement à une **intervention armée des pays capitalistes**, sans pouvoir y opposer une arme au moins égale à la leur : une bonne armée, équipée, disciplinée, centralisée, etc. ?

Or, sans parler ici de plusieurs autres considérations, il suffira de constater et de rappeler ici que les multiples interventions armées contre la révolution russe échouèrent toutes, non pas parce qu'elles se seraient heurtées à une puissante armée, mais parce que les propres forces armées des interventionnistes se désagrégeaient au contact permanent avec le pays révolutionnaire. Ce furent l'enthousiasme révolutionnaire et combatif des masses, et une propagande intense menée par des milliers et des milliers de révolutionnaires dans les rangs des armées d'invasion, qui décomposèrent ces dernières. Sans quoi, **aucune armée** n'aurait pu avoir raison des

forces d'intervention agissant de concert avec les troupes réactionnaires à l'intérieur même du pays.

Il y a, dans le chapitre sur la « défense de la révolution », encore une idée qui, malgré qu'elle y soit furtivement exprimée, n'en a pas moins, au fond, une très grande signification. Il s'agit, notamment, du projet d'imposer à l'armée les fonctions de la **sûreté politique**, de la **Tcheka** (la découverte et la liquidation des complots de la bourgeoisie, etc., voir plate-forme, page 55).

Nous rejetons, de la façon la plus décisive et catégorique, toute nécessité d'un tel appareil pour la révolution sociale. Nous estimons : d'une part, que **la solution heureuse des problèmes positifs de la révolution**, surtout de ceux de l'approvisionnement et de la production, et aussi que **la masse armée elle-même, et son enthousiasme**, formeront un rempart suffisant contre « *les complots de la bourgeoisie* » ; et, d'autre part, que si ni cette solution heureuse ni la masse armée et son enthousiasme n'arrivent pas à assurer la victoire, alors aucune Tcheka ne saura sauver la cause : la révolution périra.

Nous ne voyons aucun sens **positif** dans **une institution de recherches et de violences politiques** (nommée, d'une façon insinuante et voilée, typique pour la plate-forme, « *front de la guerre civile interne* »). En quoi pourraient être dangereux, où pourraient être dirigés, et quel **intérêt** pourraient avoir les « *complots de la bourgeoisie* », **en présence des masses enthousiasmées pour la révolution sociale, armée et agissantes**, à moins qu'on ne suppose en cachette que la révolution sera accomplie, de fait, non par ces masses, mais par une **petite sommité politique**, susceptible d'être culbutée, après quoi on pourrait s'emparer des masses et de la révolution ? Or, une **telle** conception de la révolution serait essentiellement bolcheviste. Elle n'aurait rien de commun avec la façon dont **les anarchistes** conçoivent la révolution sociale. Cette conception bolcheviste seule pourrait nous expliquer la peur devant « **les complots de la bourgeoisie** » et l'idée de la nécessité de mesure de recherches policières spéciales à fin de leur liquidation.

Quant aux côtés **négatifs** des institutions de la sûreté politique, ils sont suffisamment connus : inauguration d'un système d'es-

pionnage professionnel, arrestations et emprisonnements, exécutions et règne de la terreur ; tels sont les attributs inévitables d'un appareil de sûreté et de châtement politique. Si, de plus, cet appareil de sûreté se trouve immédiatement entre les mains d'une armée, il est même difficile de s'imaginer jusqu'où pourraient aller les abus et les excès d'un tel « *organe de la défense de la révolution.* »

Nous touchons ici au point **le plus important** de la conception que nous analysons : à sa substance **politique et juridique.**

Il n'est pas besoin de perdre beaucoup de mots pour démontrer que le schéma d'après lequel, comme nous l'avons vu plus haut, l'organe dirigeant général (Union anarchiste) conduira l'activité des organisations ouvrières et paysannes (des soviets, des administrations, des comités, des syndicats, des coopératives, et ainsi de suite), auxquelles, à son tour, sera subordonnée, et par lesquelles sera dirigée politiquement, une armée organisée, disciplinée et centralisée, se trouvant à leur entière disposition, pour démontrer, disons-nous, qu'un tel schéma est **une véritable ébauche de l'inauguration d'une nouvelle autorité politique**, avec toutes ses conséquences naturelles. Aucune réserve, aucun commentaire ni aucune réticence ne peuvent ni changer ni atténuer ce **fond de principe de la plate-forme** aux yeux de tout lecteur attentif et réfléchi.

Indubitablement, les auteurs de la plate-forme estiment indispensables : la création d'un **centre politique dirigeant**, l'organisation d'une **armée** et d'une **police** se trouvant à la disposition de ce centre ; ce qui signifie, au fond, **l'inauguration d'une autorité politique transitoire** de caractère étatiste. Tel est le principe se trouvant à la base de tout leur projet. Nous le considérons comme un abandon complet des bases mêmes de la conception libertaire, comme une contradiction flagrante par rapport à celle-ci. Ici, notre désaccord avec les auteurs de la plate-forme est le plus important. Pour nous, leur thèse est l'expression même d'un « révisionnisme », d'un esprit « liquidateur » de la pire espèce.

Nous répondre que c'est parce que nous sommes des « *désorganisateur*s », des « *je-m'en-foutistes* », des « *irresponsables* », ne saurait tromper personne.

PROPOSITIONS ORGANISATIONNELLES

La dernière partie de la plate-forme est consacrée au problème de la mise sur pied d'une **organisation anarchiste** (plate-forme, pages 56-60).

Répétons, tout d'abord, que nous sommes intéressés au problème et à sa solution au même titre que les auteurs de la plate-forme. Nous considérons l'éparpillement du mouvement anarchiste comme un très grand mal. Nous sommes partisans d'organiser les forces et le mouvement libertaires.

Mais nous **envisageons** cette question d'une tout autre façon.

De même que dans la plate-forme, la façon de solutionner le problème est étroitement liée, dans notre réponse aussi, à certaines conceptions générales d'ordre idéologique ou tactique. Elle est, en quelque sorte, prédéterminé par ce qui précède.

Donc, plusieurs éléments de la solution du problème se trouvent déjà aux chapitres précédents, aussi bien dans la plate-forme que dans notre exposé. (Voir, par exemple, ci-dessus, la partie se rapportant à l'« Introduction » ; la partie « Principes généraux », sur le rôle des masses et celui des anarchistes dans la lutte sociale et dans la révolution sociale, et « Anarchisme et syndicalisme ».)

Trois moments sont significatifs dans telle ou telle autre solution du problème d'organisation :

1. **La méthode** par laquelle on veut procéder pour aboutir à une organisation anarchiste ;
2. **L'essence** et le but de l'organisation ;
3. **La forme** de l'organisation.

Sur tous ces trois points, nous sommes en plein désaccord avec les auteurs de la plate-forme.

I. La méthode pour aboutir à une organisation anarchiste.

Pour tâcher de répondre à la question : comment procéder à la création d'une organisation anarchiste, il est nécessaire de se rendre bien compte **des causes fondamentales de la désorganisation des anarchistes.**

Nous avons déjà dit que les auteurs de la plate-forme, après avoir effleuré furtivement cette question, y donnent une réponse furtive elle aussi, trop facile et simpliste : « *je-m'en-foutisme* », « *négligence* », « *manque de toute responsabilité* ».

Nous estimons qu'il existe **plusieurs raisons sérieuses** de l'état d'éparpillement du mouvement libertaire, et que la principale d'entre elles est **le manque de clarté et de précision, le vague de beaucoup de nos idées fondamentales.**

Les auteurs de la plate-forme ont l'air, également, de se rendre compte de cette raison, car ils parlent aussi d'« *une idéologie et une tactique contradictoires* », des « *vacillations interminables dans les questions théoriques* », etc.

Du moment que cette raison est constatée d'une façon ou d'une autre, **deux méthodes** de solutions du problème, essentiellement différentes, sont à envisager :

La première. Prendre pour base l'une des idées « contradictoires » existantes, élaborer sur cette base un programme précis et unique (« idéologie unique » et « tactique unique »), et tâcher de ramasser autour de ce programme le plus grand nombre possible d'adhérents, liés par cette prétendue unité, par une certaine discipline, etc. Et quant à tous ceux qui ne s'entendront pas avec ce programme, ils devront être rejetés, et même, si possible, jetés par-dessus bord du mouvement. Le « programme unique » ainsi créé servira ensuite à approfondir, à élucider les idées, et aussi à conduire les masses et les événements. Donc, d'abord, l'organisation ; ensuite, le développement, l'approfondissement des idées. (Il y a, du reste, des camarades estimant que les idées libertaires sont suffisamment claires et qu'elles n'ont point besoin d'être travaillées davantage.)

La deuxième. En procédant à une organisation sérieuse de nos cadres, faire tout ce qui est dans nos forces **pour que les idées libertaires soient travaillées davantage, élucidées, approfondies.** Tâcher, avant tout, de mettre un terme aux « contradictions » dans la théorie anarchiste, et pousser en avant, **de pair avec ce travail théorique,** l'œuvre d'organisation, qui sera préparée et facilitée par le travail des idées. Donc l'organisation de nos forces **au fur et à mesure de l'éclaircissement, de l'approfondissement de nos idées.**

Les auteurs de la plate-forme adoptent la première ; nous, la deuxième méthode.

Les auteurs de la plate-forme ne voient pas qu'ils reprennent, au fond, **le vieux chemin périmé** : celui de créer une organisation sur la base « *d'une idéologie et d'une tactique unique* » (**artificiellement** unique), adoptées par les membres, et d'une attitude plus ou moins hostile vis-à-vis des organisations ne partageant pas les opinions de ces membres. Ils ne voient pas que ce vieux chemin nous mènera fatalement aux **vieilles conséquences** : à l'existence de plusieurs organisations anarchistes se faisant mutuellement la guerre, prétendant, chacune, à la possession de la vérité, et préoccupées plutôt de la polémique entre elles que des intérêts de la propagande et du mouvement. Car les auteurs de la plate-forme ne supposent, tout de même, pas que leur programme puisse unifier, ne fût-ce que la majorité des anarchistes, en l'obligeant de penser « uniquement » et d'agir conformément aux opinions des membres du Groupe ! Et alors, l'ancien démembrement, l'éparpillement du mouvement restera parfaitement debout, et nous retournerons, après un peu de bruit, à notre vieille situation : à l'état désorganisé du mouvement, conséquence fatale des « *contradictions et vacillations dans les questions théoriques les plus importantes* ».

Les auteurs de la plate-forme se bornent à **constater la nécessité** de l'« *unité de l'idéologie* » et de l'« *unité de la tactique* ». Mais **comment y arriver pratiquement**, à cette unité ? C'est là la question. Elle reste sans réponse claire. Et quant à la méthode propre du Groupe russe, nous sommes profondément convaincus qu'elle n'y mènera nullement. Plutôt, au contraire, elle ne fera qu'aigrir la discorde, les querelles, la désunion et l'hostilité mutuelle dans nos rangs. Car cette « méthode » consiste, tout simplement, en ce que l'idéologie et la tactique des auteurs de la plate-forme se font passer, péremptoirement et sans raison suffisante, pour « uniques » et « justes », tandis qu'on dit à tous les autres camarades : « Hors du mouvement ! » Nous estimons que ce n'est là nullement une méthode d'unification **des anarchistes**.

Nous proposons aux camarades une tout autre méthode de préparation d'un mouvement libertaire plus concentré, plus uni, sans

recourir à copier timidement l'abécédaire des partis politiques, comme se voient obligés de le faire les auteurs de la plate-forme.

A notre avis, le premier pas vers une unification véritable de notre mouvement, vers son organisation sérieuse, doit être un travail idéologique vaste, amical, solidaire, fraternel, appliqué à une série de nos problèmes les plus importants : **une tentative commune d'arriver, collectivement, à leur solution claire et nette.**

Soulignons ici même, pour les camarades craignant d'être noyés dans des discussions philosophiques et théoriques superflues et inutiles, qu'il s'y agit, non pas de problèmes philosophiques, non pas de vains débats sur l'origine du monde, mais des **questions essentielles** qui, hélas ! manquent encore et toujours de lumière nécessaire. Par exemple : la question des tâches positives de l'anarchisme ; la question de la création et du rôle des masses et de la minorité initiatrice ; le problème de la violence ; l'analyse du processus de la révolution sociale, et le problème de la période transitoire ; la réalisation de la révolution antiautoritaire : le rôle des organisations ouvrières, des paysans, de l'armée ; l'attitude à prendre vis-à-vis du syndicalisme ; les moyens de faire réaliser le rapprochement du communisme et de l'individualisme ; le problème de l'organisation de nos cadres lui-même, et d'autres.

Comment pourrait-on réaliser pratiquement ce premier pas vers le « front unique » libertaire ?

Nous croyons que le bon moyen serait la création, dans chaque pays, d'un organe périodique de **vaste discussion loyale**, où chaque question obscure, aiguë, « pénible », de notre idéologie ou de notre tactique pourrait être mise en lumière et discutée à fond par les camarades de différentes tendances. La création de tels organes périodiques au sein de notre mouvement, et aussi la réalisation de vastes discussions verbales du même genre, nous paraissent absolument nécessaires car, croyons-nous, c'est la seule voie où pourrait commencer **le rapprochement concret des anarchistes entre eux**, ainsi que leur acheminement véritable, dans la mesure du possible, vers une « *unité de l'idéologie* », vers une « *unité de la tactique* » et, peut-être, aussi vers une organisation unifiée.

Il existe des camarades qui contestent l'utilité d'un tel organe de discussion. Ils préconisent l'idée de plusieurs organes défendant, cha-

cun, son point de vue. Ces camarades se réfèrent, assez souvent, à l'opinion de Kropotkine, qui se prononçait contre ce genre de presse. Mais, d'abord, Kropotkine n'avait jamais en vue un organe comme nous nous l'imaginons. Ensuite, les temps d'alors ne furent pas les mêmes : il y a à peine quelques années, plusieurs questions qui sont loin d'être claires aujourd'hui, paraissent être tout ce qu'il y a de plus net et ne pas mériter une discussion sérieuse. Et enfin, ces camarades ne remarquent pas que l'existence de plusieurs organes « uniques » donne justement à **tout le mouvement** l'aspect d'un immense organe de discussion où cette dernière revêt, dans ces conditions, un caractère malveillant, méchant, intransigeant, tenace, et n'aboutit à rien. Défendre l'existence d'une discussion menée par des organes de presse séparés, cela signifie l'empoisonner et l'éterniser. Nous proposons, donc, de la concentrer dans un organe créé dans ce but, et qui donnerait asile aux représentants de **toutes** les opinions et tendances dans l'anarchisme, en les obligeant, par cela même, de se rapprocher, et surtout d'être précis, nets, de ne pas tergiverser, de mettre tous les points sur les « i », de dire leur pensée et leur argumentation jusqu'au bout. Nous sommes persuadés que c'est le seul moyen qui puisse amener la pleine lumière et aboutir à la solution définitive de nos problèmes indécis, flottants, donc à notre rapprochement mutuel et, partant, à l'organisation possible de nos forces éparpillées, brisées en plusieurs tendances et groupements hostiles.

Oui, une discussion vaste et loyale de nos problèmes aigus, discussion basée sur la tolérance mutuelle et menée dans les colonnes du même organe, créera un terrain ferme pour le rapprochement des idées anarchistes et des anarchistes eux-mêmes, et qui permettra d'asseoir les fondements **naturels** et fraternels de l'organisation anarchiste.

L'œuvre de cette organisation avancera alors, aussi, d'une façon naturelle, facilement et solidement, sur la base de ce rapprochement idéologique enfin réalisé. Le rapprochement idéologique et « organisationnel » compléteront l'un l'autre et progresseront de concert.

Telle est notre méthode, à l'encontre de celle préconisée par le Groupe d'anarchistes russes à l'étranger, proposant l'élaboration d'une plate-forme et d'une organisation « uniques », **artificielles et exclusives**, sans lendemain, pensons-nous.

Rappelons, une fois de plus, le mouvement du Nabat qui démontra qu'en face des nécessités pressantes et d'un ennemi commun, les anarchistes **peuvent bien s'unir et s'organiser**, sur les bases que nous venons de développer. Ce qui prouve **qu'il existe bien, dans tous les courants libertaires, des éléments et des idées propres à servir de points de rapprochement et de ralliement des camarades de différentes tendances**. Il n'y a qu'à les mettre en lumière et en faire la base générale d'une organisation anarchiste d'esprit large, de tolérance mutuelle, mais d'action commune concertée et vigoureuse.

II. L'essence et le but de l'organisation anarchiste.

Il est de première importance de concevoir clairement le but, la raison d'être de l'organisation. Impossible de s'organiser sérieusement, sans avoir une idée nette du but. D'autre part, **la forme** d'une organisation est, en partie, prédéterminée par son but.

Il n'y a pas de chapitre dans la plate-forme qui soit consacré spécialement à la question du but d'une organisation anarchiste. C'est, du reste, naturel, la question étant suffisamment mise en lumière au chapitre 6, « Le rôle des masses et le rôle des anarchistes dans la lutte sociale et dans la révolution sociale ».

Comme nous l'avons déjà fait remarquer dans l'analyse de ce chapitre, les auteurs de la plate-forme chargent l'organisation anarchiste de la mission de **conduire** entièrement les masses, les événements, les organisations ouvrières syndicalistes et autres. Nous y avons constaté qu'en accompagnant la notion « conduite » du qualificatif « d'idée », les auteurs ne font que voiler leur véritable pensée, en tant qu'ils créent ainsi un certain vague. On a vu, de fait, l'idée **essentielle** de leur **credo** est **la conduite entière – sociale, économique, politique et, en fin de compte, aussi militaire – des masses et des événements**. (Le but de l'organisation **avant la révolution** doit être, d'après eux, l'activité préparatoire à une telle conduite.)

Nous avons vu, aussi, que, comme forme d'organisation, c'est l'idée d'un **parti discipliné** que les auteurs font ressortir de leur principe de base. C'est, du reste, très naturel : car, pour qu'une organisation centrale puisse conduire, non seulement sur paroles, mais **en réalité**, la révolution, les masses, les événements, les orga-

nisations ouvrières, etc., elle doit être conçue à l'instar d'un parti. (Notons aussi, entre parenthèses, que ce type d'organisation n'est que **le premier pas** nécessaire pour conduire ; le deuxième, c'est la dictature.) Mais, quant à la **forme** de l'organisation anarchiste, nous nous en occupons un peu plus bas.

Notre point de vue par rapport au but de l'organisation anarchiste est, aussi, suffisamment mis en lumière et argumenté dans l'analyse du même chapitre 6 de la plate-forme. Nous nous y arrêtons ici plus spécialement, afin de faire voir plus nettement **la différence** entre la conception du Groupe et la nôtre.

Comme le lecteur l'a vu, nous ne chargeons les anarchistes, à aucun degré, de la mission de **conduire** les masses, etc. La seule tâche qui, à notre avis, incombe aux anarchistes, est celle de **collaborer** avec les masses et de les **aider**, en remplissant ainsi, modestement, une œuvre sociale nécessaire. Comme nous avons déjà dit : « *Servir les besoins moraux et intellectuels de la nouvelle société naissance à l'aide de la parole verbale et écrite, d'un vaste travail de culture révolutionnaire, d'exemple vif et immédiat : tel doit être, à notre avis, le rôle spécifique des anarchistes et des organisations anarchistes, comme tels.* »

Le but de l'organisation anarchiste **avant la révolution** doit être la plus vaste propagande possible de nos idées, le ralliement de nos propres forces, l'approfondissement progressif de notre conception et un travail idéologique intense dans les organisations ouvrières.

De cette différence dans la compréhension du but, ressort aussi une tout autre conception de la **forme** de l'organisation anarchiste.

III. La forme de l'organisation anarchiste.

Nous avons déjà dit que ce problème, comme beaucoup d'autres, est traité dans la plate-forme d'une façon insuffisante. L'idée de la nécessité de créer un **parti anarchiste**, exprimée timidement, y est voilée, encombrée par toutes sortes de réserves et de reculs permettant de ne pas brusquer les choses et de préparer les camarades graduellement à l'organisation d'un parti.¹

1. L'article du cam. Archinoff dans le n° 109 du *Lib.* confirme pleinement notre avis.

Un exemple curieux d'un exposé confus, embrouillé, équivoque, est fourni par le point 4 de la « Partie organisationnelle » (« Fédéralisme »). Vous y trouverez tout ce que vous voudrez : le « principe du fédéralisme », les reculs habituels (les « mais » et les « or »), et, enfin, la **thèse concrète fondamentale**, d'un esprit de parti voilé : le **comité exécutif** de l'Union générale des anarchistes, chargé, entre autres, de la « *conduite idéologique et organisationnelle de l'activité des organisations conformément à l'idéologie et à la ligne tactique générale de l'Union* ».

Nous avons déjà dit notre opinion absolument négative par rapport à une organisation semblable à celle d'un parti.

Tant que la plate-forme déclare reconnaître le principe **fédératif**, nous pourrions nous trouver, dans cette question, presque d'accord avec elle. Des **groupes** autonomes locaux. Les groupes réunis en fédérations urbaines, villageoises ou régionales. Les **fédérations** réunies en une **confédération** générale (ou **union**). Telle est la forme d'organisation que nous voudrions voir définitivement adoptée par les camarades de divers pays. (L'organisation internationale devrait avoir les mêmes bases fédératives).

D'autre part, nous avons déjà dit reconnaître la nécessité d'une certaine homogénéité idéologique et tactique de l'organisation, tout en croyant pouvoir **l'atteindre** avec d'autres moyens que ceux préconisés par le Groupe russe. (Nous en avons parlé plus haut).

Sous tous ces rapports, nous restons partisans du point de vue de la Confédération ukrainienne (Nabat), qui fut exprimé dans les résolutions de la conférence de Koursk, et qui formula, longtemps avant le Groupe d'anarchistes russes à l'étranger, l'idée et les formes concrètes d'une « *organisation anarchiste ordonnée dont les membres seraient unis, non pas de forme seulement, mais par un but commun et par l'unité des moyens adoptés pour l'atteindre* »¹. (voir « Déclaration et résolution » de la Conférence de Koursk)

Donc, il n'y a, au fond, qu'un seul point, dans le projet d'organisation proposé par la plate-forme, dont nous sommes les adversaires résolus. Hélas ! **Ce point détruit, à notre avis, la portée de toutes les autres clauses fédéralistes.**

1. L'édition française ne tardera pas à paraître.

C'est justement le point qui, débutant par la déclaration que « *l'anarchisme a toujours nié l'organisation centralisée* », finit par établir le plan d'une organisation **absolument centraliste** dont le comité exécutif (plutôt le comité central) aura la charge de surveiller et de conduire l'activité, l'idéologie, la tactique des organisations adhérentes, et qui, par rapport aux « *organisations professionnelles ouvrières et révolutionnaires des villes, devra faire tous ses efforts afin de devenir leur pionnier et leur guide idéologique* » (plate-forme, page 60).

Si l'on ne se laisse pas tromper par la forme sciemment imprécise de ces phrases et, surtout si l'on met en parallèle l'idée qu'elles renferment avec quelques autres idées que nous avons soulignées plus haut (**la nécessité de conduire une politique nette** dans l'anarchisme ; un **programme précis ; la conduite du mouvement syndicaliste** ; la nécessité d'un **organe qui combattrait la contre-révolution** ; une **armée** centralisée à la disposition des organisations productives supérieures conduite, à leur tour, par l'Union-parti, etc.), alors, il deviendra absolument clair que les auteurs de la plate-forme aspirent à l'organisation d'un parti anarchiste centralisé qui prendrait sur lui, à l'instar de tous les autres partis politiques, la conduite politique et générale des masses et de la révolution.

Il est vraiment beau, ce « **fédéralisme** » ! Il ne lui reste qu'un tout petit pas à faire pour devenir le **bolchevisme accompli**, bien que les auteurs de ces « nouvelles » et belles trouvailles cherchent à s'en séparer en paroles.

Oui, **l'essence idéologique** est la même chez les bolcheviks et les « plate-formards ».

Le fond des choses ne change en rien de ce fait que l'organe dirigeant du parti anarchiste soit nommé « comité exécutif ». Au fond, c'est le comité central, conduisant et dirigeant le parti.

Quant à nous, nous nous représentons, en qualité d'organe général unifiant la confédération, non pas un tel comité, mais seulement un secrétariat de la confédération. Et il s'y agit, non seulement d'une différence de dénomination : comité central, comité exécutif, secrétariat, mais, précisément, du **fond même**, de **l'essence** et de **l'esprit** de l'organe unifiant. Le secrétariat de la

confédération doit être un organe de liaison **purement technique**, desservant seulement, dans la mesure de la nécessité, les besoins des groupes et des fédérations.

Nous estimons que tel seulement peut être l'organe de liaison et d'unification conforme au principe fédéraliste.

QUELQUES MOTS POUR CONCLURE

Nous avons déjà noté que ce qu'il y a de **réellement nouveau** dans la plate-forme, c'est uniquement un révisionnisme caché vers le bolchevisme et la reconnaissance d'une période transitoire. Sous d'autres rapports, la plate-forme ne fournit rien de nouveau, surtout pour les camarades russes.

Il en est un peu autrement avec les camarades d'autres langues. Malheureusement, les études et la documentation sur la révolution russe et sur l'anarchisme en Russie en 1917-1921 sont publiées avec une lenteur extrême. En conséquence, les camarades en dehors de la Russie ne connaissent les événements de la révolution et l'activité des anarchistes qu'insuffisamment et plus ou moins superficiellement. Il s'en suivra que plusieurs camarades, sans aucun doute, se laisseront, momentanément, entraîner par la plate-forme.

Nous croyons, cependant, que ce penchant ne sera que temporaire. D'une part, nous l'avons déjà dit, la méthode d'unification et d'organisation des anarchistes préconisée par le Groupe d'anarchistes russes à l'étranger n'aboutira, à notre avis, à aucun résultat **vraiment appréciable**. Plutôt, au contraire, elle brisera, morcellera, éparpillera nos rangs encore davantage. D'autre part, une connaissance plus vaste et plus approfondie des événements russes, et aussi un examen plus consciencieux et plus sûr de la plate-forme, permettront à la grande majorité des camarades de comprendre où cette dernière veut les mener.

Enfin, nous sommes persuadés que la discussion provoquée par l'étude sérieuse de la plate-forme finira par faire éliminer une série de **simples malentendus**.

L'un d'eux doit être écarté tout de suite.

Plusieurs camarades étrangers estiment que la plate-forme mérite une attention particulière, car elle est élaborée **par des**

camarades russes ayant vécu l'expérience de la révolution russe. Il est nécessaire de dire que cette opinion est basée, justement, sur un malentendu. Le Groupe d'anarchistes russes à l'étranger ne comprend qu'une très petite minorité de camarades ayant pris part à la révolution russe. Beaucoup de camarades, **russes** aussi, ayant fait la même expérience, en sont arrivés à de tout autres déductions. Quelques-uns parmi de tels camarades ont élaboré et signé la présente réponse. D'autres, croyons-nous, s'y joindront ou diront leur opinion dans des articles personnels.

Donc, ce n'est que par malentendu, ou par ignorance, que les camarades à l'étranger peuvent considérer la plate-forme comme la déduction faite par un nombre considérable d'anarchistes russes de l'expérience de la révolution. Elle ne représente, jusqu'à maintenant, qu'une opinion personnelle très discutable de quelques anarchistes russes.

Ces anarchistes admettent, dans l'introduction à leur plate-forme, « *que certaines positions essentielles y sont omises, ou que certaines autres y sont, au contraire, trop détaillées ou trop répétées* ». « *Cela importe peu* », disent-ils.

En effet, **s'il ne s'agissait que de ces petits défauts de détail**, cela n'aurait aucune importance.

Certains camarades étrangers affirment aussi qu'on n'est pas obligé d'accepter la plate-forme en son entier, telle quelle. On peut, disent-ils, y retenir certaines choses positives, en en rejetant d'autres, inacceptables. On peut l'accepter comme base et y apporter des améliorations.

A notre avis, c'est encore un malentendu, le plus grave, peut-être.

Car il ne s'agit, malheureusement pas de quelques détails de la plate-forme qui pourraient être acceptés ou rejetés. C'est justement **la plate-forme comme telle, en son entier, ce sont ses principes de base, son essence, son esprit même**, qui, à notre avis, ne sont pas acceptables.

**Sobol, Flechine, Schwartz, Steimer, Voline,
Lia, Roman, Ervantian (avril 1927)**

Réponse à la plate-forme

Par Errico Malatesta

Un opuscule français intitulé « Plate-forme d'organisation de l'Union générale des anarchistes (projet) » me tombe entre les mains par hasard. (On sait qu'aujourd'hui les écrits non fascistes ne circulent pas en Italie.)

C'est un projet d'organisation anarchique, publié sous le nom d'un Groupe d'anarchistes russes à l'étranger et qui semble plus spécialement adressé aux camarades russes. Mais il traite de questions qui intéressent tous les anarchistes et, de plus, il est évident qu'il recherche l'adhésion de camarades de tous les pays, du fait même d'être écrit en français. De toute façon, il est utile d'examiner pour les Russes comme pour tous, si le projet mis en avant est en harmonie avec les principes anarchistes et si sa réalisation servirait vraiment la cause de l'anarchisme. Les mobiles des promoteurs sont excellents. Ils déplorent que les anarchistes n'aient pas eu et n'aient pas sur les événements de la politique sociale une influence proportionnée à la valeur théorique et pratique de leur doctrine, non plus qu'à leur nombre, à leur courage, à leur esprit de sacrifice, et ils pensent que la principale raison de cet insuccès relatif est l'absence d'une organisation vaste, sérieuse, effective.

Jusqu'ici, en principe, je serais d'accord.

L'organisation n'est que la pratique de la coopération et de la solidarité, elle est la condition naturelle, nécessaire de la vie sociale, elle est un fait inéluctable qui s'impose à tous, tant dans la société humaine en général que dans tout groupe de gens ayant un but commun à atteindre.

L'homme ne veut ni ne peut vivre isolé, il ne peut même pas devenir véritablement homme et satisfaire ses besoins matériels et

moraux autrement qu'en société et avec la coopération de ses semblables. Il est donc fatal que tous ceux qui ne s'organisent pas librement, soit qu'ils ne le puissent, soit qu'ils n'en sentent pas la pressante nécessité, aient à subir l'organisation établie par d'autres individus ordinairement constitués en classe ou groupes dirigeants, dans le but d'exploiter à leur propre avantage le travail d'autrui.

Et l'oppression millénaire des masses par un petit nombre de privilégiés a toujours été la conséquence de l'incapacité de la plupart des individus à s'accorder, à s'organiser sur la base de la communauté d'intérêts et de sentiments avec les autres travailleurs pour produire, pour jouir et pour, éventuellement, se défendre des exploiters et des oppresseurs. L'anarchisme vient remédier à cet état de choses avec son principe fondamental d'organisation libre, créée et maintenue par la libre volonté des associés sans aucune espèce d'autorité, c'est-à-dire sans qu'aucun individu ait le droit d'imposer aux autres sa propre volonté. Il est donc naturel que les anarchistes cherchent à appliquer à leur vie privée et à la vie de leur parti ce même principe sur lequel, d'après eux, devrait être fondée toute société humaine.

Certaines polémiques laisseraient supposer qu'il y a des anarchistes réfractaires à toute organisation ; mais, en réalité, les nombreuses, trop nombreuses discussions que nous avons sur ce sujet, même quand elles sont obscurcies par des questions de mots ou envenimées par des questions de personnes, ne concernent, au fond, que le mode et non le principe d'organisation. C'est ainsi que des camarades, en paroles les plus opposés à l'organisation, s'organisent comme les autres et souvent mieux que les autres, quand ils veulent sérieusement faire quelque chose. La question, je le répète, est toute dans l'application.

Je devrais donc regarder avec sympathie l'initiative de ces camarades russes, convaincu comme je le suis qu'une organisation plus générale, mieux tramée, plus constante que celles qui ont été jusqu'ici réalisées par les anarchistes, même si elle n'arrivait pas à éliminer toutes les erreurs, toutes les insuffisances, peut-être inévitables dans un mouvement qui, comme le nôtre, devance les temps et qui, pour cela, se débat contre l'incompréhension, l'indifférence et souvent l'hostilité du plus grand nombre, serait tout au

moins, indubitablement, un important élément de force et de succès, un puissant moyen de faire valoir nos idées.

Je crois surtout nécessaire et urgent que les anarchistes s'organisent pour influencer sur la marche que suivent les masses dans leur lutte pour les améliorations et l'émancipation. Aujourd'hui, la plus grande force de transformation sociale est le mouvement ouvrier (mouvement syndical) et de sa direction dépend, en grande partie, le cours que prendront les événements et le but auquel arrivera la prochaine révolution. Par leurs organisations, fondées pour la défense de leurs intérêts, les travailleurs acquièrent la conscience de l'oppression sous laquelle ils ploient et de l'antagonisme qui les séparent de leurs patrons, ils commencent à aspirer à une vie supérieure, ils s'habituent à la lutte collective et à la solidarité et peuvent réussir à conquérir toutes les améliorations compatibles avec le régime capitaliste et étatiste. Ensuite, c'est ou la révolution ou la réaction.

Les anarchistes doivent reconnaître l'utilité et l'importance du mouvement syndical, ils doivent en favoriser le développement et en faire un des leviers de leur action, s'efforçant de faire aboutir la coopération du syndicalisme et des autres forces de progrès à une révolution sociale qui comporte la suppression des classes, la liberté totale, l'égalité, la paix et la solidarité entre tous les êtres humains. Mais ce serait une illusion funeste que de croire, comme beaucoup le font, que le mouvement ouvrier aboutira de lui-même, en vertu de sa nature même, à une telle révolution. Bien au contraire : dans tous les mouvements fondés sur des intérêts matériels et immédiats (et l'on ne peut établir sur d'autres fondements un vaste mouvement ouvrier), il faut le ferment, la poussée, l'œuvre concertée des hommes d'idées qui combattent et se sacrifient en vue d'un idéal à venir. Sans ce levier, tout mouvement tend fatalement à s'adapter aux circonstances, il engendre l'esprit conservateur, la crainte des changements chez ceux qui réussissent à obtenir des conditions meilleures. Souvent de nouvelles classes privilégiées sont créées, qui s'efforcent de faire supporter, de consolider l'état de choses que l'on voudrait abattre.

D'où la présente nécessité d'organisations proprement anarchistes qui, à l'intérieur comme en dehors des syndicats, luttent

pour l'intégrale réalisation de l'anarchisme et cherchent à stériliser tous les germes de corruption et de réaction.

Mais il est évident que pour atteindre leur but, les organisations anarchistes doivent, dans leur constitution et leur fonctionnement, être en harmonie avec les principes de l'anarchie. Il faut donc qu'elles ne soient en rien imprégnées d'esprit autoritaire, qu'elles sachent concilier la libre action des individus avec la nécessité et le plaisir de la coopération, qu'elles servent à développer la conscience et la capacité d'initiative de leurs membres et soient un moyen éducatif dans le milieu où elles opèrent et une préparation morale et matérielle à l'avenir désiré.

Le projet en question répond-il à ces exigences? Je crois que non. Je trouve qu'au lieu de faire naître chez les anarchistes un plus grand désir de s'organiser, il semble fait pour confirmer le préjugé de beaucoup de camarades qui pensent que s'organiser c'est se soumettre à des chefs, adhérer à un organisme autoritaire, centralisateur, étouffant toute libre initiative. En effet, dans ces statuts sont précisément exprimées les propositions que quelques-uns, contre l'évidence et malgré nos protestations, s'obstinent à attribuer à tous les anarchistes qualifiés d'organiseurs.

Examinons.

Tout d'abord, il me semble que c'est une idée fausse (et en tout cas irréalisable) de réunir tous les anarchistes en une Union générale, c'est-à-dire, ainsi que le précise le projet, en **une seule** collectivité révolutionnaire active.

Nous, anarchistes, nous pouvons nous dire tous du même parti si, par le mot parti, on entend l'ensemble de tous ceux qui sont d'**un même côté**, qui ont les mêmes aspirations générales, qui, d'une manière ou d'une autre, luttent pour la même fin contre des adversaires et des ennemis communs.

Mais cela ne veut pas dire qu'il soit possible - et peut-être n'est-il pas désirable - de nous réunir tous en une même association déterminée.

Les milieux et les conditions de lutte diffèrent trop, les modes possibles d'action qui se partagent les préférences des uns et des autres sont trop nombreux et trop nombreuses aussi les différences de tempérament et les incompatibilités personnelles pour

qu'une Union générale, réalisée sérieusement, ne devienne pas un obstacle aux activités individuelles et peut-être même une cause de plus âpres luttes intestines, plutôt qu'un moyen pour coordonner et totaliser les efforts de tous.

Comment, par exemple, pourrait-on organiser de la même manière et avec le même personnel, une association publique faite pour la propagande et l'agitation au milieu des masses et une société secrète, contrainte par les conditions politiques où elle opère à cacher à l'ennemi ses buts, ses moyens, ses agents ? Comment la même tactique pourrait-elle être adoptée par les **éducationnistes** persuadés qu'il suffit de la propagande et de l'exemple de quelques-uns pour transformer graduellement les individus et, par conséquent, la société, et les **révolutionnaires** convaincus de la nécessité d'abattre par la violence un état de choses qui ne se soutient que par la violence, et de créer, contre la violence des oppresseurs, les conditions nécessaires au libre exercice de la propagande et à l'application pratique des conquêtes idéales ? Et comment garder unis des gens qui, pour des raisons particulières, ne s'aiment ni ne s'estiment et, pourtant, peuvent également être de bons et utiles militants de l'anarchisme ?

D'autre part, les auteurs du projet déclarent inepte l'idée de créer une organisation réunissant les représentants des diverses tendances de l'anarchisme. Une telle organisation, disent-ils, *« incorporant des éléments théoriquement et pratiquement hétérogènes, ne serait qu'un assemblage mécanique d'individus qui ont une conception différente de toutes les questions concernant le mouvement anarchiste ; elle se désagrègerait infailliblement à peine mise à l'épreuve des faits et de la vie réelle »*.

Fort bien. Mais alors, s'ils reconnaissent l'existence des anarchistes des autres tendances, ils devront leur laisser le droit de s'organiser à leur tour et de travailler pour l'anarchie de façon qu'ils croient la meilleure. Ou bien prétendront-ils mettre hors de l'anarchisme, excommunier tous ceux qui n'acceptent pas leur programme ?

Ils disent bien vouloir regrouper en une seule organisation tous les **éléments sains** du mouvement libertaire, et, naturellement, ils auront tendance à juger **sains** seulement ceux qui pensent comme eux. Mais que feront-ils des éléments **malsains** ?

Certainement il y a, parmi ceux qui se disent anarchistes, comme dans toute collectivité humaine, des éléments de différentes valeurs et, qui pis est, il en est qui font circuler au nom de l'anarchisme des idées qui n'ont avec lui que de bien douteuses affinités. Mais comment éviter cela ? La **vérité anarchiste** ne peut pas et ne doit pas dépendre des décisions de majorités réelles ou fictives. Il est seulement nécessaire - et il serait suffisant - que tous aient et exercent le plus ample droit de libre critique et que chacun puisse soutenir ses propres idées et choisir ses propres compagnons. Les faits jugeront en dernière instance et donneront raison à qui a raison.

Abandonnons donc l'idée de réunir tous les anarchistes en une seule organisation, considérons cette Union générale que nous proposent les Russes comme ce qu'elle serait en réalité : l'union d'un certain nombre d'anarchistes, et voyons si le mode d'organisation proposé est conforme aux principes et aux méthodes anarchistes et s'il peut aider au triomphe de l'anarchisme. Encore une fois, il me semble que non. Je ne mets pas en doute le sincère anarchisme de ces camarades russes ; ils veulent réaliser le communisme anarchiste et cherchent la manière d'y arriver le plus vite possible. Mais il ne suffit pas de vouloir une chose, il faut encore employer les moyens opportuns pour l'obtenir, de même que pour aller à un endroit il faut prendre la route qui y conduit, sous peine d'arriver en tout autre lieu. Or, toute organisation proposée étant du type autoritaire, non seulement elle ne faciliterait pas le triomphe du communisme anarchiste, mais fausserait l'esprit anarchiste et aurait des résultats contraires à ceux que ses organisateurs en attendent.

En effet, cette Union générale consisterait en autant d'organisations partielles qu'il y aurait de **secrétariats** pour en diriger **idéologiquement** l'œuvre politique et technique, et il y aurait un **comité exécutif de l'union** chargé d'exécuter les décisions prises par l'union, de « diriger » l'idéologie et l'organisation des groupes conformément à l'idéologie et à la ligne de tactique générale de l'union.

Est ce là de l'anarchisme ? C'est, à mon avis, un gouvernement et une église. Il y manque, il est vrai, la police et les baïonnettes,

comme manquent les fidèles disposés à accepter l'idéologie dictée d'en haut, mais cela signifie simplement que ce gouvernement serait un gouvernement impuissant et impossible, et que cette église serait une pépinière de schismes et d'hérésies. L'esprit, la tendance restent autoritaires et l'effet éducatif serait toujours anti-anarchiste.

Ecoutez plutôt: « *L'organe exécutif du mouvement libertaire général - l'Union anarchiste - adopte le principe de la responsabilité collective ; toute l'Union sera responsable de l'activité révolutionnaire et politique de chacun de ses membres, et chaque membre sera responsable de l'activité révolutionnaire et politique de l'Union.* »

Et après cette négation absolue de toute indépendance individuelle, de toute liberté d'initiative et d'action, les promoteurs, se souvenant d'être anarchistes, se disent fédéralistes et tonnent contre la centralisation dont les résultats inévitables sont, disent-ils, l'asservissement et la mécanisation de la vie sociale et de la vie des partis.

Mais si l'Union est responsable de ce que fait chacun de ses membres, comment laisser à chaque membre en particulier et aux différents groupes la liberté d'appliquer le programme commun de la façon qu'ils jugent la meilleure? Comment peut-on être responsable d'un acte si l'on n'a pas la faculté de l'empêcher? Donc l'Union, et pour elle le comité exécutif, devrait surveiller l'action de tous les membres en particulier et leur prescrire ce qu'ils ont à faire ou à ne pas faire, et comme le désaveu du fait accompli n'atténue pas une responsabilité formellement acceptée d'avance, personne ne pourrait faire quoi que ce soit, avant d'en avoir obtenu l'approbation, la permission du comité. Et, d'autre part, un individu peut-il accepter la responsabilité des actes d'une collectivité avant de savoir ce qu'elle fera, et comment peut-il l'empêcher de faire ce qu'il désapprouve ?

De plus, les auteurs du Projet disent que c'est l'Union qui veut et qui dispose. Mais quand on dit volonté de l'Union, entend-on volonté de tous ses membres? En ce cas, pour que l'Union puisse agir, il faudrait que tous ses membres, sur toutes les questions, aient toujours exactement la même opinion. Or, il est naturel que tous soient d'accord sur les principes généraux et fondamentaux,

sans quoi ils ne seraient pas unis, mais on ne peut supposer que des êtres pensants soient tous et toujours du même avis sur ce qu'il convient de faire en toutes circonstances et sur le choix des personnes à qui confier la charge de diriger et d'exécuter.

En réalité, ainsi qu'il résulte du texte même du Projet, par volonté de l'Union on ne peut entendre que la volonté exprimée par des congrès qui nomment et contrôlent le comité exécutif et décident sur toutes les questions importantes. Les congrès, naturellement, seraient composés de représentants élus à la majorité dans chaque groupe adhérent et ces représentants décideraient de ce qui serait à faire, toujours à la majorité des voix.

Donc, dans la meilleure hypothèse, les décisions seraient prises par une majorité de majorité qui pourrait fort bien, en particulier quand les opinions en présence seraient plus de deux, ne plus représenter qu'une minorité.

Il est, en effet, à remarquer que, dans les conditions où vivent et luttent les anarchistes, leurs congrès sont encore moins représentatifs que ne le sont les parlements bourgeois, et leur contrôle sur les organes exécutifs, si ceux-ci ont un pouvoir autoritaire, se produit rarement à temps et de manière efficace. Aux congrès anarchistes, en pratique, va qui veut et qui peut, qui a ou trouve l'argent nécessaire et n'est pas empêché par des mesures policières. On y rencontre autant de ceux qui représentent eux-mêmes seulement ou un petit nombre d'amis, que ceux qui portent réellement les opinions et les désirs d'une nombreuse collectivité. Et sauf les précautions à prendre contre les traîtres et les espions, et aussi à cause même de ces précautions nécessaires, une sérieuse vérification des mandats et de leur valeur est impossible.

De toute façon, nous sommes en plein système majoritaire, en plein parlementarisme.

On sait que les anarchistes n'admettent pas le gouvernement de la majorité (**démocratie**), pas plus qu'ils n'admettent le gouvernement d'un petit nombre (**aristocratie**, **oligarchie**, ou dictature de classe ou de parti), ni celui d'un seul (**autocratie**, **monarchie** ou dictature personnelle).

Les anarchistes ont mille fois fait la critique du gouvernement dit de majorité qui, dans l'application pratique, conduit toujours à la

domination d'une petite minorité. Faudra-t-il la refaire encore une fois à l'usage de nos camarades russes ?

Certes les anarchistes reconnaissent que, dans la vie en commun, il est souvent nécessaire que la minorité se conforme à l'avis de la majorité. Quand il y a nécessité ou utilité évidente de faire une chose et que, pour le faire, il faut le concours de tous, le petit nombre doit sentir la nécessité de s'adapter à la volonté du grand nombre. D'ailleurs en général, pour vivre ensemble en paix et sous un régime d'égalité, il est nécessaire que tous soient animés d'un esprit de concorde, de tolérance, de souplesse. Mais cette adoption d'une partie des associés à l'autre partie doit être réciproque, volontaire, dériver de la conscience de la nécessité de chacun de ne pas paralyser la vie sociale par son obstination. C'est un idéal qui, peut-être, dans la pratique de la vie sociale générale, sera difficile à réaliser de façon absolue, mais il est certain que tout groupement humain est d'autant plus voisin de l'anarchie que l'accord entre la minorité et la majorité est plus libre, plus spontané, et imposé seulement par la nature des choses

Donc, si les anarchistes nient à la majorité le droit de gouverner dans la société humaine générale, où l'individu est pourtant contraint d'accepter certaines restrictions parce qu'il ne peut s'isoler sans renoncer aux conditions de la vie humaine, s'ils veulent que tout se fasse par libre accord entre tous comment serait-il possible qu'ils adoptent le gouvernement de la majorité dans leurs associations essentiellement libres et volontaires et qu'ils commencent par déclarer qu'ils se soumettront aux décisions de la majorité avant même de savoir ce qu'elles seront ?

Que l'anarchie, l'organisation libre sans domination de la majorité sur la minorité, et vice versa, soit qualifiée, par ceux qui ne sont pas anarchistes, d'utopie irréalisable ou seulement réalisable dans un très lointain avenir, cela se comprend ; mais il est inconcevable que ceux qui professent des idées anarchistes et voudraient réaliser l'anarchie, ou tout au moins s'en approcher sérieusement aujourd'hui plutôt que demain, que ceux-là même renient les principes fondamentaux de l'anarchisme dans l'organisation même par laquelle ils se proposent de combattre pour son triomphe.

Une organisation anarchiste doit, selon moi, être établie sur des bases bien différentes de celles que nous proposent ces camarades russes. Pleine autonomie, pleine indépendance et, par conséquent, pleine responsabilité des individus et des groupes ; libre accord entre ceux qui croient utile de s'unir pour coopérer à une œuvre commune, devoir moral de maintenir les engagements pris et de ne rien faire qui soit en contradiction avec le programme accepté. Sur ces bases, s'adoptent les formes pratiques, les instruments aptes à donner une vie réelle à l'organisation : groupes, fédérations, réunions, congrès, comités chargés de la correspondance ou d'autres fonctions. Mais tout cela doit être fait librement, de manière à ne pas entraver la pensée et l'initiative des individus et seulement pour donner plus de portée à des effets qui seraient impossibles ou à peu près inefficaces s'ils étaient isolés.

De cette manière, les congrès, dans une organisation anarchiste, tout en souffrant, en tant que corps représentatifs, de toutes les imperfections que j'ai signalées, sont exempts de tout autoritarisme parce qu'ils ne font pas la loi ; n'imposent pas aux autres leurs propres délibérations. Ils servent à maintenir et à étendre les rapports personnels entre les camarades les plus actifs, à résumer et provoquer l'étude de programmes sur les voies et moyens d'action, à faire connaître à tous la situation des diverses régions et l'action la plus urgente en chacune d'elles, à formuler les diverses opinions ayant cours parmi les anarchistes et à en faire une sorte de statistique ; et leurs décisions ne sont pas des règles obligatoires, mais des suggestions, des conseils, des propositions à soumettre à tous les intéressés, elles ne deviennent obligatoires et exécutives que pour ceux qui les acceptent et jusqu'au point où ils les acceptent. Les organes administratifs qu'ils nomment - commission de correspondance, etc. - n'ont aucun pouvoir de direction, ne prennent d'initiatives que pour le compte de ceux qui sollicitent et approuvent ces initiatives, n'ont aucune autorité pour imposer leurs propres vues qu'ils peuvent assurément soutenir et propager en tant que groupes de camarades, mais qu'ils ne peuvent pas présenter comme opinion officielle de l'organisation. Ils publient les résolutions des congrès, les opinions et propositions que groupes et individus leur communiquent ; ils sont utiles à qui veut s'en servir pour de plus faciles rela-

tions entre les groupes et pour la coopération entre ceux qui sont d'accord sur diverses initiatives, mais libre à chacun de correspondre directement avec qui bon lui semble ou de se servir d'autres comités nommés par des groupements spéciaux. Dans une organisation anarchiste, chaque membre peut professer toutes les opinions et employer toutes les tactiques qui ne sont pas en contradiction avec les principes acceptés et ne nuisent pas à l'activité des autres. En tout cas, une organisation donnée dure aussi longtemps que les raisons d'union sont plus fortes que les raisons de dissolution; dans le cas contraire, elle se dissout et laisse place à d'autres groupements plus homogènes. Certes la durée, la permanence d'une organisation est condition de succès dans la longue lutte que nous avons à soutenir et, d'autre part, il est naturel que toute institution aspire, par instinct, à durer indéfiniment. Mais la durée d'une organisation libertaire doit être la conséquence de l'affinité spirituelle de ses membres et des possibilités d'adaptation de sa constitution aux changements des circonstances; quand elle n'est plus capable d'une mission utile, le mieux est qu'elle meure.

Ces camarades russes trouveront peut-être qu'une organisation telle que je la conçois et telle qu'elle a été réalisée, plus ou moins bien, à différentes époques, est de peu d'efficacité. Je comprends. Ces camarades sont obsédés du succès des bolchevistes dans leur pays; ils voudraient, à l'instar des bolchevistes, réunir les anarchistes en une sorte d'armée disciplinée qui, sous la direction idéologique et pratique de quelques chefs, marchât, compacte, à l'assaut des régimes actuels et qui, la victoire matérielle obtenue, dirigeât la constitution de la nouvelle société. Et peut-être est-il vrai qu'avec ce système, en admettant que des anarchistes s'y prêtent et que les chefs soient des hommes de génie, notre force matérielle deviendrait plus grande. Mais pour quels résultats? N'advierait-il pas de l'anarchisme ce qui est advenu en Russie du socialisme et du communisme? Ces camarades sont impatients du succès, nous le sommes aussi, mais il ne faut pas, pour vivre et vaincre, renoncer aux raisons de la vie et dénaturer le caractère de l'éventuelle victoire. Nous voulons combattre et vaincre, mais comme anarchiste et pour l'anarchie.

E. Malatesta (1927)

La synthèse anarchiste

Par Sébastien Faure

Les trois courants anarchistes

En France, comme dans la plupart des autres pays, on distingue trois grands courants anarchistes qu'on peut désigner ainsi :

- l'anarcho-syndicalisme ;
- le communisme libertaire ;
- l'individualisme anarchiste.

Il était naturel et fatal que, parvenue à un certain développement, une idée aussi vaste que l'anarchisme aboutit à cette triple manifestation de vie.

Un mouvement **philosophique et social**, c'est-à-dire d'idée et d'action, se proposant de faire table rase de toutes les institutions autoritaires, devait nécessairement donner naissance à ces distinctions que déterminent obligatoirement la variété des situations, des milieux et des tempéraments, la diversité des sources auxquelles s'alimentent les innombrables formations individuelles et la prodigieuse multiplicité des événements.

Anarcho-syndicalisme, communisme libertaire, individualisme anarchiste, ces trois courants existent et rien ni personne ne peut empêcher qu'ils soient. Chacun d'eux représente une force, une force qu'il n'est ni possible ni souhaitable d'abattre. Pour s'en convaincre, il suffit de se situer - en anarchiste tout court et uniquement - au cœur même du gigantesque effort à accomplir pour ruiner le principe d'autorité. Alors, on a conscience de l'appoint indispensable que, dans le combat à livrer, chacun de ces trois courants fournit.

Ces trois courants sont distincts, mais ils ne s'opposent pas.

J'ai, maintenant, trois questions à poser :

- la première va des anarcho-syndicalistes aux communistes libertaires et aux individualistes anarchistes ;

- la deuxième va des communistes libertaires aux anarcho-syndicalistes et aux individualistes anarchistes ;
- la troisième va des individualistes anarchistes aux anarcho-syndicalistes et aux communistes libertaires.

Voici la première :

« Considéré comme mouvement social et action populaire, l'anarchisme, s'il envisage l'heure où, fatalement, il livrera au monde capitaliste et autoritaire l'assaut décisif que nous exprimons par ce mot, la révolution sociale, l'anarchisme peut-il se passer du concours des masses imposantes que groupent dans leur sein, sur le terrain du travail, les organisations syndicales? »

Je pense que ce serait folie que d'espérer la victoire sans la participation au bouleversement libérateur - participation active, efficiente, brutale et persistante - de ces masses laborieuses, plus intéressées en bloc que qui que ce soit à la transformation sociale.

Je ne dis pas et je ne pense pas que, en prévision de la collaboration nécessaire, en période de fermentation et d'action révolutionnaires, des forces syndicalistes et des forces anarchistes, les unes et les autres doivent, d'ores et déjà, s'unir, s'associer, se confondre, ne former qu'un tout homogène et compact. Mais je pense et je dis, avec mon vieil ami Malatesta :

« Les anarchistes doivent reconnaître l'utilité et l'importance du mouvement syndical, ils doivent en favoriser le développement et en faire un des leviers de leur action, s'efforçant de faire aboutir la coopération du syndicalisme et des autres forces de progrès à une révolution sociale qui comporte la suppression des classes, la liberté totale, l'égalité, la paix et la solidarité entre tous les êtres humains. Mais ce serait une illusion funeste que de croire, comme beaucoup le font, que le mouvement ouvrier aboutira de lui-même, en vertu de sa nature même, à une telle révolution. Bien au contraire : dans tous les mouvements fondés sur des intérêts matériels et immédiats (et l'on ne peut établir sur d'autres fondements un vaste mouvement ouvrier), il faut le ferment, la poussée, l'œuvre concertée des hommes d'idées qui combattent et se sacrifient en vue d'un idéal à venir. Sans ce levier, tout mouvement tend fatalement à s'adapter aux cir-

constances, il engendre l'esprit conservateur, la crainte des changements chez ceux qui réussissent à obtenir des conditions meilleures. Souvent de nouvelles classes privilégiées sont créées, qui s'efforcent de faire supporter, de consolider l'état de choses que l'on voudrait abattre.

« D'où la pressante nécessité d'organisations proprement anarchistes qui, à l'intérieur comme en dehors des syndicats, luttent pour l'intégrale réalisation de l'anarchisme et cherchent à stériliser tous les germes de corruption et de réaction. »

On le voit : il ne s'agit pas plus de lier organiquement le mouvement anarchiste au mouvement syndicaliste que le syndicalisme à l'anarchisme ; il n'est question que d'agir, à l'intérieur comme en dehors des syndicats, pour l'intégrale réalisation de l'idéal anarchiste.

Et je demande aux communistes libertaires et aux individualistes anarchistes quelles raisons de principe ou de fait, raisons essentielles, fondamentales, ils peuvent opposer à un anarcho-syndicalisme ainsi conçu et pratiqué ?

Voici la deuxième question :

« Ennemi irréductible de l'exploitation de l'homme par l'homme, engendrée par le régime capitaliste, et de la domination de l'homme sur l'homme, enfantée par l'Etat, l'anarchisme peut-il concevoir la suppression effective et totale de la première sans la suppression du régime capitaliste et la mise en commun (le communisme libertaire) des moyens de production, de transport et d'échange ? Et peut-il concevoir l'abolition effective et totale de la seconde sans l'abolition définitive de l'Etat et de toutes les institutions qui en découlent ? »

Et je demande aux anarcho-syndicalistes et aux individualistes anarchistes ¹ quelles raisons de principe ou de fait, raisons essentielles, fondamentales, ils peuvent opposer à un communisme libertaire ainsi conçu et pratiqué.

1. Etant bien entendu, ainsi que les communistes libertaires l'ont « explicitement » déclaré à Orléans, que, au sein de la commune libertaire, telle qu'ils la conçoivent, « toutes les formes d'association seront libres, depuis la colonie intégrale jusqu'au travail et à la consommation individuels ».

Voici la troisième et dernière question :

« L'anarchisme étant, d'une part, l'expression la plus haute et la plus nette de la réaction de l'individu contre l'oppression politique, économique et morale que font peser sur lui toutes les institutions autoritaires et, d'autre part, l'affirmation la plus ferme et la plus précise du droit de tout individu à son épanouissement intégral par la satisfaction de ses besoins dans tous les domaines, l'anarchisme peut-il concevoir la réalisation effective et totale de cette réaction et de cette affirmation par un moyen meilleur que celui d'une culture individuelle poussée le plus possible dans le sens d'une transformation sociale, brisant tous les rouages de contrainte et de répression? »

Et je demande aux anarcho-syndicalistes et aux communistes libertaires, quelles raisons de principe ou de fait, raisons essentielles, fondamentales, ils peuvent opposer à un individualisme anarchiste ainsi conçu et pratiqué. Ces trois courants sont appelés à se combiner.

La synthèse anarchiste

De tout ce qui précède et, notamment, des trois questions ci-dessus, il résulte :

1. Que ces trois courants - anarcho-syndicalisme, communisme libertaire et individualisme anarchiste -, courants distincts mais non contradictoires, n'ont rien qui les rende inconciliables, rien qui les oppose essentiellement, rien qui proclame leur incompatibilité, rien qui les empêche de vivre en bonne intelligence, voire de se concerter en vue d'une propagande et d'une action communes ;

2. Que l'existence de ces trois courants non seulement ne saurait, en aucune façon et à aucun degré, nuire à la force totale de l'anarchisme, mouvement philosophique et social envisagé, comme il convient, dans toute son ampleur, mais encore **peut** et, logiquement, **doit** contribuer à la force d'ensemble de l'anarchisme ;

3. Que chacun de ces courants a sa place marquée, son rôle, sa mission au sein du mouvement social large et profond qui, sous le nom

de l'anarchisme, a pour but l'instauration d'un milieu social qui assurera à tous et à chacun le maximum de bien-être et de liberté;

4. Que, dans ces conditions, l'anarchisme peut être assimilé à ce que, en chimie, on appelle un corps composé, c'est-à-dire un corps formé par la combinaison de plusieurs éléments.

Ce corps composé est constitué par la combinaison de ces trois éléments : l'anarcho-syndicalisme, le communisme libertaire et l'individualisme anarchiste.

Sa formule chimique pourrait être S.2 C.2 I.2.

Selon les événements, les milieux, les sources multiples d'où jaillissent les courants qui composent l'anarchisme, le dosage des trois éléments est appelé à varier. A l'analyse, l'expérimentation révèle ce dosage ; à la synthèse, le corps composé se reforme et si, ici, tel élément l'emporte, il se peut que, là, ce soit tel ou tel autre.

S.3 C.2 I.1 ; ou bien : S.2 C.3 I.1 ; ou encore : S.1 C.2 I.3 ; la formule peut attester des proportions variables, localement, régionalement, nationalement ou internationalement.

Mais toujours est-il que ces trois éléments : anarcho-syndicaliste, communiste libertaire et individualiste anarchiste (S. C. I.) sont faits pour se combiner et pour constituer, en s'amalgamant, ce que j'appelle : « **La synthèse anarchiste** ».

Comment se fait-il que l'existence de ces trois courants ait affaibli le mouvement anarchiste ?

Parvenu à ce point de ma démonstration, il faut se demander comment il se fait que, ces dernières années surtout, en France tout particulièrement, l'existence de ces trois éléments anarchistes, loin d'avoir fortifié le mouvement libertaire, ait eu pour résultat de l'affaiblir.

Et ce problème, posé en termes clairs, il importe qu'il soit étudié et résolu de façon également limpide.

La réponse est facile, mais elle exige, de la part de tous, sans exception, une grande loyauté.

Je dis que ce n'est pas l'existence même de ces trois éléments - l'anarcho-syndicalisme, le communisme libertaire et l'individua-

lisme anarchiste - qui a causé la faiblesse ou, plus exactement, l'affaiblissement relatif de la pensée et de l'action anarchistes, mais uniquement la position qu'ils ont prise les uns par rapport aux autres : position de guerre ouverte, acharnée, implacable.

Chaque fraction, au cours de ces néfastes déchirements, a déployé une malveillance égale. Chacune s'est ingéniée à dénaturer les thèses des deux autres, à en pousser jusqu'au ridicule les affirmations et les négations, à en boursoufler ou à en atténuer les lignes essentielles jusqu'à faire d'elles une odieuse caricature.

Chaque tendance a dirigé contre les autres les manœuvres les plus perfides et s'est servie des armes les plus meurtrières.

Si, à défaut d'entente entre elles, ces trois tendances eussent été moins enragées à guerroyer les unes contre les autres; si l'activité dépensée à lutter, à l'intérieur et à l'extérieur des groupements divers, l'eût été à batailler, même séparément, contre l'ennemi commun, le mouvement anarchiste de ce pays eut pris, à la faveur des circonstances, une ampleur considérable, une force surprenante.

Mais la guerre intestine, de tendance contre tendance, souvent même de personnalité contre personnalité, a tout empoisonné, corrompu, vicié, stérilisé, tout jusqu'aux campagnes qui eussent dû grouper autour de nos chères idées les cœurs et les consciences épris de liberté et de justice qui sont, dans les milieux populaires surtout, beaucoup moins rares qu'on ne se plaît à le prétendre.

Chaque courant a craché, bavé, vomi sur les courants voisins, afin de salir ceux-ci et de donner à penser que lui seul était propre.

Et, devant le spectacle lamentable de ces divisions et des agissements odieux qu'elles suscitaient de part et d'autre, nos groupements, les uns comme les autres, se sont peu à peu vidés du meilleur de leur contenu et nos forces se sont épuisées les unes contre les autres, au lieu de s'unir dans la bataille à livrer contre l'ennemi commun : le principe de l'autorité. **Voilà la vérité.**

Le mal et le remède

Le mal est grand ; il peut, il doit n'être que passager, et le remède se trouve à la portée de notre main.

Ceux qui ont lu attentivement et sans parti pris les lignes qui précèdent le devinent sans effort : le remède consiste à se pénétrer

de l'idée de la synthèse anarchiste et à appliquer au plus tôt et le mieux possible cette synthèse ¹.

De quoi souffre le mouvement anarchiste ?

De la guerre au couteau que se font les trois éléments qui le composent.

Si, par leur origine, leur caractère, leurs méthodes de propagande, d'organisation et d'action, ces éléments sont condamnés à se dresser les uns contre les autres, le remède que je propose ne vaut rien ; il est inapplicable ; il serait inopérant ; abstenons-nous d'y recourir et cherchons autre chose.

Par contre, si les oppositions ci-dessus n'existent pas et, à plus forte raison, si les éléments - anarcho-syndicaliste, communiste libertaire et individualiste anarchiste - sont faits pour se combiner et former une sorte de synthèse anarchiste ², il faut - non pas demain, mais aujourd'hui - tenter la réalisation de cette synthèse.

Je n'ai rien découvert et je ne propose rien de nouveau : Luigi Fabbri et quelques camarades russes (Voline, Fléchine, Mollie Steimer), avec qui j'ai causé longtemps ces jours-ci, m'ont affirmé que cet essai de réalisation a été tenté en Italie, au sein de l'Union anarchiste italienne et, en Ukraine, au sein du Nabat et que ces deux tentatives ont donné les meilleurs résultats, que seuls ont brisé le triomphe du fascisme en Italie et la victoire du bolchevisme en Ukraine.

Il existe, en France, comme un peu partout, de nombreux groupes ayant déjà appliqué et appliquant couramment les données de la synthèse anarchiste (je n'en veux citer aucun, afin de n'en omettre aucun), groupes dans lesquels anarcho-syndicalistes, communistes libertaires et individualistes anarchistes travaillent en bon accord ; et ces groupes ne sont ni les moins nombreux ni les moins actifs.

1. L'expression **synthèse anarchiste** doit être prise, ici, dans le sens de rassemblement, d'association, d'organisation et d'entente de tous les éléments humains qui se réclament de l'idéal anarchiste.

2. Parlant d'association et étudiant s'il est possible et désirable que tous ces éléments se réunissent, je ne pouvais qu'appeler **synthèse anarchiste** ce rassemblement, cette base d'organisation.

Autre chose est la synthèse des **théories** anarchistes. Sujet extrêmement important que je me propose de traiter quand mon état de santé et les circonstances me le permettront.

Ces quelques faits (et j'en pourrais citer d'autres) démontrent que l'application de la synthèse est possible. Je ne dis pas, je ne pense pas qu'elle se fera sans lenteur ni difficulté. Comme tout ce qui est encore nouveau elle se heurtera aux incompréhensions, aux résistances, voire même aux hostilités. S'il faut rester impassibles, nous le resterons ; s'il faut résister aux critiques et à la malveillance, nous résisterons. Nous avons conscience que le salut est là et nous sommes certains que, tôt ou tard, les anarchistes y viendront. C'est pourquoi nous ne nous laisserons pas décourager.

Ce qui, dans des circonstances mémorables, s'est fait en Italie, en Espagne, en Ukraine ; ce qui se fait dans maintes localités de France, peut se faire et, sous la poussée des événements, se fera dans tout le pays.

Appel à tous les compagnons quel que soit leur pays d'origine résidant en France

Le débat sur la **synthèse anarchiste**, comme base d'une organisation anarchiste entièrement nouvelle en France, est et reste ouvert. Il n'est pas question de l'étouffer. Pour qu'il soit fécond, il est indispensable qu'il se poursuive dans une atmosphère de franchise, de loyauté et de camaraderie. Sinon, loin de cicatriser la plaie, il ne ferait que l'envenimer.

Mais je sais qu'il existe un nombre considérable de camarades qui, las de nos querelles intestines et pénétrés du préjudice incalculable qu'elles portent à notre propagande, aspirent à y mettre fin.

C'est à ceux-là, que sans plus attendre, je m'adresse, au nom de cette initiative individuelle tant en honneur, naguère encore, dans les milieux libertaires.

Et je dis à tous ces camarades sans distinction de tendance : ne laissons pas le mal empirer. N'attendons pas qu'il ait fait dans le mouvement anarchiste, de tels ravages qu'il faille, pour le ramener au point où il devrait être aujourd'hui, des années d'efforts et de lutte. On a beau mettre les bouchées doubles, le temps perdu ne se rattrape pas. Ne renvoyons donc pas au lendemain ce que nous pouvons et devons faire aujourd'hui même.

Agissons tout de suite.

Gardons-nous de chercher à établir la balance des responsabilités personnelles ou collectives. Reconnaissons sincèrement et courageusement que chacun de nous a sa part de responsabilité. Passons l'éponge sur nos torts réciproques et prenons l'engagement de ne plus remuer ces tristesses.

Faisons à la grande idée, qui nous unit tous – anarcho-syndicalistes, communistes libertaires ou individualistes anarchistes –, le sacrifice – facile après tout – de nos ressentiments et de nos amours-propres. Une fois pour toutes, sincèrement, véritablement, chassons de notre esprit toute irritation, et de notre cœur toute amertume.

Jamais le resserrement de nos forces a été plus indispensable et il ne fut jamais plus urgent ; aux difficultés de la bataille formidable que nous avons à mener, seuls, contre le monde d'ennemis que nous avons l'opiniâtre volonté d'abattre, s'ajoute, pressante autant que terrible, la triple menace du fascisme, du bolchevisme et de la guerre.

Hâtons-nous. Ne perdons plus un seul jour.

Les circonstances veulent que, présentement, le cœur de l'anarchisme mondial et le foyer de son activité se trouvent en France. Songeons que, par dizaines et dizaines de milliers, des camarades d'origine étrangère sont réfugiés dans ce pays. Ne perdons pas de vue qu'ils placent en nous leurs espoirs et leur confiance ; cessons de leur donner l'affligeant spectacle de nos luttes fratricides.

Reconstituons au plus tôt l'immense famille dans laquelle, en attendant que les frontières de leur pays d'origine leur redeviennent accessibles, ces proscrits pourront réchauffer leurs cœurs et conserver, étincelant, le flambeau de leurs convictions.

Ayons conscience de nous quereller, c'est, dans les circonstances actuelles, presque trahir la cause dont les événements internationaux et l'abominable répression qui en est la suite nous ont confié la défense sacrée.

Plus nous sommes divisés et plus nous sommes faibles ; plus nous redeviendrons unis et solidaires et plus nous redeviendrons forts.

Cette vérité banale, ne l'oublions pas, ne l'oublions plus. Puisse-t-elle désormais, dans toute la mesure du possible, tracer à chacun de nous sa ligne de conduite !

Un mot à mes chers amis de l'Association des fédéralistes anarchistes (AFA)

Mes chers amis,

Je vous connais presque tous personnellement et je sais quel est votre état d'esprit.

J'ai le sentiment que tous vous approuverez l'initiative que je prends et qu'aurait pu prendre tout comme moi n'importe lequel d'entre vous, s'il y eût songé.

Vous estimerez donc que, d'une part, il convient de répandre à profusion cette idée de la synthèse anarchiste servant de base à un regroupement entièrement nouveau des forces anarchistes et que, d'autre part, il faut de toute urgence donner à cette idée une forme pratique, une application positive.

Notre organisation (l'AFA) date d'hier. Cette extrême jeunesse lui vaut le précieux avantage de n'avoir pas été mêlée - en tant que groupement - aux déplorables conflits qui rongent et affaiblissent notre mouvement.

Je vous confie le soin de répandre partout la bonne nouvelle de la synthèse anarchiste. C'est à vous que les circonstances confèrent le droit et imposent le devoir de regrouper, sur la base de cette synthèse loyalement et fraternellement appliquée, les forces anarchistes résidant en France. Vite, vite, prenez à votre tour l'initiative de ce regroupement.

Convoquez, dès que possible, tous les camarades de votre localité ou quartier - sans distinction de tendance - que vous savez ou supposez être disposés à se grouper ou regrouper pour donner à notre chère propagande plus de cohésion, de rayonnement et d'efficacité.

Mettez en pratique ce paragraphe de notre projet d'organisation : « Chaque groupe fixera lui-même son mode de recrutement et d'organisation intérieure. »

Gardez-vous de demander à qui que ce soit qu'il abdique quoi que ce soit de ses préférences personnelles. Que chacun, au contraire, reste fidèle à la fraction qui cadre le mieux avec son tempérament, sa formation libertaire, sa conception anarchiste, les moyens de propagande dont il dispose, les méthodes de combat

auxquelles il est le plus apte, le milieu de travail ou d'agitation auquel il appartient, le genre de vie qu'il mène, ses occupations professionnelles, etc.

Il n'est pas question de fabriquer une sorte d'anarchiste type tiré à quelques milliers d'exemplaires et, partant, dénué de toute personnalité, caractère propre ou originalité.

Il s'agit seulement de rassembler, dans une atmosphère de franchise et de bonne amitié, tous ceux qui luttent activement contre l'exploitation et la domination que subissent individuellement et collectivement tous ceux qui travaillent à la conquête positive, pour tous et pour chacun du bien-être et de la liberté.

Le champ est vaste. Que chacun y choisisse sa place, mais que d'efforts peuvent être associés !

Antiparlementaire, anticapitaliste, antireligieux, anti-étatiste, antimilitariste, est-il un anarchiste, un seul, qui ne soit pas tout cela ?

Faites appel à tous.

La confiance, l'élan, l'enthousiasme renaîtront. Que de grandes et fortes actions nous pourrons engager et que de belles et nobles campagnes nous pourrons entreprendre et mener à bien, cœurs fraternels et bras unis !...

Chers compagnons !

On ne manquera pas de ricaner, par-ci, par-là, et de se livrer aux plaisanteries faciles sur cet appel à l'embrassade générale.

Vous ne vous laisserez pas émouvoir par ces ricanements.

Ne vaut-il pas mieux, entre anarchistes, s'embrasser que se mordre, travailler ensemble que les uns contre les autres, vivre en paix que se faire la guerre ?

Nous sommes à la fois pleins de haine et d'amour.

Notre haine, nous en dirigeons toutes les forces contre les tenants et suppôts de l'autorité.

Notre amour, nous en gardons tous les ressorts puissants pour les associer à ceux des anarchistes qui, comme nous, aiment la liberté et luttent pour elle.

Que, à l'exception de ceux qui, réfractaires à l'idée même de l'organisation, préfèrent militer isolément, tous les compagnons apportent leur adhésion à notre association. Qu'ils se rallient aux groupes déjà existants. Que, dans les localités où il n'y a pas de

groupe, ils en forment un et travaillent ensuite à le rendre nombreux et actif.

Attelons-nous à la besogne. Consacrons-nous à celle-ci avec passion et persévérance.

Sébastien Faure (1928)

La synthèse anarchiste

Par Voline

On désigne par « synthèse anarchiste » une tendance qui se fait actuellement jour au sein du mouvement libertaire, cherchant à réconcilier et ensuite à synthétiser les différents courants d'idée qui divisent ce mouvement en plusieurs fractions plus ou moins hostiles les unes aux autres. Il s'agit, au fond, d'unifier, dans une certaine mesure, la théorie et aussi le mouvement anarchistes en un ensemble harmonieux, ordonné, fini. Je dis : **dans une certaine mesure** car, naturellement, la conception anarchiste ne pourrait, ne devrait jamais devenir rigide, immuable, stagnante. Elle doit rester souple, vivante, riche d'idées et de tendances variées. Mais **souplesse** ne doit pas signifier **confusion**. Et, d'autre part, entre **immobilité** et **flottement**, il existe un état intermédiaire. C'est précisément cet état intermédiaire que la synthèse anarchiste cherche à préciser, à fixer et à atteindre.

Ce fut surtout en Russie, lors de la révolution de 1917, que la nécessité d'une telle unification, d'une telle synthèse, se fit sentir. Déjà très faible matériellement (peu de militants, pas de bons moyens de propagande, etc.) par rapport à d'autres courants politiques et sociaux, l'anarchisme se vit affaibli encore plus, lors de la révolution russe, par suite des querelles intestines qui le déchiraient. Les anarcho-syndicalistes ne voulaient pas s'entendre avec les anarchistes communistes et, en même temps, les uns et les autres se disputaient avec les individualistes (sans parler d'autres tendances). Cet état de choses impressionna douloureusement plusieurs camarades de diverses tendances. Persécutés et finalement chassés de la grande Russie par le gouvernement bolcheviste, quelques-uns de ces camarades s'en allèrent militer en Ukraine où l'ambiance politique était plus favorable, et où, d'accord avec quelques camarades ukrainiens, ils décidèrent de créer un mouvement anarchiste **unifié**, recrutant des militants sérieux et actifs partout où ils se trouvaient, **sans distinction de tendance**. Le

mouvement acquit tout de suite une ampleur et une vigueur exceptionnelles. Pour prendre pied et s'imposer définitivement, il ne lui manquait qu'une chose : une certaine base théorique.

Me sachant un adversaire résolu des querelles néfastes parmi les divers courants de l'anarchisme, sachant aussi que je songeais, comme eux, à la nécessité de les réconcilier, quelques camarades vinrent me chercher dans une petite ville de la Russie centrale où je séjournais, et me proposèrent de partir en Ukraine, de prendre part à la création d'un mouvement unifié, de lui fournir un fond théorique et de développer la thèse dans la presse libertaire.

J'acceptai la proposition. En novembre 1918, le mouvement anarchiste unifié en Ukraine fut définitivement mis en route. Plusieurs groupements se formèrent et envoyèrent leurs délégués à la première conférence constitutive qui créa la Confédération anarchiste de l'Ukraine Nabat (tocsin, en français). Cette conférence élaborait et adopta à l'unanimité une « Déclaration » proclamant les principes fondamentaux du nouvel organisme. Il fut décidé que très prochainement cette brève déclaration de principes serait amplifiée, complétée et commentée dans la presse libertaire. Les événements tempétueux empêchèrent ce travail théorique. La confédération du Nabat dut mener des luttes ininterrompues et acharnées. Bientôt elle fut, à son tour, « liquidée » par les autorités bolchevistes qui s'installèrent en Ukraine. A part quelques articles de journaux, la « Déclaration » de la première conférence du Nabat fut et restera le seul exposé de la tendance unifiante (ou synthétisante) dans le mouvement anarchiste russe.

Les trois idées maîtresses qui, d'après la « Déclaration », devraient être acceptées par tous les anarchistes sérieux afin d'unifier le mouvement, sont les suivantes :

1. admission définitive du principe **syndicaliste**, lequel indique la vraie **méthode de la révolution sociale** ;

2. admission définitive du principe **communiste** (libertaire), lequel établit **la base d'organisation de la nouvelle société en formation** ;

3. admission définitive du principe **individualiste**, l'émancipation totale et le bonheur de l'individu étant **le vrai but de la révolution sociale et de la société nouvelle**.

Tout en développant ces idées, la « Déclaration » tâche de définir nettement la notion de la révolution sociale et de détruire la tendance de certains libertaires cherchant à adapter l'anarchisme à la soi-disant période transitoire.

Ceci dit, nous préférons, au lieu de reprendre les arguments de la « Déclaration », développer nous-mêmes l'argumentation théorique de la synthèse.

La première question à résoudre est celle-ci.

L'existence de divers courants anarchistes ennemis, se disputant entre eux, est-ce un fait **positif** ou **négatif**? La décomposition de l'idée et du mouvement libertaires en plusieurs tendances s'opposant les unes aux autres, **favorise-t-elle** ou, au contraire, **entrave-t-elle** les succès de la conception anarchiste? Si elle est reconnue favorable, toute discussion est inutile. Si, au contraire, elle est considérée comme nuisible, il faut tirer de cet aveu toutes les conclusions nécessaires.

A cette première question, nous répondons ceci.

Au début, lorsque l'idée anarchiste était encore peu développée, confuse, il fut naturel et utile de l'analyser sous tous ses aspects, de la décomposer, d'examiner à fond chacun de ses éléments, de les confronter, de les opposer les uns aux autres, etc. C'est ce qui a été fait. L'anarchisme fut décomposé en plusieurs éléments (ou courants). Ainsi l'ensemble, trop général et vague, fut disséqué, ce qui aida à approfondir, à étudier à fond aussi bien cet ensemble que ces éléments. A cette époque, le démembrement de la conception anarchiste fut donc un fait positif. Diverses personnes s'intéressant à divers courants de l'anarchisme, les détails et l'ensemble y gagnèrent en profondeur et précision. Mais, par la suite, une fois cette première œuvre accomplie, après que les éléments de la pensée anarchiste (communisme, individualisme, syndicalisme) furent tournés et retournés en tous sens, il fallait penser à **reconstituer**, avec ces éléments bien travaillés, **l'ensemble organique** d'où ils provenaient. Après une **analyse** fondamentale, il fallait retourner (sciemment) à la bienfaisante **synthèse**.

Fait bizarre : on ne pensa plus à cette nécessité. Les personnes qui s'intéressaient à tel élément donné de l'anarchisme **finirent par le substituer à l'ensemble**. Naturellement, elles se trouvèrent

bientôt en désaccord et, finalement, en conflit avec ceux qui traitaient **de la même manière** d'autres parcelles de la vérité entière. Ainsi, au lieu d'aborder l'idée de **fusionnement** des éléments épars (qui, pris séparément, ne pouvaient plus servir à grand-chose) en un ensemble organique, les anarchistes entreprirent pour de longues années la tâche stérile **d'opposer** haineusement leurs courants les uns aux autres. Chacun considérait « son » courant, « sa » parcelle pour **l'unique vérité** et combattait avec acharnement les partisans des autres courants. Ainsi commença, dans les rangs libertaires, ce piétinement sur place, caractérisé par l'aveuglement et l'animosité mutuelle, qui continue jusqu'à nos jours et qui doit être considéré comme **nuisible** au développement normal de la conception anarchiste.

Notre conclusion est claire. **Le démembrement de l'idée anarchiste en plusieurs courants a rempli son rôle. Il n'a plus aucune utilité. Rien ne peut plus le justifier. Il entraîne maintenant le mouvement dans une impasse, il lui cause des préjudices énormes, il n'offre plus – ni ne peut offrir – rien de positif.** La première période – celle où l'anarchisme se cherchait, se précisait et se fractionnait fatalement à cette besogne – est terminée. Elle appartient au passé. Il est grand temps d'aller plus loin.

Si l'éparpillement de l'anarchisme est actuellement un fait négatif, préjudiciable, il faut chercher à y mettre fin. Il s'agit de se rappeler l'ensemble entier, de recoller les éléments épars, de retrouver, de reconstruire sciemment la synthèse abandonnée.

Une autre question surgit alors : cette synthèse est-elle possible actuellement ? Ne serait-elle pas une utopie ? Pourrait-on lui fournir une certaine base théorique ? Nous répondons : oui, une synthèse de l'anarchisme (ou, si l'on veut, un anarchisme synthétique) est parfaitement possible. Elle n'est nullement utopique. D'assez fortes raisons d'ordre théorique parlent en sa faveur.

Notons brièvement quelques-unes de ces raisons, les plus importantes, dans leur suite logique.

1. Si l'anarchisme aspire à la vie, s'il escompte un triomphe futur, s'il cherche à devenir un élément organique et permanent de la vie, une de ses forces actives, fécondantes, créatrices, alors il doit chercher à se trouver le plus près possible de la vie, de son

essence, de son ultime vérité. Ses bases idéologiques doivent concorder le plus possible avec les éléments fondamentaux de la vie. Il est clair, en effet, que si les idées primordiales de l'anarchisme se trouvaient en contradiction avec les vrais éléments de la vie et de l'évolution, l'anarchisme ne pourrait être vital. Or, qu'est-ce que la vie? Pourrait-on, en quelque sorte, définir et formuler son essence, saisir et fixer ses traits caractéristiques? Oui, on peut le faire. Il s'agit, certes, non pas d'une formule scientifique de la vie – formule qui n'existe pas –, mais d'une définition plus ou moins nette et juste de son essence visible, palpable, concevable. Dans cet ordre d'idée, la vie est, avant tout, **une grande synthèse**: un ensemble immense et compliqué, ensemble organique et original, de multiples éléments variés.

2. La vie est une synthèse. Quelles sont donc l'essence et l'originalité de cette synthèse? L'essentiel de la vie est que la plus grande **variété** de ses éléments – qui se trouvent de plus en **un mouvement** perpétuel – réalise en même temps, et aussi perpétuellement, une **certaine** unité ou, plutôt, un certain **équilibre**. L'essence de la vie, l'essence de la synthèse sublime, est la tendance constante vers l'équilibre, voire la réalisation constante d'un certain équilibre, dans la plus grande diversité et dans un mouvement perpétuel (notons que l'idée d'un équilibre de certains éléments comme étant l'essence biophysique de la vie se confirme par des expériences scientifiques physico-chimiques).

3. **La vie est une synthèse.** La vie (l'univers, la nature) est un **équilibre** (une sorte d'unité) **dans la diversité et dans le mouvement** (ou, si l'on veut, **une diversité et un mouvement en équilibre**). Par conséquent, si l'anarchisme désire marcher de pair avec la vie, s'il cherche à être un de ses éléments organiques, s'il aspire à concorder avec elle et aboutir à un vrai résultat, au lieu de se trouver en opposition avec elle pour être finalement rejeté, il doit, lui aussi, sans renoncer à la diversité ni au mouvement, réaliser aussi, et toujours, l'équilibre, la synthèse, l'unité.

Mais il ne suffit pas d'affirmer que l'anarchisme **peut** être synthétique: il **doit** l'être. La synthèse de l'anarchisme n'est pas seulement possible, pas seulement souhaitable: elle est **indispensable**. Tout en conservant la diversité vivante de ses éléments, tout en évi-

tant la stagnation, tout en acceptant le mouvement – conditions essentielles de sa vitalité –, l'anarchisme doit chercher, en même temps, l'équilibre dans cette diversité et ce mouvement même.

La diversité et le mouvement sans équilibre, c'est le chaos. L'équilibre sans diversité ni mouvement, c'est la stagnation, la mort. **La diversité et le mouvement en équilibre, telle est la synthèse de la vie.** L'anarchisme doit être varié, mouvant et, en même temps, équilibré, synthétique, uni. Dans le cas contraire, il ne sera pas vital.

4. Notons, enfin, que le vrai fond de la diversité et du mouvement de la vie (et partant de la synthèse) est **la création**, c'est-à-dire la production constante de nouveaux éléments, de nouvelles combinaisons, de nouveaux mouvements, d'un nouvel équilibre. La vie est une diversité **créatrice**. La vie est un équilibre **dans une création ininterrompue**. Par conséquent, aucun anarchiste ne pourrait prétendre que « son » courant est la vérité unique et constante, et que toutes les autres tendances dans l'anarchisme sont des absurdités. Il est, au contraire, absurde qu'un anarchiste se laisse engager dans l'impasse d'une seule petite « vérité », **la sienne**, et qu'il oublie ainsi la grande vérité réelle de la vie : la création perpétuelle de formes nouvelles, de combinaisons nouvelles, d'une synthèse constamment renouvelée.

La synthèse de la vie n'est pas stationnaire : elle crée, elle modifie constamment ses éléments et leurs rapports mutuels.

L'anarchisme cherche à participer, dans les domaines qui lui sont accessibles, aux actes créateurs de la vie. Par conséquent, il doit être, dans les limites de sa conception, large, tolérant, synthétique, tout en se trouvant en mouvement créateur.

L'anarchiste doit observer attentivement, avec perspicacité, tous les éléments sérieux de la pensée et du mouvement libertaires. Loin de s'engouffrer dans un seul élément quelconque, il doit chercher l'équilibre et la synthèse de tous ces éléments donnés. Il doit, de plus, analyser et contrôler constamment sa synthèse, en la comparant avec les éléments de la vie elle-même, afin d'être toujours en harmonie parfaite avec cette dernière. En effet, la vie ne reste pas sur place, elle change. Et, par conséquent, le rôle et les rapports mutuels de divers éléments de la synthèse anarchiste ne

resteront pas toujours les mêmes : dans divers cas, ce sera tantôt l'un, tantôt l'autre de ces éléments qui devra être souligné, appuyé, mis en action.

Quelques mots sur **la réalisation concrète** de la synthèse.

1. Il ne faut jamais oublier que la réalisation de la révolution, que la création des formes nouvelles de la vie incomberont non pas à nous, anarchistes isolés ou groupés idéologiquement, mais **aux vastes masses populaires** qui, seules, seront à même d'accomplir cette immense tâche destructive et créatrice. Notre rôle, dans cette réalisation, se bornera à celui d'un ferment, d'un élément de concours, de conseil, d'exemple. Quant aux formes dans lesquelles ce processus s'accomplira, nous ne pouvons que les entrevoir très approximativement. Il est d'autant plus déplacé de nous quereller pour des détails, au lieu de nous préparer, d'un élan commun, à l'avenir.

2. Il n'est pas moins déplacé de réduire toute l'immensité de la vie, de la révolution, de la création future, à de petites idées de détail et à des disputes mesquines. Face aux grandes tâches qui nous attendent, il est ridicule, il est honteux de nous occuper de ces mesquineries. Les libertaires devront s'unir sur la base de la synthèse anarchiste. Ils devront créer un mouvement anarchiste uni, entier, vigoureux. Tant qu'ils ne l'auront pas créé, ils resteront en dehors de la vie.

Dans quelles formes concrètes pourrions-nous prévoir la réconciliation, l'unification des anarchistes et, ensuite, la création d'un mouvement libertaire unifié ?

Nous devons souligner, avant tout, que nous ne nous représentons pas cette unification comme un assemblage « mécanique » des anarchistes de diverses tendances en une sorte de camp bigarré où chacun resterait sur sa position intransigeante. Une telle unification serait non pas une synthèse mais un chaos. Certes, un simple rapprochement amical des anarchistes de diverses tendances et une plus grande tolérance dans leurs rapports mutuels (cessation d'une polémique violente, collaboration dans des publications anarchistes, participation aux mêmes organismes actifs, etc.) seraient un grand pas en avant par rapport à ce qui se passe actuellement dans les rangs libertaires. Mais nous considérons ce

rapprochement et cette tolérance comme, seulement, **le premier pas vers la création de la vraie synthèse anarchiste et d'un mouvement libertaire unifié**. Notre idée de la synthèse et de l'unification va beaucoup plus loin. Elle prévoit quelque chose de plus fondamental, de plus « organique ».

Nous croyons que l'unification des anarchistes et du mouvement libertaire devra se poursuivre, parallèlement, en deux sens, notamment :

- Il faut commencer immédiatement un travail **théorique** cherchant à concilier, à combiner, à synthétiser nos diverses idées paraissant, à première vue, hétérogènes. Il est nécessaire de trouver et de formuler dans les divers courants de l'anarchisme, d'une part, tout ce qui doit être considéré comme faux, ne coïncidant pas avec la vérité de la vie et devant être rejeté ; et, d'autre part, tout ce qui doit être constaté comme étant juste, appréciable, admis. Il faut, ensuite, combiner tous ces éléments justes et de valeur, en créant avec eux un ensemble synthétique (c'est surtout dans ce premier travail préparatoire que le rapprochement des anarchistes de diverses tendances et leur tolérance mutuelle pourraient avoir la grande importance d'un premier pas décisif). Et, enfin, cet ensemble devra être accepté par tous les militants sérieux et actifs de l'anarchisme comme base de la formation d'un organisme libertaire uni, dont les membres seront ainsi d'accord sur un ensemble de thèses fondamentales acceptées par tous.

Nous avons déjà cité l'exemple concret d'un tel organisme : la confédération Nabat, en Ukraine. Ajoutons ici à ce que nous avons déjà dit plus haut que l'acceptation par tous les membres du Nabat de certaines thèses communes n'empêchaient nullement les camarades de diverses tendances d'appuyer surtout, dans leur activité et leur propagande, les idées qui leur étaient chères. Ainsi, les uns (les syndicalistes) s'occupaient surtout des problèmes concernant la méthode et l'organisation de la révolution ; les autres (communistes) s'intéressaient de préférence à la base économique de la nouvelle société ; les troisièmes (individualistes) faisaient ressortir spécialement les besoins, la valeur réelle et les aspirations de l'individu. Mais la condition obligatoire d'être accepté au Nabat était l'admission de tous les trois éléments comme par-

ties indispensables de l'ensemble et le renoncement à l'état d'hostilité entre les diverses tendances. Les militants étaient donc unis d'une façon organique, car, tous, ils acceptaient un certain ensemble de thèses fondamentales. C'est ainsi que nous nous représentons l'unification concrète des anarchistes sur la base d'une synthèse des idées libertaires théoriquement établie.

- Simultanément et parallèlement audit travail théorique, devra se créer **l'organisation unifiée** sur la base de l'anarchisme compris synthétiquement.

Pour terminer, soulignons encore une fois que nous ne renonçons nullement à la diversité des idées et des courants au sein de l'anarchisme. Mais il y a diversité et diversité. Celle, notamment, qui existe dans nos rangs aujourd'hui est un mal, est un chaos. Nous considérons son maintien comme une très lourde faute. Nous sommes d'avis que la variété de nos idées ne pourra être et ne sera un élément progressif et fécond qu'au sein d'un mouvement commun, d'un organisme uni, édifié sur la base de certaines thèses générales admises par tous les membres et sur l'aspiration à une synthèse.

Ce n'est que dans l'ambiance d'un élan commun, ce n'est que dans les conditions de recherches de thèses justes et de leur acceptation, que nos aspirations, nos discussions et même nos disputes auront de la valeur, seront utiles et fécondes (c'était précisé ainsi au Nabat. Quant aux disputes et aux polémiques entre de petites chapelles prêchant chacune sa vérité unique, elles ne pourront aboutir qu'à la continuation du chaos actuel, des querelles intestines interminables et de la stagnation du mouvement.

Il faut discuter **en s'efforçant de trouver l'unité féconde**, et non pas d'imposer à tout prix « sa » vérité contre celle d'autrui. Ce n'est que la discussion du premier genre qui mène à la vérité. Quant à l'autre discussion, elle ne mène qu'à l'hostilité, aux vaines querelles et à la faillite.

Voline, « L'Encyclopédie anarchiste » (1934)

Notre programme

Par l'Union anarchiste italienne

Introduction

Nous n'avons rien de nouveau à dire. La propagande n'est, et ne peut être, que la répétition continue, inlassable, des principes qui doivent nous servir de guide dans la conduite que nous devons suivre dans les différentes circonstances de la vie. Nous répéterons donc avec des termes plus ou moins différents, mais dans le fond constant, notre vieux programme socialiste-anarchiste-révolutionnaire.

Le programme de l'Union anarchiste italienne est le programme anarchiste communiste révolutionnaire. Il y a déjà un demi-siècle, il fut proposé en Italie au sein de l'Internationale sous le nom de programme socialiste. Plus tard, il prit celui de socialiste anarchiste, comme réaction contre la dégénérescence autoritaire et parlementaire croissante du mouvement socialiste. Puis, finalement, on l'appela anarchiste.

1. Ce que nous voulons.

Nous croyons que la plus grande partie des maux qui affligent les hommes découle de la mauvaise organisation sociale ; et que les hommes, par leur volonté et leur savoir, peuvent les faire disparaître.

La société actuelle est le résultat des luttes séculaires que les hommes se sont livrées entre eux. Ils ont méconnu les avantages qui pouvaient résulter pour tous de la coopération et de la solidarité. Ils ont vu en chacun de leurs prochains (sauf tout au plus les membres de leur famille) un concurrent et un ennemi. Et ils ont cherché à accaparer, chacun pour soi, la plus grande quantité de jouissances possible, sans s'occuper des intérêts d'autrui.

Dans cette lutte, naturellement, les plus forts et les plus chanceux devaient vaincre, et, de différentes manières, exploiter et opprimer les vaincus.

Tant que l'homme ne fut pas capable de produire plus que le strict nécessaire à sa survivance, les vainqueurs ne pouvaient que mettre en fuite et massacrer les vaincus, et s'emparer des aliments récoltés.

Ensuite - lorsque, avec la découverte de l'élevage et de l'agriculture, un homme sut produire davantage qu'il ne lui fallait pour vivre -, les vainqueurs trouvèrent plus commode de réduire les vaincus au servage et de les faire travailler pour eux.

Plus tard, les vainqueurs trouvèrent plus avantageux, plus efficace et plus sûr d'exploiter le travail d'autrui par un autre système : garder pour soi la propriété exclusive de la terre et de tous les instruments de travail, et accorder une liberté apparente aux déshérités. Ceux-ci, n'ayant pas les moyens de vivre, étaient contraints à recourir aux propriétaires et à travailler pour eux, aux conditions qu'ils leur fixaient.

Ainsi peu à peu, à travers un réseau compliqué de luttes de toute sorte, invasions, guerres, rébellions, répressions, concessions faites et reprises, association des vaincus unis pour se défendre, et des vainqueurs pour attaquer, on est arrivé à l'état actuel de la société, où quelques hommes détiennent héréditairement la terre et toutes les richesses sociales, pendant que la grande masse, privée de tout, est frustrée et opprimée par une poignée de propriétaires.

De ceci dépend l'état de misère où se trouvent généralement les travailleurs, et tous les maux qui en découlent : ignorance, crime, prostitution, dépérissement physique, abjection morale, mort prématurée. D'où la constitution d'une classe spéciale (le gouvernement) qui, pourvue des moyens matériels de répression, a pour mission de légaliser et de défendre les propriétaires contre les revendications des prolétaires. Elle se sert ensuite de la force qu'elle possède pour s'arroger des privilèges et soumettre, si elle le peut, à sa suprématie même la classe des propriétaires. D'où la formation d'une autre classe spéciale (le clergé) qui, par une série de fables sur la volonté de dieu, sur la vie future, etc., cherche à amener les opprimés à supporter docilement l'opresseur et qui, tout comme le gouvernement, sert les intérêts des propriétaires mais aussi les siens propres. D'où la formation d'une science officielle qui est, en tout ce qui peut servir les intérêts des dominateurs, la

négarion de la science véritable. D'où l'esprit patriotique, les haines de races, les guerres et les paix armées, plus désastreuses encore, peut-être, que les guerres elles-mêmes. D'où l'amour transformé en marché ignoble. D'où la haine plus ou moins larvée, la rivalité, la défiance, l'incertitude et la peur entre les êtres humains.

Nous voulons changer radicalement un tel état de choses. Et puisque tous ces maux dérivent de la recherche du bien-être poursuivie par chacun pour soi et contre tous, nous voulons leur donner une solution en remplaçant la haine par l'amour, la concurrence par la solidarité, la recherche exclusive du bien-être par la coopération, l'oppression par la liberté, le mensonge religieux et pseudo-scientifique par la vérité.

Par conséquent :

1. Abolition de la propriété privée de la terre, des matières premières et des instruments de travail – pour que personne n'ait le moyen de vivre en exploitant le travail d'autrui – et que tous, assurés des moyens de produire et de vivre, soient véritablement indépendants et puissent s'associer librement les uns les autres, dans l'intérêt commun et conformément à leurs affinités personnelles.

2. Abolition du gouvernement et de tout pouvoir qui fasse la loi pour l'imposer aux autres ; donc, abolition des monarchies, républiques, parlements, armées, polices, magistratures et de toute institution ayant des moyens coercitifs.

3. Organisation de la vie sociale au moyen des associations libres, et des fédérations de producteurs et consommateurs, créées et modifiées selon la volonté des membres, guidées par la science et l'expérience, et dégagées de toute obligation qui ne dériverait pas des nécessités naturelles, auxquelles chacun se soumet volontiers, lorsqu'il en a reconnu le caractère inéluctable.

4. Garantie des moyens de vie, de développement, de bien-être aux enfants et à tous ceux qui sont incapables de pourvoir à leur existence.

5. Guerre aux religions, et à tous les mensonges, même s'ils se cachent sous le manteau de la science. Instruction scientifique pour tous, jusqu'aux degrés les plus élevés.

6. Guerre au patriotisme. Abolition des frontières, fraternité entre tous les peuples.

7. Reconstruction de la famille, de telle manière qu'elle résulte de la pratique de l'amour, libre de toute chaîne légale, de toute oppression économique ou physique, de tout préjugé religieux.

Tel est notre idéal.

2. Voies et moyens.

Nous avons exposé jusqu'à présent quel est le but que nous voulons atteindre, l'idéal pour lequel nous luttons.

Mais il ne suffit pas de désirer une chose : si on veut l'obtenir, il faut certainement employer les moyens adaptés à sa réalisation. Et ces moyens ne sont pas arbitraires : ils dérivent nécessairement des fins que l'on se propose et des circonstances dans lesquelles on lutte. En se trompant sur le choix des moyens, on n'atteint pas le but envisagé, mais on s'en éloigne, vers des réalités souvent opposées, et qui sont la conséquence naturelle et nécessaire des méthodes que l'on emploie. Qui se met en chemin et se trompe de route, ne va pas où il veut, mais où le mène le chemin qu'il a pris.

Il faut donc dire quels sont les moyens qui, selon nous, conduisent à notre idéal, et que nous entendons employer.

Notre idéal n'est pas de ceux dont la pleine réalisation dépend de l'individu considéré isolément. Il s'agit de changer la manière de vivre en société : d'établir entre les hommes des rapports d'amour et de solidarité, de réaliser la plénitude du développement matériel, moral et intellectuel, non pour un individu isolé, non pour les membres d'une certaine classe ou d'un certain parti, mais pour tous les êtres humains. Cette transformation n'est pas une mesure que l'on puisse imposer par la force ; elle doit surgir de la conscience éclairée et de chacun, pour entrer dans les faits par le libre consentement de tous.

Notre première tâche doit donc être de persuader les gens.

Il faut que nous attirions l'attention des hommes sur les maux dont ils souffrent, et sur la possibilité de les détruire. Il faut que nous suscitions en chacun la sympathie pour les souffrances d'autrui, et le vif désir du bien de tous.

A qui a faim et froid, nous montrerons qu'il serait possible et facile d'assurer à tous la satisfaction des besoins matériels. A qui est opprimé et méprisé, nous dirons comment on peut vivre heu-

reusement dans une société de libres et d'égaux. A qui est tourmenté par la haine et la rancune, nous indiquerons le chemin pour rejoindre l'amour de ses semblables, la paix et la joie du cœur.

Et quand nous aurons réussi à répandre dans l'âme des hommes le sentiment de la révolte contre les maux injustes et inévitables, dont on souffre dans la société actuelle, et à faire comprendre quelles en sont les causes et comment il dépend de la volonté humaine de les éliminer ; quand nous aurons inspiré le désir vif et passionné de transformer la société pour le bien de tous, alors les convaincus, par leur élan propre et par la persuasion de ceux qui les ont précédés dans la conviction, s'uniront et voudront et pourront mettre en œuvre l'idéal commun.

Il serait - nous l'avons déjà dit - absurde et en contradiction avec notre but de vouloir imposer la liberté, l'amour entre les hommes, le développement intégral de toutes les facultés humaines, par la force. Il faut donc compter sur la libre volonté des autres, et la seule chose que nous puissions faire est de provoquer la formation et la manifestation de cette volonté. Mais il serait également absurde et en contradiction avec notre but d'admettre que ceux qui ne pensent pas comme nous, nous empêchent de réaliser notre volonté, du moment que nous ne les privons pas du droit à une liberté égale à la nôtre.

Liberté, donc, pour tous de propager et d'expérimenter leurs propres idées, sans autres limites que celles qui résultent naturellement de l'égalité de liberté de tous.

Mais à cela s'opposent par la force brutale les bénéficiaires des privilèges actuels, qui dominent et règlent toute la vie sociale présente.

Ils ont en main tous les moyens de production : ils suppriment ainsi non seulement la possibilité d'appliquer de nouvelles formes de vie sociale, le droit des travailleurs à vivre librement de leur travail, mais aussi le droit même à l'existence. Ils obligent les non-propriétaires à se laisser exploiter et opprimer, s'ils ne veulent pas mourir de faim.

Les privilégiés ont les polices, les magistratures, les armées, créées exprès pour les défendre et poursuivre, incarcérer, massacrer les opposants.

Même en laissant de côté l'expérience historique qui nous démontre que jamais une classe privilégiée ne s'est dépouillée, en tout ou en partie, de ses privilèges et que jamais un gouvernement n'a abandonné le pouvoir sans y être obligé par la force, les faits contemporains suffisent à convaincre quiconque que les gouvernements et les bourgeois entendent user de la force matérielle pour leur défense, non seulement contre l'expropriation totale, mais contre les moindres revendications populaires, et qu'ils sont toujours prêts à recourir aux persécutions les plus atroces, aux massacres les plus sanglants.

Au peuple qui veut s'émanciper, il ne reste qu'une issue : opposer la violence à la violence.

Il en résulte que nous devons travailler pour réveiller chez les opprimés le vif désir d'une transformation radicale de la société, et les persuader qu'en s'unissant, ils ont la force de vaincre. Nous devons propager notre idéal et préparer les forces morales et matérielles nécessaires pour vaincre les forces ennemies et organiser la nouvelle société. Lorsque nous aurons la force suffisante, nous devons, profitant des circonstances favorables qui se produiront, ou les provoquant nous-mêmes, faire la révolution sociale : abattre par la force le gouvernement, exproprier par la force les propriétaires, mettre en commun les moyens de subsistance et de production, et empêcher que de nouveaux gouvernants ne viennent imposer leur volonté et s'opposer à la réorganisation sociale faite directement par les intéressés.

Tout cela est cependant moins simple qu'il ne le semble à première vue. Nous avons à faire aux hommes tels qu'ils sont dans la société actuelle, dans des conditions morales et matérielles très défavorables ; et nous nous tromperions en pensant que la propagande suffit à élever au niveau de développement intellectuel et moral nécessaire à la réalisation de notre idéal.

Entre l'homme et l'ambiance sociale, il y a une action réciproque. Les hommes font la société telle qu'elle est, et la société fait les hommes tels qu'ils sont, il en résulte une sorte de cercle vicieux : pour transformer la société il faut transformer les hommes, et pour transformer les hommes, il faut transformer la société.

La misère abrutit l'homme et, pour détruire la misère, il faut que les hommes aient la conscience et la volonté. L'esclavage apprend aux hommes à être serviles et, pour se libérer de l'esclavage, il faut des hommes aspirant à la liberté. L'ignorance fait que les hommes ne connaissent pas les causes de leurs maux et ne savent pas y remédier; et pour détruire l'ignorance, il faudrait que les hommes aient le temps et les moyens de s'instruire.

Le gouvernement habitue les gens à subir la loi et à croire qu'elle est nécessaire à la société; et pour abolir le gouvernement il faut que les hommes soient persuadés de son inutilité et de sa nocivité.

Comment sortir de cette impasse?

Heureusement, la société actuelle n'a pas été formée par la claire volonté d'une classe dominante qui aurait su réduire tous les dominés à l'état d'instruments passifs et inconscients de leurs intérêts. La société actuelle est la résultante de mille luttes intestines, de mille facteurs naturels et humains agissant au hasard, sans direction consciente; et enfin, il n'y a point de division nette, absolue, entre individus, ni entre classes.

Les variétés des conditions matérielles sont infinies; infinis les degrés de développement moral et intellectuel. Il est même rare que le poste de chacun dans la société corresponde à ses facultés et à ses aspirations. Souvent des hommes tombent dans des conditions inférieures à celles qui étaient les leurs; et d'autres, par des circonstances particulièrement favorables, réussissent à s'élever au-dessus du niveau où ils sont nés. Une partie notable du prolétariat est déjà arrivés à sortir de l'état de misère absolue, abrutissante, ou n'a jamais pu y être réduite. Aucun travailleur, ou presque, ne se trouve dans un état d'inconscience complète, d'acquiescement total des conditions que lui font les patrons. Et les institutions elles-mêmes, qui sont les produits de l'histoire contiennent des contradictions organiques qui sont comme des germes de mort, dont le développement amène la dissolution de la structure sociale et la nécessité de sa transformation.

Par là, la possibilité du progrès existe. Mais non pas la possibilité de porter, au moyen de la seule propagande, tous les hommes au niveau nécessaire pour que nous puissions réaliser l'anarchie, sans une transformation graduelle préalable du milieu.

Le progrès doit cheminer à la fois et parallèlement chez les individus et dans le milieu social. Nous devons profiter de tous les moyens, de toutes les possibilités, de toutes les occasions que nous laisse le milieu actuel, pour agir sur les hommes et développer leur conscience et leurs aspirations. Nous devons utiliser tous les progrès réalisés dans la conscience des hommes pour les amener à réclamer et à imposer les plus grandes transformations sociales actuellement possibles, ou celle qui serviront le mieux à ouvrir la voie à des progrès ultérieurs.

Nous ne devons pas attendre de pouvoir réaliser l'anarchie ; et, en attendant, nous limiter à la propagande pure et simple. Si nous faisons ainsi, nous aurons bientôt épuisé notre champ d'action. Nous aurons convaincu, sans doute, tous ceux qui, dans les circonstances du milieu actuel, sont susceptibles de comprendre et d'accepter nos idées, mais notre propagande ultérieure resterait stérile. Et, même si les transformations du milieu élevaient de nouvelles couches populaires à la possibilité de concevoir des idées neuves, cela aurait lieu sans notre œuvre, voire contre, et donc au préjudice de nos idées.

Nous devons chercher à ce que le peuple, dans sa totalité et dans ses différentes fractions, réclame, impose et réalise lui-même, toutes les améliorations, toutes les libertés qu'il désire, à mesure qu'il en conçoit le besoin, et qu'il acquiert la force de les imposer. Ainsi, en propageant toujours notre programme intégral et en luttant sans cesse pour sa réalisation complète, nous devons inciter le peuple à prétendre et à imposer toujours davantage, jusqu'à ce qu'il parvienne à son émancipation définitive.

3. La lutte économique.

L'oppression qui aujourd'hui pèse le plus directement sur les travailleurs, et qui est la cause principale de toutes les sujétions morales et matérielles qu'ils subissent, c'est l'oppression économique. Autrement dit, c'est l'exploitation que les patrons et les commerçants exercent sur le travail, grâce à l'accaparement de tous les grands moyens de productions et d'échange.

Pour supprimer radicalement et sans retour possible cette exploitation, il faut que le peuple, dans son ensemble, soit con-

vaincu qu'il possède l'usage des moyens de production, et qu'il applique ce droit primordial en expropriant ceux qui monopolisent le sol et la richesse sociale, pour la mettre à la disposition de tous.

Mais, est-il possible de passer directement, sans degrés intermédiaires, de l'enfer où vit aujourd'hui le prolétariat au paradis de la propriété commune ? La preuve que le peuple n'en est pas encore capable est qu'il ne le fait pas. Que faire pour arriver à l'expropriation ?

Notre but est de préparer le peuple, moralement et matériellement, à cette expropriation nécessaire ; d'en tenter et d'en renouveler la tentative, autant de fois qu'une secousse révolutionnaire nous en donne l'occasion, jusqu'au triomphe définitif. Mais de quelle manière pouvons-nous préparer le peuple ? De quelle manière pouvons-nous réaliser les conditions qui rendront possible, non seulement le fait matériel de l'expropriation, mais l'utilisation à l'avantage de tous de la richesse commune ?

Nous avons dit plus haut que la seule propagande, orale ou écrite, est impuissante à conquérir à nos idées toute la grande masse populaire. Il faut une éducation pratique, qui soit tour à tour la cause et le résultat de la transformation graduelle du milieu. Il faut faire se développer peu à peu chez les travailleurs le sens de la rébellion contre les sujétions et les souffrances inutiles, dont ils sont victimes et le désir d'améliorer leurs conditions. Unis et solidaires, ils luttent pour obtenir ce qu'ils désirent.

Et nous, comme anarchistes et comme travailleurs, nous devons les inciter et les encourager à la lutte, et lutter avec eux.

Mais ces améliorations sont-elles possibles en système capitaliste ? Sont-elles utiles du point de vue de la future émancipation intégrale par la révolution ?

Quels que soient les résultats pratiques de la lutte pour les améliorations immédiates, leur utilité principale est dans la lutte elle-même. C'est par elle que les travailleurs apprennent à défendre leurs intérêts de classe, comprennent que les patrons et les gouvernants ont des intérêts opposés aux leurs, et qu'ils ne peuvent améliorer leurs conditions, encore moins s'émanciper, autrement qu'en s'unissant entre eux et en devenant plus forts que les

patrons. S'ils réussissent à obtenir ce qu'ils veulent, ils vivront mieux. Ils gagneront davantage, ils travailleront moins, ils auront plus de temps et de force pour réfléchir aux choses qui les intéressent ; et ils sentiront soudain des désirs et des besoins plus grands. S'ils ne réussissent pas, ils seront conduits à étudier les causes de leur échec et à reconnaître la nécessité d'une plus grande union, d'une plus grande énergie ; et ils comprendront enfin que pour vaincre sûrement et définitivement, il faut détruire le capitalisme. La cause de la révolution, la cause de l'élévation morale des travailleurs et de leur émancipation ne peuvent que gagner du fait que les ouvriers s'unissent et luttent pour leurs intérêts.

Mais, encore une fois, est-il possible que les travailleurs réussissent dans l'état actuel des choses, à améliorer réellement leurs conditions ?

Cela dépend du concours d'une infinité de circonstances. Quoi qu'en disent quelques-uns, il n'existe aucune loi naturelle (loi des salaires) qui détermine la part qui va au travailleur sur le produit de son travail. Ou, si l'on veut formuler une loi, elle ne pourrait être que la suivante : le salaire ne peut descendre normalement au-dessous de ce qui est nécessaire à la conservation de la vie, et ne peut normalement s'élever au point de ne plus laisser aucun profit au patron. Il est clair que, dans le premier cas, les ouvriers mourraient, et ainsi ne recevraient plus de salaire ; et que, dans le second cas, les patrons cesseraient de faire travailler et par conséquent ne paieraient plus rien. Mais entre ces deux extrêmes impossibles, il y a une infinité de degrés, qui vont des conditions presque animales de beaucoup de travailleurs agricoles, jusqu'à celle presque décentes des ouvriers, dans de bons métiers, dans les grandes villes.

Le salaire, la longueur de la journée et toutes les autres conditions de travail sont le résultat des luttes entre patrons et ouvriers. Les premiers cherchent à donner aux travailleurs le moins possible et à les faire travailler jusqu'à épuisement complet ; les autres s'efforcent - ou devraient s'efforcer - de travailler le moins possible et à gagner le plus possible. Là où les travailleurs se contentent de tout et, même mécontents, ne savent pas opposer de résistance valable aux patrons, ils sont bientôt réduit à des conditions

de vie presque animale. Là, au contraire, où ils ont une haute idée de ce que devraient être les conditions d'existence des êtres humains ; là où ils savent s'unir et, par le refus du travail et la menace latente ou explicite de la révolte, imposer que les patrons les respectent, là ils sont traités d'une manière relativement supportable. Ainsi, on peut dire que, dans une certaine mesure, le salaire est ce que l'ouvrier exige, non en tant qu'individus, mais en tant que classe.

En luttant, donc, en résistant aux patrons, les salariés peuvent s'opposer, jusqu'à un certain point, à l'aggravation de leur situation ; et, même, obtenir des améliorations réelles. L'histoire du mouvement ouvrier a déjà démontré cette vérité.

Il ne faut cependant pas exagérer la portée de ces luttes entre exploités et exploités sur le terrain exclusivement économique. Les classes dirigeantes peuvent céder, et cèdent souvent, aux exigences ouvrières énergiquement exprimées, tant qu'elles ne sont pas trop grandes. Mais quand les salariés commencent - et il est urgent qu'ils le fassent - à réclamer des augmentations telles qu'elles absorberaient tout le profit patronal et constitueraient ainsi une expropriation indirecte, il est certain que les patrons feraient appel au gouvernement et chercheraient à ramener par la violence les ouvriers aux conditions de tous les esclaves salariés.

Et avant, bien avant que les ouvriers puissent prétendre à recevoir en compensation de leur travail l'équivalent de tout ce qu'ils ont produit, la lutte économique devient impuissante à assurer un sort meilleur.

Les ouvriers produisent tout et sans leur travail, on ne peut vivre. Il semble donc qu'en refusant de travailler, les travailleurs pourraient imposer toutes leurs volontés. Mais l'union de tous les travailleurs, même d'un seul métier, même d'un seul pays, est difficilement réalisable : à l'union des ouvriers s'oppose l'union des patrons. Les premiers vivent au jour le jour, et, s'ils font grève, ils manquent bientôt de pain. Les autres disposent par l'argent de tout ce qui a été produit ; ils peuvent attendre que la faim réduise les salariés à leur merci. L'invention ou l'introduction de nouvelles machines rend inutile le travail d'un grand nombre de travailleurs, accroissant l'armée des chômeurs, que la faim oblige à se vendre à

n'importe quel prix. L'immigration apporte soudain, dans les pays où les conditions sont plus favorables, des foules de travailleurs affamés qui, bon gré mal gré, donnent au patronat le moyen de baisser les salaires. Et tous ces faits, dérivant nécessairement du système capitaliste, réussissent à contrebalancer le progrès de la conscience et de la solidarité ouvrière. Souvent même, ils ont un effet plus rapide que ce progrès qu'ils arrêtent et détruisent. Ainsi il reste toujours ce fait primordial que la production dans le système capitaliste est organisée par chaque employeur pour son profit personnel, et non pour satisfaire les besoins des travailleurs.

Le désordre, le gaspillage des forces humaines, la pénurie organisée, les travaux nocifs et malsains, le chômage, l'abandon des terres, la sous-utilisation des machines, etc., sont autant de maux qu'on ne peut éviter qu'en enlevant aux capitalistes les moyens de production, et par conséquent la direction de la production.

Les ouvriers qui s'efforcent de s'émanciper ou ceux qui ne cherchent qu'à améliorer vraiment leurs conditions, doivent rapidement se défendre contre le gouvernement, l'attaquer, car il légitime et soutient par la force brutale le droit de propriété, il est un barrage au progrès, barrage qu'il faut faire sauter, si on ne veut pas rester indéfiniment dans les conditions présentes ou d'autres, pires.

De la lutte économique, il faut passer à la lutte politique, c'est-à-dire contre le gouvernement. Au lieu d'opposer aux millions des capitalistes, les quelques centimes réunis péniblement par les ouvriers, il faut opposer aux fusils et aux canons qui défendent la propriété, les moyens les meilleurs que le peuple trouvera pour vaincre la force par la force.

4. La lutte politique.

Par la lutte politique, nous entendons la lutte contre le gouvernement. Le gouvernement est l'ensemble des individus qui détiennent le pouvoir de faire la loi et de l'imposer aux gouvernés, c'est-à-dire au public.

Le gouvernement est la conséquence de l'esprit de domination et de violence que des hommes ont imposé à d'autres et, en même temps, il est la créature et le créateur des privilèges et aussi leur défenseur naturel.

Il est faux de dire que le gouvernement remplit aujourd'hui le rôle de protecteur du capitalisme, et qu'une fois ce dernier aboli, il deviendrait le représentant et le gérant des intérêts de tous. D'abord, le capitalisme ne sera pas détruit tant que les travailleurs, s'étant débarrassé du gouvernement, n'auront pas pris possession de toute la richesse sociale et organisé eux-mêmes la production et la consommation, dans l'intérêt de tous, sans attendre que l'initiative vienne du gouvernement, qui au demeurant en est incapable.

Si l'exploitation capitaliste était détruite, et le principe gouvernemental conservé, alors le gouvernement, en distribuant toutes sortes de privilèges, ne manquerait pas de rétablir un nouveau capitalisme. Ne pouvant contenter tout le monde, le gouvernement aurait besoin d'une classe économiquement puissante pour le soutenir, en échange de la protection légale et matérielle qu'elle recevrait de lui.

On ne peut pas abolir les privilèges et établir définitivement la liberté et l'égalité sociale, sans mettre fin au Gouvernement, et non à tel ou tel gouvernement, mais à l'institution gouvernementale elle-même.

En cela comme pour tout ce qui concerne l'intérêt général, et plus encore ce dernier, il faut le consentement de tous. C'est pourquoi nous devons nous efforcer de persuader les gens que le gouvernement est inutile et nuisible, et qu'on vit mieux en s'en passant. Mais comme nous l'avons déjà dit, la seule propagande est impuissante à atteindre tout cela ; et si nous nous contentions de prêcher contre le gouvernement, en attendant, les bras croisés, le jour où les gens seraient convaincus de la possibilité et de l'utilité d'abolir complètement toute espèce de gouvernement, ce jour n'arriverait jamais.

En dénonçant toujours toute espèce de gouvernement, en réclamant toujours la liberté intégrale, nous devons favoriser tout combat pour des libertés partielles, convaincus que c'est par la lutte qu'on apprend à lutter. En commençant à goûter à la liberté, on finit par la vouloir entièrement. Nous devons toujours être avec le peuple ; et lorsque nous ne réussissons pas à lui faire vouloir beaucoup, chercher à ce que, du moins, il commence à exiger quelque chose. Et nous devons nous efforcer à ce qu'il apprenne à obtenir

par lui-même ce qu'il veut – peu ou beaucoup –, et à haïr et à mépriser quiconque est ou veut aller au gouvernement.

Puisque le gouvernement détient aujourd'hui le pouvoir de régler par des lois la vie sociale, d'élargir ou de restreindre la liberté des citoyens ; et puisque nous ne pouvons pas encore lui arracher ce pouvoir, nous devons chercher à l'affaiblir et l'obliger à en faire l'usage le moins dangereux possible. Mais cette action, nous devons la mener toujours hors et contre le gouvernement, par l'agitation dans la rue, en menaçant de prendre de force ce qu'on réclame. Jamais nous ne devons accepter une fonction législative, qu'elle soit nationale ou locale, car ce faisant, nous diminuerions l'efficacité de notre action et trahirions l'avenir de notre cause.

La lutte contre le gouvernement consiste, en dernière analyse, à la lutte physique et matérielle.

Le gouvernement fait la loi. Il doit donc disposer d'une force matérielle (armée et police) pour imposer la loi. Autrement, obéirait qui voudrait et il n'y aurait plus de loi, mais une simple proposition, que chacun serait libre d'accepter ou de refuser. Les gouvernements ont cette force et s'en servent pour renforcer leur domination, dans l'intérêt des classes privilégiées, en opprimant et en exploitant les travailleurs.

La seule limite à l'oppression gouvernementale est la force que le peuple se montre capable de lui opposer. Il peut y avoir conflit, ouvert ou latent, mais il y a toujours conflit. Car le gouvernement ne s'arrête devant le mécontentement et la résistance populaire que lorsqu'il sent le danger d'une insurrection.

Quand le peuple se soumet docilement à la loi, ou que la protestation reste faible et platonique, le gouvernement prend ses aises, sans s'occuper des besoins du peuple. Quand la protestation est vive, insiste et menace, le gouvernement, selon son humeur, cède ou réprime. Mais il faut toujours en arriver à l'insurrection, parce que si le gouvernement ne cède pas, le peuple finit par se rebeller ; et, s'il cède, le peuple prend confiance en lui-même et exige toujours plus, jusqu'à ce que l'incompatibilité entre la liberté et l'autorité soit évidente et déclenche le conflit.

Il est donc nécessaire de se préparer moralement et matériellement pour que quand la lutte violente éclatera, la victoire reste au peuple.

L'insurrection victorieuse est le fait le plus efficace pour l'émancipation populaire, parce que le peuple, après avoir rompu le joug, devient libre de se donner les institutions qu'il croit les meilleures. La distance, qu'il y a entre la loi (toujours retardataire) et le niveau de civisme auquel est parvenue la masse de la population, peut être franchie d'un saut. L'insurrection détermine la révolution, c'est-à-dire l'activité rapide des forces latentes accumulées durant l'évolution précédente.

Tout dépend de ce que le peuple est capable de vouloir.

Dans les insurrections passées, le peuple, inconscient des véritables causes de ses maux, a toujours voulu bien peu et a obtenu bien peu.

Que voudra-t-il dans les prochaines insurrections?

Cela dépend en grande partie de la valeur de notre propagande et de l'énergie que nous saurons déployer.

Nous devons inciter le peuple à exproprier les possédants et à mettre en commun leurs biens, à organiser la vie sociale lui-même, par des associations librement constituées, sans attendre l'ordre de personne, à refuser de nommer ou de reconnaître un gouvernement quelconque et tout corps constitué (Assemblée, dictature, etc.) qui s'attribuerait, même à titre provisoire, le droit de faire la loi et d'imposer aux autres leur volonté par la force.

Si la masse du peuple ne répond pas à notre appel, nous devons, au nom du droit que nous avons d'être libres même si les autres veulent demeurer esclaves, et pour montrer l'exemple, appliquer le plus possible nos idées : ne pas reconnaître le nouveau gouvernement, maintenir vive la résistance, faire que les communes, où nos idées sont reçues avec sympathie, repoussent toute ingérence gouvernementale et continuent à vivre à leur manière.

Nous devons surtout nous opposer par tous les moyens à la reconstitution de la police et de l'armée, et profiter de toute occasion propice pour inciter les travailleurs à utiliser le manque de forces répressives pour imposer le maximum de revendications.

Quelle que soit l'issue de la lutte, il faut continuer à combattre sans répit les possesseurs, les gouvernants, en ayant toujours en vue l'émancipation complète économique et morale de toute l'humanité.

5. Conclusion.

Nous voulons donc abolir radicalement la domination et l'exploitation de l'homme par l'homme. Nous voulons que les hommes, unis fraternellement par une solidarité consciente, coopèrent volontairement au bien-être de tous. Nous voulons que la société soit constituée dans le but de fournir à tous les moyens d'atteindre le même bien-être possible, le plus grand développement possible, moral et matériel. Nous voulons pour tous le pain, la liberté, l'amour et la science.

Pour ce faire, nous estimons nécessaire que les moyens de production soient à la disposition de tous et qu'aucun homme, ou groupe d'hommes, ne puisse obliger les autres à obéir à sa volonté ; ni à exercer son influence autrement que par le raisonnement et l'exemple.

Donc : expropriation des détenteurs du sol et du capital à l'avantage de tous et abolition du gouvernement.

En attendant : propagande de l'idéal ; organisation des forces populaires ; combat continu, pacifique ou violent, selon les circonstances, contre le gouvernement et contre les propriétaires pour conquérir le plus possible de liberté et de bien-être pour tous.

**Union anarchiste italienne
(congrès, 1-4 juillet 1920)**

Table des matières

Avant-propos	
<i>Les éditeurs</i>	3
Le débat plate-forme ou synthèse	
<i>Gaetano Manfredonia</i>	5
Le problème organisationnel et l'idée de synthèse	
<i>Groupe des anarchistes russes à l'étranger</i>	23
Plate-forme organisationnelle de l'Union générale des anarchistes (projet)	
<i>Groupe des anarchistes russes à l'étranger</i>	29
Supplément à la plate-forme organisationnelle (Questions et réponses)	
<i>Groupe des anarchistes russes à l'étranger</i>	61
A propos du projet d'une « Plate-forme d'organisation »	
<i>Sobol, Flechine, Schwartz, Steimer, Voline, Lia, Roman, Ervantian</i>	77
Réponse à la plate-forme	
<i>Errico Malatesta</i>	123
La synthèse anarchiste	
<i>Sébastien Faure</i>	135
La synthèse anarchiste	
<i>Voline</i>	147
Notre programme	
<i>Union anarchiste italienne</i>	157

A quoi bon publier de vieux textes qui peuvent paraître périmés ?
Plusieurs raisons à cela...

La question de l'organisation fait régulièrement débat au sein du mouvement. Il ne s'agit pas de savoir s'il faut s'organiser ou non, mais plutôt du problème d'accorder les moyens aux fins, par souci de cohérence, tout en faisant preuve d'efficacité dans les actions entreprises, et ce dans un contexte politique, économique et social qui évolue sans cesse.

Les textes recueillis ici ne sont pas tous faciles à trouver actuellement, et n'ont jamais été édités ensemble. Leur lecture permettra à tous ceux qui s'intéressent à la question de prendre connaissance de la réflexion des fondateurs de l'anarchisme organisé, de leur souci d'avancer efficacement vers la révolution tout en voulant éviter les dérives autoritaires. A chacun donc de juger de leur caractère « plus ou moins » cohérent et actuel. De toute façon, il est essentiel de s'en nourrir pour concevoir des « révisions » adaptées au monde d'aujourd'hui.

Les éditeurs